Méloé

Franck ROY

Méloé

Roman

PAYS D'HERBES
Collection : *Riverains*

© Editions Pays d'Herbes 2007

Pour Philippe R., Brigitte et Florence.

Méloé

« Je suis une mouche posée là sur sa bouche. »

Michel POLNAREFF

« Lorsque Gregor Samsa s'éveilla
un matin au sortir de rêves agités,
il se retrouva dans son lit
changé en un énorme cancrelat. »

Franz KAFKA, la Métamorphose

I

Elle arriva dans ma vie curieusement. Certes, je ne pensais pas que sa présence, au fil des jours, allait prendre une place importante pour devenir obsédante, de quoi alimenter les lignes du prochain roman. Je refermais le livre de Kafka *la Métamorphose,* pour la énième fois, pensant trouver la clef de l'énigme, « *pourquoi Grégoire Samsa est peu à peu changé en une sorte d'énorme cancrelat ?* », la réponse me parut évidente et elle viendra au fil des pages de mon roman, pensais-je naïvement…

Je la vis, pour la toute première fois un soir en rentrant du boulot (je suis graphiste), il était aux environs de 18 h 30, et dans l'immeuble où j'habite l'animal est rare, tout juste croisé un chien au pelage épais et noir, à croire que tout ce qui tourne autour de moi n'est fait que d'humains.

N'ayant moi-même guère d'intérêt pour le monde animal, j'aurais aimé cependant avoir la compagnie d'un chat, chat auquel j'eusse trouvé un nom, digne, lui, du monde des humains, je l'aurais appelé Socrate. Pourquoi Socrate ? *No comment*. Je cherchai dans les poches de mon blouson mes clefs, puis j'ouvris ma porte, une envie pressante me dirigea en direction des toilettes, juste le temps de balancer mon blouson sur le canapé. À dire vrai, il y avait eu peu d'insectes qui s'étaient permis d'entrer chez moi, j'avais cependant fait la chasse à des blattes envahissantes, sorte de cancrelats : Kafka n'est jamais bien loin. Alors que je « régnais » sur le trône, sifflotant, *elle* remonta entre mes jambes, et vint me narguer à hauteur de ma tête avec une insolence méprisante, du moins, c'est ce que je crus voir de ses petits yeux noirs. Cette mouche à merde eut même le culot de se poser un instant sur ma bouche, d'un geste brusque je la repoussai et, tout en me levant, je crachai dans la cuvette des WC. Je fus pris d'un dégoût, non seulement de ce baiser, mais de moi-même, comme si j'avais été embrassé par Judas. Je restais un long

moment à me nettoyer la bouche avec un gant et du savon, une étrange idée me traversa l'esprit, pour ne plus laisser de trace de ce baiser, je cherchai dans les tiroirs de ma salle de bains un tube de rouge à lèvres (j'en fais la collection). Je trouvai un tube d'un rouge vif et m'empressai de me badigeonner les lèvres, je poursuivis même cette audace en me transformant pour devenir adepte du mouvement *queer* l'espace d'un moment. Je ne savais pas que ce petit épisode allait être à l'origine d'une lente métamorphose mentale, ponctuée de phénomènes d'identification à la limite du livre de Kafka, mais là s'arrête la comparaison. Ce grand auteur tchèque de langue allemande, à l'héritage culturel gigantesque, a des ramifications au-delà de nos consciences, notre destin d'homme est lié à ses pas, du moins le mien. Je me mis du fond de teint, poussai même ce travestissement jusqu'à m'épiler les poils des jambes. Lorsqu'on sonna à ma porte, j'étais quasiment nu, avec mes lèvres rouges, de faux cils, mon visage pommadé, mes jambes épilées. Pris à l'improviste, je décidai d'ouvrir la porte, prenant soin de me revêtir d'une large serviette autour de la taille. J'ouvris, et tombai

nez à nez avec une harde d'enfants, une dizaine environ, habillés en fantômes et sorcières pour fêter *Halloween*, la stupeur était dans les deux camps, ils détalèrent et je fermai la porte d'un geste brusque. Encore sous le choc, j'essayai tant bien que mal de reprendre mes esprits, et surtout mon souffle, mon cœur battait la chamade. J'enlevai toutes traces apparentes de ce déguisement, mais en moi un autre état d'esprit naissait.

Le lendemain matin, je me levai avec un violent mal de tête, nous étions samedi, il était 7 h 15, j'avalai deux cachets de Doliprane, et je regardai à la fenêtre pour voir s'il pleuvait. Une pluie compacte tombait par intermittence, il faisait encore sombre, le jour pointait à l'horizon. Que faire de cette journée ? L'idée d'écrire ce roman me vint à l'esprit, je n'avais rien programmé aujourd'hui, ce devait être une journée tranquille. Je m'installai à la table pour mon petit-déjeuner, alors que je graissais une tartine de pain grillé, voici *qu'elle* se posa avec la même insolence que la veille sur ma tartine beurrée. Je jetai à terre celle-ci de dépit et la

piétinai de rage, sachant que la mouche s'était fait la belle depuis belle lurette. La haine mêlée à de la vengeance « m'absorba », je cherchai désespérément à mettre la main dessus, mais en vain, d'ailleurs je l'avais perdue de vue. Un sentiment bizarre me traversa tout le corps pendant quelques secondes qui me semblèrent interminables. Le temps s'étirait, je n'avais rien fait ou presque de la matinée, la radio annonçait un terrible tremblement de terre au Japon ne faisant aucune victime, je me rappelai avoir lu dans les journaux que le Japon avait pris soin de rendre « insensible » le moindre séisme par des mesures de sécurité à l'échelle de leur peur et de leur gigantisme. Le Japon est sans doute un des pays les mieux armés contre ce genre de catastrophe, catastrophe qui n'avait fait que peu de dégâts matériels.

Je décidai de consacrer mon après-midi à l'écriture de ce livre, aux accents kafkaïens toute proportion gardée. Écrire m'avait toujours passionné, j'avais commencé, comme il se devait par de la poésie, mes poètes d'influence étaient des gens comme Rimbaud, Baudelaire, Char, Dupin… Mais à mes yeux, et le plus talentueux

était Antonin Artaud ; son recueil *l'Ombilic des limbes* avait laissé quelques résurgences souterraines dans ma tête, et sa fin liée à sa folie était en osmose, si je pouvais parler ainsi avec son œuvre, ce poète était le poète dans toute l'éthique que je me fais du poète. Dire que la poésie reste à mes yeux l'art suprême, je suis tout prêt à le penser, et tant qu'il y aura des poètes, je pourrai dire que le monde où je vis est un monde encore acceptable.

J'écrivis une bonne partie de l'après-midi, m'autorisant quelquefois à regarder à la fenêtre les effets changeants du temps, tout cela sur un fond sonore, la musique de Jeff Buckley et tout particulièrement *Dream Brother* de l'album *Grâce*, faisait naître en moi des émotions, et sa voix suave et envoûtante me dressait les poils. Ce chanteur mort jeune à vingt-huit ans, noyé dans un lac aux États-Unis, était un admirateur de Piaf. Je me suis procuré un DVD de l'un de ses concerts et je me le repasse souvent en boucle, fasciné par le personnage et sa voix unique et inaltérable, étant moi aussi sensible aux voix, qui sont pour moi *la marque de fabrique* de chaque

individu et révèle la personne à mes yeux, dans mon intérêt pour elle. J'avais connu une fille avec une voix au timbre bien particulier, qui en plus de sa voix avait fait une apparition dans ma vie toute sonore encore à mon cœur. Le jour déclinait et je terminais d'écrire une dernière page avant de me retirer sur la pointe des pieds de l'écran de mon ordinateur. Je pensais dîner seul, étant à quarante-neuf ans célibataire, non par choix, mais par accident de parcours. Parce que la vie est redoutablement attachée à l'enfance et que ta vie d'adulte en dépend pour la suite de ton existence, qu'il t'est impossible, parfois, de faire la soudure entre l'enfant que tu as été et l'adulte que tu es, grâce ou à cause de ton enfance. L'enfant que tu avais été demeure malgré tout en toi et fait de toi l'adulte, en cela sa force peut être un leurre et être volontairement destructive, si tu n'avais aujourd'hui la robustesse d'un homme ou d'une femme ADULTE.

Le dîner d'un célibataire est parfois bien triste, mais moi j'aime faire la cuisine, j'aime suivre les recettes et je décidai de faire un goulasch à la hongroise à base de bœuf, de lard, de poitrine non

fumée, d'oignons, pommes de terre et paprika comme épice, chargeant pour un soir, mais on ne vit qu'une fois. Une odeur bien agréable parfumait l'appartement et, tout en respirant ces émanations, des pensées rêveuses prenaient place dans ma tête, je me voyais Berbère perdu entre Fès et Kairouan au milieu de tribus fanatisées, essayant le dialecte massaï à des autochtones ne comprenant pas la moindre syllabe. Moi, je n'avais qu'une envie, c'était de sortir de ce sable et aussi de ce rêve. Ce qui fut chose faite quand mon portable sonna, d'une sonnerie qui me fit sursauter. Je décrochai, c'était Jean, mon meilleur ami, qui me demandait ce que je faisais : « Je prépare le dîner, je t'invite si tu veux ?» Sa réponse fut immédiate : « J'arrive ! » J'avais connu Jean lors d'une représentation théâtrale dans la cité, il était comédien amateur, *artiste ambulant* comme j'aimais l'appeler. Non dénué de talent, il vivait de petits boulots occasionnels et surtout il était quelqu'un d'attachant à l'esprit vif et intelligent, un vieil anar au cœur tendre de six ans mon aîné. Tout en préparant la table, je mis un CD du groupe *Ange*, groupe des années 70, qui avaient « bercé » notre jeunesse à nous deux. Il frappa à

la porte, jamais il n'utilisait la sonnette, un large sourire et une bouteille de bordeaux à la main.

– Voilà, cher ami !

Il disait cela en m'adressant la bouteille d'un geste prompt, avec un sourire malicieux et complice.

– Ça sent bon ici, qu'est-ce qu'on mange ?

– Un goulasch !

– L'appétit vient en mangeant, me dit-il.

Sa moustache remontait sous ses narines de vieux Gaulois, il ressemblait à Cavanna.

– On va prendre l'apéro avant, disais-je.

Nous nous installâmes dans le canapé et conversâmes sur des discussions banales, je lui demandai s'il avait vu Marine et Alexandre, des amis communs. Il n'avait fait aucune allusion à la musique de notre époque, buvant son verre de porto en grignotant des cacahuètes salées par vagues successives. Je lui servis même trois apéritifs sans qu'il s'en aperçoive. Le goulasch se rappela à nous, par une odeur à peine brûlée. Nous étions installés quand *elle* fit son apparition, toute théâtrale, avec la même insolence, qui faisait partie de son personnage, *elle* tournait

autour du plat chauffant, en faisant des cercles et partait d'un mouvement rapide vers nos têtes à l'un et à l'autre, et cela plusieurs fois. Cela eut le don de nous agacer, nous partîmes à faire des gestes d'hélicoptère sans pour cela la faire partir.

Elle poussa l'audace à nous ridiculiser par nos gestes de fou et, quand Jean fit tomber la bouteille à demi pleine sur son assiette de goulasch, il s'emporta dans des noms d'oiseaux à la Capitaine Haddock dans Tintin. *Elle* disparut, comme *elle* était venue, mais ou pouvait-*elle*, bien se cacher ? La chasse était ouverte, *qu'elle* fasse attention à *elle*. Nous finissions la soirée en l'injuriant et je lui racontai mes déboires depuis *qu'elle* était entrée dans ma vie. Nous bûmes une seconde bouteille de bordeaux et finîmes la soirée « beurrés ».

II

La nuit fut agitée, des cauchemars répétés, et surtout un refrain du groupe *Ange* ajoutait un fond sonore à ces « péripéties » nocturnes. Au matin, la situation n'était pas claire, je me sentais lourd de tous mes membres, je jetai un œil à la fenêtre et vis que le jour était loin de se lever. Je bus un verre d'eau et me recouchai.

Je fus réveillé, par le bruit strident d'une sirène, je regardai l'heure, il était 7 h 20. Je décidai de prendre une douche froide pour remettre mes idées en place. Le matin est pour moi toujours difficile à négocier par le peu d'intérêt que je veux bien lui donner. Le résultat : le matin, même s'il façonne votre journée, quand je pars du bon pied, c'est souvent grâce à lui. La douche eut cet effet salvateur, elle me remit les idées en place et, en plus de cela, j'étais dans un état presque

euphorique. Je m'habillai et allai chercher du pain à la boulangerie pour ce petit-déjeuner sacré qui fait de moi un homme heureux, ou quasiment. Une pluie fine et chaude parsemait mon trajet, peu de personnes dans la cité, juste rencontré Alexandre (un ami), qui était allé acheter son journal, deux trois mots échangés ; il passera me voir avec sa femme Marine dans la soirée. Le petit-déjeuner se passait agréablement, j'écoutais la radio, les infos du jour étaient curieusement bonnes, et annonçaient la naissance d'une petite fille d'un people au joli prénom de Emaï. Emaï, si j'avais eu une fille, je l'aurais appelée de ce prénom, que je trouve plein de délicatesse et gracieux. La matinée filait à une allure presque terrifiante, je me dis que ce dimanche allait être supersonique. Je décidai d'aller prendre l'apéritif chez Dominique et Claire, un couple d'amis, je connaissais Dominique (ajusteur fraiseur) depuis l'enfance, ils avaient un fils au doux prénom de Jocelyn. Claire était en pyjama, et Dominique était encore au lit, le temps de faire les embrassades habituelles et me voilà devant un verre de Ricard. Dominique arriva et Claire alla prendre une douche, Jocelyn dormait,

il n'avait que cinq ans. Dominique m'adressa la parole et me dit :

– Comment vas-tu ?

– Bien, à part la nuit cauchemardesque que j'ai passée.

Il se montra peu enclin à savoir de quels cauchemars mon sommeil fut agité. Nous discutâmes de choses et d'autres, j'observais depuis quelques minutes l'articulation de sa mâchoire et remarquai qu'à la fin de chaque phrase perlait aux commissures de ses lèvres de la salive, et cela systématiquement. Je m'étonnai et me posai cette question : « Pourquoi à la fin de chaque phrase ? » Je parvenais à cette explication qui n'était qu'une simple hypothèse, et me dis : « C'est comme une voiture lancée à pleine vitesse, quand elle roule, elle roule et, en bout de course, elle freine et fait grincer les pneus. » D'où ce surplus de salive à l'arrivée, j'eus un léger sourire en y songeant, ce que j'essayai de dissimuler adroitement. Il me parla des troupes françaises engagées au Liban, du conflit, du Hezbollah et des Israéliens. J'étais entièrement de son avis sur la nécessité d'envoyer des soldats, que les Européens et Américains auraient pu agir plus

tôt pour éviter le massacre de civils et le saccage du Liban, qui n'avait pas besoin de cela. Tout en l'écoutant, je cherchais à savoir s'il faisait partie de ce que j'appelle « LES EVEILLEURS DE CONSCIENCE », des êtres qui ont pour mission d'éveiller la conscience des êtres dénués de cette conscience révélée. Autrement dit, je classe les hommes et les femmes en trois catégories comme s'il s'agissait de lanternes :

1ère Lanterne : « LES MUETTES », celles qui seront toujours et irrémédiablement éteintes ; pour elles, aucune chance de voir la lumière, par manque de générosité, de tolérance, de courage, de lucidité, d'intelligence, par leur aveuglement, leur égoïsme, leur lâcheté, leur racisme, leur petitesse d'esprit, leur intransigeance, leur peur, leur bêtise, leur médiocrité. Qu'ils soient simples balayeurs ou hommes politiques, toutes les couches sociales sont concernées. Pour eux, la lumière est difficilement transmissible, voire impossible, tant que ces êtres ne voient pas, ou plutôt sont aveuglés par leur idéologie, qui les réduit à l'obscurantisme loin de l'idéal planétaire, du moins un idéal utopique qui est le leur et qui

les fige dans une rectitude bornée.

2ème Lanterne : « LES CLIGNOTANTES », celles qui auront la chance de voir un jour la lumière, elles clignotent par intermittence, pour elles un espoir de lumière intense diffusée par la conscience d'êtres qui sauront leur montrer que la générosité, le courage, la tolérance, l'amour des autres peuvent illuminer un vaste réseau de personnes. La compréhension est le moteur qui illumine les « clignotantes », par l'aide aux plus démunis, par le sacrifice, par le dévouement, en résumé par l'amour, elles seront intenses elles aussi, si elles veulent.

3ème Lanterne : « LES LUMINEUSES », celles dont la lumière est intense et éternelle, celles qui diffusent aux « clignotantes » pour qu'elles soient elles aussi intenses et éternelles, afin de raviver les consciences par leur générosité, leur intelligence, leur courage, leur tolérance, leur capacité à donner un sens à la vie. « Les Lumineuses » ont pour mission de rapprocher les êtres de toutes races, Noirs ou Blancs ; juifs ou Arabes ; de toutes religions chrétiennes ou musulmanes,

bouddhistes ou bien athées. Du simple balayeur au plus haut des hommes politiques, du plus pauvre au plus riche, de tous les milieux, de toutes les cultures, de toutes les générations, de toutes les origines, toutes les couches sociales, qui, par leur humanité, leur dévouement sauront aider les autres. Je peux vous citer certains de ces « Éveilleurs de conscience » qui sont, en quelque sorte, des Élus : *Jodie Foster (une chef), Sharon Stone, Jeanne Moreau, l'abbé Pierre, mère Térésa, Jacques Brel, Georges Brassens, Jamel Debouzze, Gad Elmaleh, Grand Corps Malade, Arthur Rimbaud, Charles Baudelaire, Günter Grass, Philippe Sollers, Bob Dylan…* Et tous les anonymes qui sont eux aussi des Élus font que cette liste de noms n'est pas exhaustive, et que ces hommes et ces femmes, par le geste ou la parole, font œuvre de dévouement pour un monde meilleur.

Voilà à quoi je pensais en écoutant Dominique, qui me parlait dans un flux de paroles qui m'emmenait dans ses pensées et illuminait d'un coup de projecteur le monde, ainsi que je le vois. La vie est belle si on veut bien la rendre belle, tout juste éveiller les consciences et faire

en sorte que la route soit lumineuse pour tout le monde. Je quittai mes amis, après avoir fait la bise à Claire, qui était comme rarement ; je la voyais avec une robe longue kaki, échancrée sur le côté et qui laissait apparaître ses longues jambes, Dominique me salua comme il se devait, d'une poigne ferme et sincère. Je pris la petite route de campagne, ils habitaient un village de plusieurs hameaux à la sortie de la ville, lorsque ma voiture dérapa sur la chaussée humide rendue boueuse par des crottins de cheval, une roue suspendue dans le fossé, je sortis indemne, plus de peur que de mal. Je souriais à cette situation, où je me revis sortir de la route l'air hébété, glisser sur du crottin. J'étais bel et bien sur une route de campagne. J'appelai Dominique avec mon portable pour qu'il me sorte de là. Une pluie fine et chaude tombait, je trouvai un abri sous un arbre en l'attendant. Je jetai un œil en direction de sa maison, qui était assez loin, pour que je puisse faire le chemin, je commençais à m'impatienter lorsque j'aperçus un cycliste au loin qui se déhanchait pour grimper la légère côte, mais à la façon de se déhancher, je vis que c'était une cycliste. Elle arriva à ma hauteur, une

belle jeune fille avec un short blanc, elle posa le pied droit sur le sol, mais resta sur la selle. Elle avait des cheveux blonds très courts, des yeux bleus, une fine silhouette dans un maillot trempé, qui laissait apparaître sous le tissu deux petits seins fermes et conquérants, elle ne portait pas de soutien-gorge. Je commençais à ressentir une montée d'adrénaline, je me voyais dans un film, d'où sortait-elle ? Elle me dit, d'une voix d'adolescente alors que je lui donnais la trentaine :

– Rien de grave, j'espère ?...

Je répondis un peu maladroitement :

– J'ai fait l'idiot, la route était glissante.

– Vous voulez de l'aide ?

– J'attends un ami, qui doit me dépanner, tenez justement le voilà.

– Bon… salut, et peut-être à une autre fois.

Et elle repartit sur sa bicyclette en tournant les fesses, je pense qu'elle se sentait observée et prenait un malin plaisir à m'exciter.

Je lui criai :

– C'est comment votre nom ? Elle me répondit sans se retourner :

– Zoé !

Dominique eut un sourire en voyant l'air envoûté que j'avais, j'étais en effet sous le charme, il me dit :

– Une fille comme ça, ce n'est pas pour toi.

– Pourquoi, me dis-tu cela ?

– Elle s'appelle Zoé Lenoir, et tout ce qui tourne autour d'elle, ce ne sont que des filles, je ne l'ai jamais vue avec un mec.

– Où habite-elle ?

– Juste au-dessus de notre maison, la maison située au bout du chemin.

– Que fait-elle ?

– Bibliothécaire, cela ne fait qu'un mois qu'elle est ici et je te dis qu'elle est très peu communicative, bonjour, bonsoir, ça se résume à cela.

– Elle m'a bien parlé à moi.

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit, deux ou trois mots, elle est plus loquace ? J'ai des doutes.

Cela me laissa perplexe et m'intrigua, cette fille a quelque chose qui m'attire vers elle, son mystère ajoute à son charme. Certes, je ne

suis peut-être ensorcelé que par sa beauté et sa jeunesse, qui me rendent aveugle. Qui sait ? Dominique, à l'aide d'une corde et grâce à l'attelage de sa voiture, me sortit du fossé. Je le remerciai et l'invitai à venir chez moi à l'occasion avec Claire et Jocelyn.

Je repris la route, les nuages avaient laissé place à quelques timides rayons de soleil. Je ne voyais pas la route, mon esprit était captivé, je ne cessais de penser à cette fille. Je ne comprenais rien à mon attitude vis-à-vis d'elle, mon comportement, mon mental avait changé, j'étais plongé dans de sérieux doutes, je ne comprenais plus rien à moi-même, comme si j'avais perdu tout repère essentiel avec mon personnage, ma personnalité devenait trouble. Une angoisse me serrait la gorge, j'essayais de ne plus penser à cela, je mis un CD de Jeff Buckley pour chasser toutes traces apparentes de stress, et m'infligeais de petites gifles, histoire de revenir à moi.

Le déjeuner n'avait rien de joyeux, même le Ricard de Dominique me remontait le long de l'œsophage. Je me dis que manger allait me faire

du bien. Je me fis griller un onglet, pièce de bœuf que j'apprécie, il faut savoir rendre les choses agréables, j'en avais besoin, les plaisirs étaient plutôt rares à ce moment, je n'avais quasiment pas de vie sexuelle, il me restait l'écriture, qui prenait une place de plus importante dans ma vie, mais j'adorais cela. L'après-midi, je le consacrerai à mon roman, que puis-je faire d'autre de mieux ? L'amour, pensais-je ? Un large sourire me traversa le visage, et l'humeur revint. Je m'installai devant mon ordinateur, je trouvai les mots rapidement.

L'histoire que j'écrivais avait un lien certain avec ce que je vivais, du moins je voulais qu'il en soit ainsi. Je pensais que ce serait peut-être une thérapie, une analyse à moindres frais, voir un Monsieur Freud ne m'intéressait pas pour le moment. Mon inconscient servirait l'histoire de mon roman. Parlerais-je de Zoé ? Pourquoi pas ? Notre rencontre n'était pas le fruit du hasard, nos destins étaient liés, j'en étais convaincu. J'aimerais entrer dans sa vie sans effraction et en la respectant, mais comment faire ? Sachant que ce ne serait pas facile, puisqu'elle était apparemment lesbienne au dire de Dominique. Même moi,

j'avais des doutes sur ma sexualité, mes rapports avec les femmes étaient ambigus et compliqués, du reste j'avais du mal à les comprendre, ces femmes qui pourtant m'attiraient comme des aimants.

La difficulté résidait dans mon manque de connaissance du corps de la femme, je savais à peine que la femme cachait un clitoris entre ses cuisses, je n'avais eu qu'une expérience amoureuse avec une femme, je me rappelais que cela s'était bien passé et j'en avais gardé une bonne impression. À l'évidence, j'aime faire l'amour avec une femme.

Le soir commençait à tomber, il tombe vite en ce début novembre, le froid avait envahi mon appartement, je décidai de mettre un petit coup de chauffage, demain il faudra reprendre le travail. Graphiste est un métier passionnant, mais je commençais à me lasser, je le trouvais de plus en plus rébarbatif. Je m'apprêtais à dîner lorsqu'on sonna à ma porte, je pensais savoir de qui il s'agissait. J'ouvris. C'était Alexandre et

Marine. Alexandre avait tenu parole, je l'avais vu ce matin et il m'avait parlé de venir ce soir. Marine m'apparut toute en beauté, cela faisait presque dix ans qu'on se connaissait et je ne trouvais pas que le temps faisait son travail de sape sur le visage encore étincelant de Marine. Elle approchait la cinquantaine et je la trouvais de plus en plus belle, sa peau mate accentuait ce côté de splendeur qui ressortait, son sourire lumineux était aussi gracieux qu'apaisant. Alexandre, la cinquantaine passée, avait des allures de Pierre Barouh, je ne manquais pas de le lui dire, ce qui ne l'offusquait pas, je me demandais même s'il connaissait l'auteur de *la Bicyclette*. Une chose essentielle nous unissait, et notre relation avait pour départ le handball, amitié qui au fil des années s'était affinée pour devenir vitale. J'avais besoin d'eux de temps en temps, cela était capital pour mon équilibre. L'assurance que je montrais à leur contact me donnait l'impression d'exister. Ma parole comptait, j'étais écouté, on prenait soin de m'épargner le moindre sujet sur le fait de vivre à 49 ans un célibat de consentement dû à une enfance fragile et à une adolescence d'un garçon perturbé qui rêvait, à l'époque, de grands

espaces. La soirée se passait agréablement dans une certaine joie, et sereinement, comme si vivre était facile à des moments où le seul privilège est de se sentir bien.

III

Lundi, le réveil fut difficile, un peu dans le brouillard, comme si le week-end avait laissé des traces indélébiles et profondes, des flashs répétitifs remontaient à la surface. Cela me plongea dans de petites crises d'angoisse qui me perturbaient toute la journée, mon travail s'en ressentait et mon humeur devenait maussade et désagréable. J'étais au boulot avec les collègues quasiment muets, perdu dans des pensées bizarres et absurdes, la tête pas à mon travail, le regard constamment sur l'horloge, attendant l'heure fatidique du déjeuner… L'heure arriva, j'allai dans un bar, je commandai un sandwich au jambon et une bière, toujours avec des idées noires et le sentiment de n'être pas à ma place. L'après-midi se passa comme la matinée, avec le même état d'esprit. À la fin de mon travail, je regagnai mon appartement en voiture sous

la pluie, les yeux fixes ne voyant pas la route. Je montai les marches qui me conduisaient au deuxième étage, cherchai mes clés dans mon blouson, j'ouvris et tombai nez à nez avec *elle*. *Elle* était là, ses petits yeux noirs me fixaient, et je crus y voir de la haine. Je fis le geste d'un boxeur, mon poing parti dans sa direction, mais *elle* esquiva le geste et disparut. Encore une fois, *elle* avait gagné et, à ce petit jeu-là, je me dis que ce combat serait un combat de titan, que le vainqueur serait celui qui justement abandonnerait le jeu. De toute façon, le sort de cette mouche serait le sort qu'on inflige aux mouches ou autres espèces d'arthropodes terrestres, la tapette ou l'écrasement sous un pied.

J'installai volontairement une lumière tamisée, histoire de changer l'atmosphère nauséabonde qui régnait dans ce petit appartement de 41 mètres carrés qui me rendait claustrophobe. Je poussai même à asperger les pièces d'un désodorisant, comme pour chasser le passage de cette mouche, et aussi pour créer dans ma tête une autre ambiance. Je mis un

CD d'U2, je voulais rétablir des paramètres sécurisants et tout à fait acceptables, pour plus de mouvance et que mon corps se sente bien, la tête suivrait, pensais-je. Au fil des morceaux de l'album du groupe irlandais, un autre état d'esprit prenait place. J'occupais mon temps à trier des papiers administratifs et régulariser certaines factures accumulées. J'étais déjà dans un autre monde, un monde plus en rapport avec le réel, un monde où tout ce qui devenait palpable, comme toucher du papier imprimé, libellé au nom de Gaz de France ou France Télécom, me donnait l'impression d'appartenir à ce monde pourtant bien en conformité avec ce que j'appelle « la vie ». Tu parles ! La vie avec ses emmerdes, j'eus un léger sourire aux lèvres en y songeant. Je repensais, l'espace d'un moment, à cette mouche, mon « intérêt » occasionnel à sa vie m'interpellait, j'achèterai un livre relatif aux insectes, et en particulier à la vie des mouches.
« Sûr, je me l'achète ! »

L'heure avançait, après un dîner copieux pour un soir, je décidai de faire dans un premier temps la vaisselle, la vaisselle de la veille

s'accumulait avec celle d'aujourd'hui. Tout en essuyant couteaux et fourchettes, des pensées rêveuses me parvenaient. Je donnais du rythme à chacun des rêves en les poussant à ce qu'ils me donnent le meilleur d'eux-mêmes. En effet, je concentrais mon esprit sur leur capacité à me procurer les moindres détails, souvent imagés, de leur interprétation, faisant un parallèle avec les événements survenus dans les 48 heures de ma vie qui venaient de s'écouler.

De curieuses constatations éveillèrent mon attention, comme si chacun de mes gestes accomplis dans la journée avait une conséquence troublante sur l'humeur du moment, l'histoire de la mouche face à moi, le fait de l'avoir « boxée » sans l'atteindre, résultait de mon incapacité de me faire une place dans la société. Tout découlait de cela, mon manque d'assurance, de confiance en moi, le désastre devant les femmes, mes peurs et angoisses répétées. Je cherchais en vain depuis quelques mois des réponses, elles me sautaient aux yeux.

Ce qui était souvent drôle, c'est que les rêves qui m'avaient apporté ces réponses, souvent à base d'images puisées dans un livre de contes,

étaient comiques et qu'ils avaient pour origine la mouche. La mouche en culotte de cheval, la mouche sur le nez d'un clown, la mouche grossie mille fois qui dévorait le goulasch de Jean, assise à notre table une serviette autour du cou, la mouche en état d'apesanteur dans la fusée de Tintin et qui essayait d'attraper ces fameuses fourchettes que j'essuyais. Tout s'expliquait, ou presque, j'étais en mesure de comprendre toutes ces choses et la relative vie que je vivais, sans pour cela donner une autre tournure à cette vie-là, vie dont je n'avais nullement envie de changer, je suivrai le fleuve comme beaucoup font.

J'allai me coucher et commençai la lecture d'un bon livre, *Condamné amour*, de Cyril Collard, scénariste du troublant film *les Nuits fauves*, comédien, musicien et écrivain de talent. Je lisais ces chaos émergents à l'érotisme exacerbé, ces amours tumultueuses… Zoé apparut comme une image qu'on ne pouvait chasser avec toute sa grâce, je la revis sur sa bicyclette telle une reine, je me rappelai tous les détails de notre rencontre, jusqu'à ce petit bout de tatouage aperçu entre son short et son maillot lorsqu'elle reprit son chemin après m'avoir crié son nom.

Amoureux ? Je pensais l'être, même si l'amour était un mot étrange pour moi, vidé de son sens à des années-lumière de ma petite vie. Je restai un long moment interrogateur et pensif sur le sujet, essayant de me convaincre de l'être, amoureux. Je tournai une page et repris le fil de l'histoire de ce roman, je lis encore quelques pages, avant que le sommeil me fasse un clin d'œil à deux heures du matin.

Mardi, mercredi et jeudi ne changèrent rien à mon état du lundi, j'étais dans la même grisaille, un peu, peut-être moins soucieux, encore que. Vendredi annonçait le week-end, donc en principe je devais être mieux, ce vendredi se présentait bien, la météo était au beau fixe, et j'allai au travail sans appréhension particulière, avec une relative bonne humeur. La journée se passait agréablement, les collègues avaient le sourire, le soleil à travers les vitres du bureau dardait ses rayons généreux sur mon visage, le

temps était à l'insouciance et les têtes au week-end. Le soir arriva à grand train, et j'avais lu dans le journal qu'un bon film passait au cinéma de la ville, un film fantastique et d'anticipation, un film comme les Américains savent les faire, bourrés de seconds, voire de troisièmes degrés. Je me réjouissais à l'avance et me léchais les babines. J'allai au café boire une bière, avant de rentrer chez moi. Jean était là, je lui demandai s'il était intéressé par le film de ce soir. Sa réponse était prévisible, il avait rencontré une femme lors d'une soirée théâtrale la semaine dernière, et il avait rendez-vous avec elle. Il passera me voir ce week-end. On se dit à plus tard, après avoir bu une seconde bière. J'entrai à la résidence, juste le temps de mettre un CD de Pat Metheny. Même si la journée s'était bien passée, j'accusais le poids de la semaine. Je m'empressai de dîner sur le pouce pour aller à la première séance, celle de 20 h 30. Une foule à l'entrée était déjà formée, je fis la queue, des personnes étaient déjà dans la salle, je pris place dans la mezzanine, et j'aperçus deux rangées devant la mienne Zoé, accompagnée de deux copines. Elle se releva pour aller vers les toilettes et regarda dans ma direction, elle

ne semblait pas me reconnaître, mon visage ne lui disait visiblement rien. Elle était ravissante, dans son jean taille basse, son pull marin et son écharpe verte, j'observai ses deux copines, l'une était sa copie conforme, même silhouette, même visage très fin, juste la couleur des cheveux les différenciant, elle était brune. Son autre copine était plus âgée et plus rondelette, elle semblait avoir un léger handicap dans les mouvements de ses mains. Je ne quittais pas des yeux Zoé, observant ses moindres faits et gestes pour y déceler une information susceptible d'alimenter mon intérêt pour elle. Le noir se fit dans la salle, le film commença…

À la fin de la projection, je décidai de suivre secrètement Zoé. Elles arpentèrent les rues de la ville en riant et s'arrêtèrent devant un magasin de fringues. Une de ses copines, la plus rondelette, les quitta. J'essayai d'être le plus discret possible pour ne pas être vu. Elles riaient, j'aurais aimé être au milieu d'elles pour partager leurs rires. Zoé, depuis la séparation de leur copine devant le magasin, avait pris la main de l'autre fille, et s'engagea dans une impasse à peine éclairée par

le lampadaire. J'essayai de remonter par l'autre rue pour ne pas être vu, j'arrivai à me dissimuler derrière un lampadaire, il n'y avait personne à part moi. Le spectacle était édifiant, elles étaient bouche à bouche, la fille plaquée contre le mur et la main de Zoé dans la petite culotte de sa copine, dont la jupe était relevée. Je restai bouche bée, les yeux fixés sur cette scène, Dominique ne s'était pas trompé à son sujet, Zoé aime bien les filles. Je décidai de rentrer, le retour à l'appartement était pénible, j'avais la tête comme une citrouille, entièrement obnubilé par ce spectacle. J'entrai dans un bar et commandai un double whisky, histoire d'oublier.

Au matin, je me levai la tête dans le cirage, avec aucune envie de faire quoi que ce soit. Je pris même la résolution de ne rien faire, et surtout de ne pas sortir. Ce samedi se passa entre les quatre coins de ma chambre. Je me surpris même à griller cigarette sur cigarette, alors que j'avais arrêté de fumer depuis un an déjà. Je ne me suis pas rasé et j'ai traîné en pyjama toute la journée, la musique à fond, en feuilletant des revues et des magazines. Le soir arriva très vite, j'avalai

un morceau de pain sans beurre et me couchai à 19 heures, en prenant deux anxiolytiques. Je pris soin de mettre mes deux oreillers sur la tête et ne tolérai aucune source lumineuse, je voulais de l'obscurité à tout prix. Je dormis mal pendant environ deux heures, quand la sonnerie de mon portable me fit sursauter, Je décrochai, c'était Sara, une fille, mère de deux enfants dont le mari, Serge, était biologiste à l'institut de recherche de la ville de Nantes ; Sara, elle, était enseignante. Je les croyais morts, je n'avais pas de nouvelles d'eux depuis six mois. Elle me raconta qu'ils avaient eu des problèmes avec leur fils aîné, qui se droguait et se prostituait, que maintenant il était suivi par une psychiatre, cette femme avait beaucoup aidé son fils de quinze ans, Sara elle aussi était en analyse, suite aux accidents de parcours de son adolescent. Une chose est sûre, elle et son mari voulaient renouer les liens avec leurs amis les plus proches. Je l'invitai à nous voir, et peut-être organiser un resto avec Jean, Alexandre et Marine, qu'ils connaissaient. La difficulté résidait à fixer une date. Sara me convia à m'en occuper. Après avoir raccroché, j'essayai de retrouver le sommeil, et je repensai à Sara à

l'histoire de son fils, elle avait aussi une fille âgée de treize ans. Sara était une fille gentille, mais un peu fantasque, d'une délicatesse extrême et d'une politesse à faire pâlir un chancelier, en tout cas ce n'est pas sa petite taille (1,55 mètre) qui lui avait enlevé sa grâce, car elle était assez séduisante. Son mari Serge était quelqu'un de brillant, une tête, il faisait des thèses sur la biologie cellulaire et moléculaire, et écrivait des livres. Il avait même écrit un livre d'anticipation où il racontait que *« la femme survivrait à l'homme, et qu'elle se passera de lui pour procréer, sachant que le sperme de l'homme serait stérile et que les femmes ovuleraient grâce à un sperme aux composants chimique et végétal »*. Ce livre avait fait rire le monde entier, mais quand tu l'écoutais parler de son livre, il était tout à fait convaincant. C'était quand même un homme lunaire et muet quand il n'avait plus envie de parler, même avec ses amis, il était parfois difficile de lui faire dire des choses, alors que c'était quelqu'un qu'on écoutait quand la conversation se faisait. J'arrivai à m'endormir sur cela…

Dimanche, je m'éveillai avec une relative bonne humeur, le cœur ouvert sur un monde joyeux, du moins je voulais qu'il en soit ainsi, je souris en y songeant. Ce dimanche, je décidai de sortir, d'aller à la mer, même en novembre. J'aime la mer. Je regardai le temps à ma fenêtre, le ciel était nuageux, mais on sentait que les rayons du soleil perçaient derrière les nuages. Le petit-déjeuner fut pris rapidement, je ne voulais pas manquer une seule minute de mon week-end. Sur la route, j'étais à 80 kilomètres de la côte, le paysage défilait, je remarquai qu'à mesure que j'avançais le ciel avait tendance à s'éclaircir, comme souvent. Je décidai de m'arrêter en cours de chemin, au premier village qui se dresserait sur ma route. J'entrai dans un bar et commandai un café, les gens du bar étaient tous des hommes, des habitués, cela se voyait facilement. Je repris la route… J'arrivai à bon port, et sur la voie qui m'emmenait au port justement. Les bateaux en rangs serrés étaient sages, je décidai d'aller les voir de plus près sur le ponton. Un vieux pêcheur était là, seul, la cigarette au coin des lèvres, les mains dans ses filets de pêche, et je dis : « La pêche a été bonne ? » Il me répond d'une voix grisaillée :

« Pas grand-chose, un peu de sardines, le temps était couvert cette nuit, on n'a pas pu aller très loin au large. » Je le saluai et regagnai le quai, je décidai de faire une petite marche dans le centre bourg. Durant le trajet, je regardais les menus des restaurants. J'aimais bien toute la poésie des mets comme : « daurade sur son lit de fenouil aux herbes, » ou encore « voyageur des mers aux écrevisses ». Je me demandai qui se cachait sous le nom de ce « voyageur », était-ce un merlu ou bar ? J'étais dans l'expectative. J'entrai quand même dans un de ces restaurants, plus guidé par sa poésie marine que par un choix culinaire bien précis. Il n'y avait pas la foule, la serveuse me plaça près de la fenêtre adjacente à la rue piétonne. Une autre serveuse, plus âgée, vint me donner la carte, je pense que c'était la patronne, et malgré un âge certain elle était habillée comme la jeune serveuse, une jupe noire assez courte couverte d'un tablier blanc, le corsage était noir comme la jupe, elle portait des lunettes sur un visage déjà éprouvé par le temps, et peut-être aussi par l'air marin. Je commandai ce fameux « voyageur des mers aux écrevisses », je lui demandai par la même occasion le nom

de ce poisson, et elle me dit : « C'est un bar, Monsieur, on l'appelle aussi loup. » « Loup de mer, je suppose… » lui ai-je répondu. Elle eut un sourire tout à fait charmant, qui égaya son visage. Le repas se passa agréablement, et la cuisine était à la hauteur de ses deux étoiles, je pris un vin blanc pour accompagner ce plat, elle me recommanda un bourgogne blanc aligoté. Toujours est-il que ce choix fut excellent et je quittai cette table, ravi, j'étais d'une humeur étincelante, tout à fait gonflé. Je décidai d'aller à la plage voisine en marchant, le temps était agréablement doux pour la saison et comme me disait mon voisin : « De nos jours, il n'y a plus de saisons. » Il est vrai qu'aujourd'hui le temps était plus proche d'un temps de fin d'avril que d'un temps de mi-novembre. La plage au sable fin était quasi déserte, une mère et ses deux enfants jouaient pieds nus au bord du rivage, leurs rires grimpaient jusqu'à hauteur du cerf-volant du plus jeune, au loin un voilier faisait le décor d'un tableau qu'un peintre aurait pu peindre, mais il n'y avait pas de peintre, une légère brise emmenait un parfum de bonheur simple. Tout était calme, luxe et volupté, comme aurait dit

Baudelaire. J'étais pleinement en accord avec moi-même, de ces moments où l'équilibre se fait avec ce que j'appelle l'âme et le cœur, où la vie glisse devant vos yeux sans qu'on la voie, où l'on voudrait que ces instants s'éternisent, où l'on voudrait faire partie de ce tableau, et se sentir exister comme dans un rêve. Je restai un long moment les pieds dans les vagues, à marcher, j'aurais pu écrire sur le vif un poème aux accents romantiques, je pensais à des vers de Baudelaire : « Homme libre, toujours, tu chériras la mer ! », ou à des vers de Rimbaud :

« Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil. »

La poésie demeure cette chose essentielle, qui fait que la vie est ainsi peinte par les mots des poètes, et vous emplit de bonheur et vous fait croire que la vie se doit d'être cela dans l'épanouissement de vers aussi beaux qu'éternels. Il me fallait « sortir » de cet endroit, de ce rêve. Ce fut chose faite lorsqu'une mouette fit

tomber une de ses déjections sur ma tête, toute sonore encore de ce baiser poétique. La réalité est parfois bien pragmatique et désagréable, sujette à son environnement, une simple mouette, une déjection, et vous voilà dans la désillusion la plus cruelle. « Elle est retrouvée. Quoi ? – L'Éternité… » Ça tombe vite comme un soufflé au fromage, dommage c'était si bien.

Je regagnai le parking où était stationnée ma voiture, l'heure avançait, je rentrai dans une pâtisserie pour acheter un pain aux raisins, puis je m'assis sur un banc pas très loin de la voiture face au port. Un voilier rentrait les voiles baissées à une allure soutenue, entraîné par son moteur, le ciel se chargeait de nuages, le soleil jouait à présent à cache-cache avec les nuages. Je dégustais avec gourmandise mon pain aux raisins lorsque je fus importuné par une mouche qui tournait sans cesse autour de la pâtisserie. Je fis des gestes pour l'éloigner, et me dis : « Encore une mouche, ce n'est quand même pas la même mouche, qui aurait fait le voyage jusqu'ici ? Cette mouche qui, chez moi, m'agace et fait de moi un pantin ? » J'eus un doute, mais je revins vite à la raison

en étant logique et en me disant que ce serait absurde. Elle disparut après l'engloutissement du gâteau, et je regagnai la voiture. Quelques gouttes d'eau tombaient à présent, il était temps de partir. Sur la route du retour, je mis un CD de Miles Davis, et plus précisément *Kind of Blue*, cette musique se prêtait bien avec le temps, une pluie fine et intermittente, avec un ciel bas, qui donnait une atmosphère vue dans des films américains, des films des années soixante, avec par exemple James Dean ou Paul Newman, dans des rôles plus ou moins sombres et mystérieux. Quoi qu'il en soit, j'étais bel et bien en France, sur une route départementale et rejoignant une petite ville située à l'ouest. J'arrivai dans la cité, la pluie m'avait accompagné tout au long du parcours, je rentrai la voiture sur le parking résidentiel et montai à l'appartement. J'étais heureux de ma journée, je grignotais quelques amuse-gueules, histoire de bien continuer la soirée, la sonnerie de mon portable se fit entendre lorsque je m'apprêtais à ressortir. Jean, au bout du fil, m'invita à aller le voir dans son unique pièce sous les combles d'une maison vétuste, où habitaient plusieurs locataires, la cohabitation

n'était pas toujours facile entre des chômeurs en fin de droits et des propriétaires qui réclamaient souvent leur dû. Jean m'apparut fatigué, je lui demandai pourquoi, il me dit que son samedi avec cette femme, rencontrée lors d'une représentation la semaine dernière, ne s'était pas bien passé. Lui aussi rencontrait des difficultés avec les femmes, mais avait plus d'aventures que moi, lui avait cet avantage, il savait leur parler, mais parfois ça ne suffit pas.

Nous décidâmes d'aller au café, histoire de changer nos idées, devant nos verres de bière. Il me raconta ses déboires et comment elle s'était servie de lui, de sa naïveté et de son apparente gentillesse, sûr qu'il était gentil, il s'était fait gruger. Je lui parlai, pour la première fois de Zoé, je lui racontai dans les détails toute l'histoire de notre rencontre, même cette scène, dans cette impasse où je l'ai surprise la main dans la petite culotte de sa copine. Il se contenta à l'énoncé des faits d'être évasif et complaisant, je le sentais ailleurs et dans ses chimères. Nous restâmes là-dessus et je le raccompagnai à son studio, il voulait être seul, je le comprenais, « on s'appelle

à l'occasion », et l'on se quitta.

Je n'avais pas envie de rentrer, j'allai donc chez Dominique et Claire, avec une petite idée derrière la tête. J'arrivai au village, en passant sur cette fameuse route où j'avais rencontré Zoé, en espérant que, peut-être… Il y avait des gens chez Dominique et Claire, c'était la sœur de Claire, son mari et ses deux enfants, je les connaissais, on avait fait des soirées ensemble. Elle s'appelait Corinne et lui Thierry, leurs deux enfants Marie et Loïc. C'étaient des gens que j'appréciais, d'un abord facile, au demeurant très sympathiques. Je ne sais pourquoi la discussion dériva sur le voisinage, et l'on en vint à parler de Zoé, je restai discret mais à l'écoute. Et apparemment la nuit dernière fut très chaude dans le village, et Zoé était dans la tourmente, certains l'auraient traitée de « traînée », au dire de Dominique. Je voulais en savoir plus, mais la discussion changea de cap lorsque rentra Michel, un solitaire au grand cœur. Nous restâmes dîner, le repas se passa dans la convivialité autour d'un bon feu de cheminée, les débats furent animés et tournèrent essentiellement autour de la politique, à l'approche des élections, cela

me sembla être un sujet récurrent et en soi d'actualité. Les divergences étaient tenaces et fondées, les femmes se retiraient rapidement de la controverse et nous laissèrent à des empoignades qui tournaient à la sottise, alors que cela était bien parti. L'alcool n'était pas étranger à cela.

L'heure avançait, demain il fallait reprendre le travail, tout le monde quitta ces hôtes en les remerciant de la belle soirée passée. Les voitures démarraient l'une après l'autre. Moi je profitai d'un besoin naturel pour attendre, mais j'avais une idée en tête. À présent, il n'y avait que moi, j'étais à cinquante mètres de la maison de Zoé, je décidai d'aller discrètement voir autour de cette fameuse maison, sujet de discordes dans le village. Il faisait clair grâce à la lune, je parvins à pied à l'approche de la demeure. Une fenêtre était éclairée, j'avançai timidement, j'eus même un moment d'hésitation. J'entendis parler à mesure que j'approchais, une voix d'homme se fit entendre, je longeai le mur en direction de la fenêtre. Je vis Zoé, assise dans son canapé avec un homme, l'homme était âgé, je lui donnais la cinquantaine, je pensai, un instant, qu'il s'agissait de son père. Mais il l'embrassa sur les

lèvres, sa main caressant ses seins à travers son pull, encore une fois je fus troublé et décidai de partir. Je fis quelques pas et accélérai ma course comme un fou vers ma voiture, des larmes apparurent sur mon visage. Je démarrais en trombe, sur les chapeaux de roue, les yeux mouillés et le regard hébété. Durant le trajet, des pensées folles me vinrent à l'esprit, même des pensées suicidaires. Je convins de ne plus m'intéresser à elle. Je grimpai quatre à quatre les marches qui m'emmenaient à l'étage de mon appartement. J'ouvris la porte de colère et je me couchai pour dormir. J'étais à peine allongé dans mon lit qu'un sifflement se fit entendre à mon oreille. Je criai : Non ! pas elle. Je réussis à m'endormir, malgré sa présence. Au cours de la nuit, elle revint avec le même acharnement, je minaudais et dis des mots à l'emporte-pièce, je réussis à trouver le sommeil.

IV

J'allai au travail, curieusement, avec une relative gaieté, mais cette gaieté n'était que de surface. Le temps au boulot se passait sans problème, j'avais la tête à appliquer, à concevoir les maquettes, à régulariser, à organiser mes tâches dans un laps de temps approprié à leur réalisation. Cette bonne humeur n'était que de façade, elle cachait une grosse entaille dans le cœur, Zoé en était la cause. J'essayai de l'oublier en trouvant de l'intérêt à ce que je faisais, j'y parvenais parfois, mais son image revenait sans cesse. J'éprouvais d'énormes difficultés à la chasser de ma tête, elle était, c'est sûr, une personne importante dans ma vie d'amoureux. Amoureux, je l'étais comme un fou. Moi, qui n'avais connu jamais l'amour, j'avais du mal à concevoir ce qu'était l'amour. Mais que c'était bon d'aimer, et aussi de souffrir, je me disais avec

philosophie qu'aimer et souffrir, c'est la vie. La journée se passa agréablement, ce lundi-là faisait oublier le triste lundi de la semaine dernière, même si Zoé avait laissé dans mon coeur des traces indélébiles.

Le soir à l'appartement, j'installai, volontairement, une certaine ambiance faite de musique cool, de lumières tamisées, de parfums exotiques, tout pour me mettre en harmonie avec moi-même, et être le plus serein possible. Je préparai le dîner avec délectation étant un fin gourmet, ou plutôt un amateur de bonnes choses en matière de gastronomie, ma mère m'en avait donné le goût, elle était une cuisinière hors pair et d'un talent indéniable pour accommoder les plats. Curieusement, tout en préparant un filet mignon accompagné de pommes de terre, je pensais à la mouche, *elle* n'était pas là aucune trace d'*elle*. Sa présence, pourtant obsédante, me manquait, j'en éprouvai une certaine tristesse, comme si je l'avais en quelque sorte apprivoisée comme on apprivoise un oiseau ou un animal de compagnie. Je vivais seul, cela pouvait expliquer cet attachement presque ridicule. S'attacher à un oiseau ou à un chien, voire à un chat, on peut

le comprendre, mais, à une mouche… Cela ne pouvait paraître qu'absurde et tout à fait insensé au commun des mortels. Mais je ne devais peut-être pas être dans la norme. Après tout qu'importe mon attachement à cette mouche, je dirais même que cette amitié bien particulière, je l'assume, et mon envie de lui trouver un nom aussi. Le filet était à point, et les pommes de terre juteuses, j'accompagnai ces mets d'une salade et d'un verre de vin. Alors, que je savourais ces délices, mon portable par sa sonnerie de news se fit entendre, c'était Sara qui me demandait si j'avais contacté Jean, Alexandre et Marine pour le resto. Je lui répondis que non, que j'allais m'en occuper rapidement. Je lui demandai des nouvelles de Serge, je ne voulais pas parler des problèmes de son fils. Serge était à Paris pour une conférence sur la biologie dans le domaine agricole, il faisait face à un public composé majoritairement d'agriculteurs pour parler de la biologie des bovins, de la mondialisation, du traitement qu'on inflige aux bêtes et des conséquences que cela avait sur la qualité du lait et sur l'évolution de la qualité de ce lait dans les années à venir. « Certes, vaste problème »

fut ma réponse à Sara, elle n'avait pas l'air d'être surprise du ton primesautier et quelque peu moqueur que j'employais pour lui répondre. Nous nous séparâmes sur ces propos, elle me fit juste une confidence presque en chuchotant, il, (elle parlait de Serge) écrit son cinquième livre, mais il ne veut pas qu'on en parle. Je lui demandai, en chuchotant :

– De quoi ça cause ?

– Tu ne devineras jamais quelle idée il a eue là : des mouches.

Je restai estomaqué et sans voix. Voilà un sujet de discussion à avoir avec l'ami Serge, me dis-je, après avoir raccroché.

Je me couchai, et poursuivis la lecture du roman de Cyril Collard : *Condamné amour,* cette lecture passionnée se termina vers les deux heures du matin. J'avais cette histoire dans la tête, les personnages tournaient comme dans un film, Sylvain, Carol, Dean, Angelo, et puis Venise, Hambourg, l'Afrique, l'Amérique ! Que c'est beau d'écrire des vies aussi palpitantes à la frontière de l'imaginaire et du réel ! J'aurais aimé être un de ces acteurs, participer à cette aventure,

être en quelque sorte le héros vivant de ce livre. La magie de l'écriture s'arrête au phantasme, le réel est du domaine de ce que nous vivons au quotidien, comme aller vider sa poubelle chaque matin au molok. La vie, c'est cela pour la plupart des gens : un rien ou presque. Je m'attachai, cependant, à essayer de trouver le sommeil, il vint très tard dans la nuit, perturbé que j'étais par ce cauchemar, aussi grotesque qu'une histoire d'Edgar Allan Poe dans ses *Nouvelles Histoires extraordinaires*…

…Une histoire sans queue, ni tête à l'intrigue policière : où je me vis embarqué sur un transatlantique à la recherche d'un trésor aussi absurde qu'insignifiant. Me voilà donc à bord, parmi la haute aristocratie britannique, en présence de la reine mère et du prince Charles. Alors que le paquebot naviguait dans les eaux bleu turquoise du Pacifique et qu'une chaleur de plomb sur le pont faisait se dévêtir intégralement les membres de l'équipage et leurs invités, seule la reine et le prince avaient gardé leurs sous-vêtements. Un drame s'était produit, il y avait eu un meurtre : qui avait tué le chapeau

de feutre rose, orné d'une plume de faisan, de la reine ? Le prince s'indigna et promit un trésor à la personne qui découvrirait le coupable. Chacun des invités alla à la recherche de ce «fameux» meurtrier, on fouilla le bateau de fond en comble, de la salle des machines, aux chambres : même la chambre princière fut soigneusement sondée, mais personne n'eut le moindre élément à apporter aux enquêteurs. L'énigme s'expliqua d'elle-même : le coupable était la mouche. Elle se posa sur mon nez et me sortit de ce cauchemar : un cauchemar qui me fit sourire, et où je fus à deux doigts d'attraper cette maudite bête qui s'était donnée la peine de se reposer sur mon appendice nasal. Je trouvai enfin le sommeil et allai plonger dans les bras de Morphée.

Le lendemain matin, le réveil me fit sursauter comme si je n'avais pas quitté ces « péripéties » nocturnes. Je pris une douche, le petit-déjeuner et m'engouffrai dans ma voiture en direction du bureau. Le ciel était encore noir et chargé, les feux des autos m'aveuglaient, je faillis même écraser un piéton à un carrefour. Je m'arrêtai au PMU pour acheter, au passage, le journal. J'attendis

d'être à la boîte pour lire les nouvelles fraîches, j'avais de l'avance sur l'horaire comme souvent. Sur le parking de l'agence, il n'y avait personne, j'entrepris de lire le journal. Les informations de ce mardi étaient comme d'habitude faites des choses diverses et variées, je m'intéressai aux nouvelles politiques, nous étions à quelques mois des élections. Les hauts dignitaires de ce pays étaient dans le feu de l'action, aussi contradictoires entre eux qu'aveugles sur les graves problèmes d'une France coupée en deux entre les pro-Ségolène et les pro-Sarko, à la corde dans les sondages. Quoi qu'il en soit, en dépit de la lecture des éditorialistes ou des commentaires des principaux candidats, mon choix était fait depuis belle lurette. La matinée à mon travail fut ponctuée de dossiers urgents à traiter, j'abattais les tâches sans broncher les unes après les autres, dans une entente cordiale avec les collègues, ce qui faisait que le climat au sein de la boîte était serein et que cette matinée passa très vite, au point que je fis une bonne demi-heure de rabiot. L'après-midi fut dans la continuité de la matinée, je pensais peu à Zoé, je me surpris même à penser à une fille que j'avais croisée dans

la rue juste après le déjeuner. Une fille dont la ressemblance troublante avec une ancienne amie me rappela des souvenirs bien pénibles. J'arrivai, vers 18 h 30, à l'appartement, je n'avais nulle envie de m'éterniser chez moi. Je décidai d'aller à la bibliothèque qui fermait exceptionnellement à 19 heures, je voulais me procurer un livre sur la vie des insectes, et plus particulièrement sur les mouches, mais par la même occasion voir éventuellement Zoé qui y travaillait. J'ouvris la petite porte de la bibliothèque, ils avaient fermé la grande porte qui donnait sur la place, nous étions à quinze minutes de la fermeture. Il n'y avait pas plus d'une dizaine de personnes, aussitôt entré, je cherchai Zoé des yeux. Je la vis entre deux rayons de livres ; elle était en pleine discussion avec une dame d'un certain âge, et donnait des conseils qui, pour le peu que j'en entendais, me parurent pertinents, sur un auteur que j'appréciais. Toujours est-il que l'heure avançait, et que j'attendais le moment pour me renseigner, auprès d'elle, au sujet de la vie des mouches. Je feuilletais, en attendant, un livre des contes d'Andersen qui me rappela de bons souvenirs de lecture de jeunesse. Mais la voie

ne fut libre que lorsqu'une voix annonça : « On ferme ! » Je n'avais pas le temps d'adresser la parole à Zoé, elle était partie avec une de ses collègues. Je l'avais « mauvaise » et regagnai la porte avec la ferme intention d'attendre Zoé. Mais, elle se déroba à ma vigilance, elle avait dû sortir à un moment où mon attention était captivée par autre chose. Je restai énervé la soirée durant, et ce ne fut pas le film captivant de la télé qui changea grand-chose, du reste, je tournai le bouton de colère au bout d'une demi-heure. Je me déshabillai et commençai la lecture d'un bon livre de poésie : *Votre vie m'intéresse* de Georges L. Godeau, auteur originaire des Deux-Sèvres, qui savait « peindre avec des mots la tragédie quotidienne ou la comédie de l'absurde », c'est du moins ce qu'on pouvait lire sur la quatrième page de couverture de ce beau livre. Je relus pour la énième fois ces poèmes, à l'essence de vie, et m'endormis.

Au matin de ce mercredi, je la vis derrière moi à travers mon miroir devant lequel je me rasais, *elle* était revenue, après une petite absence, dans ma vie. *Elle* ne bougeait pas, et

me fixait, j'arrêtai le mouvement du rasoir. Je ne sais pourquoi, je me mis à lui parler et lui demandai : « Pourquoi, me regardes-tu ainsi ? » J'attendais une réponse qui ne me parvint pas, vexé je continuai, tout en ne la quittant pas des yeux (*elle* était toujours là), à me raser. Je réussis même à me couper au menton… le temps de prendre une serviette pour enlever le peu de sang qui coulait, *elle* avait disparu de mon miroir. Je me surpris à dire : qu'est-ce *qu'elle* veut, après tout ? Qu'est-ce *qu'elle* cherche ? Si *elle* veut la guerre, *elle* aura ! Je me soignai et me fis un pansement, le petit-déjeuner fut avalé en un rien de temps. Et je pris la route en direction de la boîte, le ciel fit tomber quelques flocons de neige et de pluie mêlées, le mouvement répété mais hésitant des essuie-glaces me fit comprendre qu'ils étaient usés. Ma voiture avait du mal, à chaque reprise de vitesse, à rendre un son tout à fait acceptable : à l'évidence, le temps était venu d'une révision complète. J'arrivai, cependant, sans encombre sur le parking, à l'arrêt, je fis tourner mon moteur à l'écoute du moindre grésillement. J'étais convaincu de l'emmener au garagiste d'ici peu de temps. Le travail

s'effectua sans amertume, le cœur sensiblement à la rigolade avec les collègues qui s'amusaient du pansement que j'avais au bout des doigts et dont je n'arrivais pas à me débarrasser. Cela me rappela un épisode de Tintin confronté dans un avion, avec Haddock et les Dupont, à la même mésaventure, cela fit bien rire les collègues du moins un moment. La journée s'acheva dans une relative bonne humeur, et je n'avais du tout pensé à Zoé. De là à dire que je l'avais oublié, je ne voulais pas le croire.

Cette journée de jeudi ne débuta pas comme les journées précédentes, un froid glacial s'était abattu dans la région, ce qui rendait les gens peu enclins au dialogue. La météo annonçait même de la neige pour le week-end. Toujours est-il que cette journée se passa à l'image du temps, dans une certaine grisaille, aussi bien à l'extérieur que dans les têtes. Une de ces journées qu'il faut oublier bien vite, une journée comme il en existe beaucoup d'autres… Vendredi arriva rapidement, je ne travaillai pas cet après-midi, et aussitôt la fin de matinée, j'allai déjeuner dans un petit resto où j'avais coutume d'aller lorsque le vendredi

après-midi je ne travaillais pas. Il se trouvait à la sortie de la ville, c'était un restaurant routier, tenu par Henri et sa femme Ginette, un couple d'une cinquantaine d'années, au demeurant très sympathique, l'humour d'Henri ravissait les clients. J'entrai, et Henri me lança, avec sa bonne humeur quotidienne : « Messieurs, voici Laurent, le futur prix Goncourt ! » J'eus un sourire gêné et avançai, sous les regards moqueurs, vers le bar.

– Henri, tu n'as pas besoin de dire à tout le monde que j'écris.

– Mais c'est vrai que tu l'auras, le Goncourt !

Et pour me faire pardonner, je t'offre l'apéro !

Il me versa un Martini et s'en alla en cuisine. Ginette arriva, c'était une femme marquée par la vie, cela se voyait sur son visage : elle avait perdu ses deux fils dans un accident de la route et en portait encore le deuil, alors que cela faisait plus de dix ans que ce drame avait eu lieu. Les journaux, à l'époque, avaient relaté les faits avec beaucoup de tristesse, car Ginette et Henri étaient très connus et respectés dans la région.

Ginette me fit la bise.

– Alors mon petit Laurent, comment vas-tu ?

–Bien, ma petite Ginette.

– Tu viens déjeuner ?

– Oui, si tu le veux bien.

Elle eut un sourire d'une tendresse maternelle, j'adorais Ginette qui était pour moi une seconde mère. Je pense que je remplaçais dans son cœur ses deux fils, que je n'avais pas connus. Je m'installai à ma table habituelle près de la fenêtre, Ginette arriva avec la carte, un sourire aux lèvres, j'eus moi-même un sourire en la voyant et elle dit : « Zut ! je t'ai encore amené cette sacrée carte. ». Elle savait, pertinemment, ce que je prenais, j'étais un habitué, mais elle se faisait à chaque fois « avoir », ce qui rendait la situation cocasse. Je dégustais cet onglet accompagné de frites, lorsque Jean entra ; je lui fis signe et il vint s'asseoir à ma table, je lui demandai s'il avait déjeuné, il me répondit que non. Ginette eut un coup d'œil vers nous, je lui fis un geste de la main. Jean me parla avec intérêt de sa prochaine tournée régionale, d'une pièce qu'il avait monté avec les trublions sympathiques de sa troupe, une pièce de Molière *les Fourberies de Scapin*, qu'il avait, précisait-il, tenu à accommoder à sa sauce. Lui et sa troupe se donnaient en spectacle ce dimanche à l'amphithéâtre, il me conviait à

venir les voir. Je lui donnai mon accord, et me promis d'en parler à Marine et Alexandre. Jean était une de ces personnes que je respectais, il était à la fois gamin et adulte ce qui le rendait éminemment sympa, cela en faisait quelqu'un d'attachant, et donnait un charme fou à son personnage, pourtant marginal et indépendant. Je me dis que c'était un comédien dans l'âme, à l'humanité hors norme, mais je sentais au fond de lui une grande tristesse. Il commanda, lui aussi un onglet avec des frites. La carafe de rosé fut terminée avant le repas, et une deuxième fut commandée. Il me parla de Zoé et me demanda si je l'avais revue. Je lui dis que j'avais essayé de lui parler à la bibliothèque, et lui racontai la scène.

– Tu l'aimes ? me demanda-t-il.

– Je ne sais plus.

Il est vrai que je ne savais plus ou j'en étais avec elle, je la connaissais à peine. Elle se souciait peu de moi, se rappelait-elle de moi ? Elle ne se doutait pas un instant à quel point je l'aimais. Cela était un amour impossible, je ne voulais pas l'admettre dans ma tête. J'essayais bien par moments de ne plus penser à elle, mais

son visage me revenait sans cesse comme un leitmotiv, une ritournelle, une de ces choses qui vous emprisonne et vous prend la tête… Mais là, il s'agissait d'amour, un amour exclusif et sans borne, à la limite de l'obsession. Et je dirais même que cet amour m'entraînait aux confins de moi-même. Nous prîmes un café, et nous nous séparâmes en nous disant : « À dimanche. » En sortant, je fis un petit signe amical à Ginette, qui me remercia par un de ses sourires qui vous désarme.

Je profitai de cet après-midi libre pour aller à la bibliothèque et me procurer le livre relatif à la vie des mouches, et par la même occasion voir, peut-être, Zoé. J'arrivai sur le parking de la place, il commençait à tomber de légers flocons. Un passant fit tomber devant moi, alors que je m'apprêtais à rentrer, une liasse de billets que le vent dispersa et fit courir le malheureux infortuné ainsi que quelques enfants rieurs essayant de les rattraper. Une vieille dame, qui avait vu la scène, eu ce mot tout à fait charmant : « Ils (elle parlait des billets) ne les porteront pas au paradis », j'eus un sourire tout à fait complice

au propos. Il y avait peu de personne dans la salle, et je me dis que la lecture ne rassemblait que des gens faisant partie d'une élite, une élite de privilégiés, celle qui sera un jour au pouvoir, car l'érudition, même si elle n'est pas réservée à une élite, fait que ces gens « gouvernent » au détriment des autres.

Je cherchai des yeux Zoé, mais ne la vis pas et demandai à Marie-Jeanne, sa collègue, où était Zoé, elle me répondit qu'elle ne travaillait pas cet après-midi. Une fois de plus la chance n'était pas avec moi. Je vis là un signe du destin, un signe comme quoi cette fille n'était pas faite pour une vie partagée avec moi. J'en fus triste en y pensant, et allai au rayon Science et Nature. Je consultai divers livres, mais m'intéressai à un livre qui avait pour titre : Insectes, et en sous-titre : araignées et autres arthropodes terrestres. Un livre sur les insectes bien documenté avec plus de 600 espèces photographiées et décrites. Je jetai un coup d'œil rapide à la page des mouches et m'aperçus qu'il existe une variété de familles de mouches, plus ou moins « cousines ». Je pris le livre après avoir rempli une fiche et sortis de la bibliothèque. La neige tombait à présent à

gros flocons, laissant une légère couche ouatée sur le sol, le soir déclinait. Nous étions à un mois des fêtes de fin d'année, et l'on sentait une effervescence gagner la population ; on commençait à installer les guirlandes de Noël dans les rues.

Une fois arrivé à mon appartement, je décidai de me remettre à l'écriture de mon roman, que j'avais quelque peu délaissé. J'installai volontairement une ambiance musicale faite de musique cool, du jazz de la New Orléans, j'aimais écrire sur un fond sonore. Je repris l'histoire où je l'avais interrompue avec la même acuité et tout le sérieux qu'impose le désir de bien faire. La gravité du propos de ce livre, fait quand même d'épisodes humoristiques, donnait de la profondeur à une histoire que Kafka n'aurait pas reniée. Toujours est-il que je marchais sur des œufs dans ce chapitre-là. Alors que mon esprit divaguait quelque peu, *elle* fit une entrée magistrale escortée par un gros bourdon, un animal de la famille des hyménoptères où figurent aussi les abeilles et les fourmis… Je l'avais vérifié sur le livre. J'entendais le bourdonnement

incessant du bourdon qui suivait « Méloé », comme sa trace. Méloé était le nom que j'avais donné à cette mouche, qui faisait partie de la famille « Meloidae », celle des coléoptères noirs ou bruns avec des dessins rouges ou jaunes, allongés et à flancs parallèles. « Quelques-uns sont ovales, certains ont un reflet métallique et la longueur des élytres varie. Ces mouches sont cosmopolites et aiment surtout les régions chaudes et sèches, certaines espèces s'attaquent aux récoltes. Elles produisent un fluide huileux qu'on appelle la cantharidine qui repousse les prédateurs et peut faire cloquer la peau humaine, ce fluide a des vertus aphrodisiaques ! » Méloé, elle, avait un corps coriace et mou de couleur verte et à peine orangée, une large tête, un cou distinct et des pattes longues, elle se nourrit essentiellement de larves. Accompagnée de son chef d'escadron, Méloé entreprit de m'amuser un peu, je l'observai du coin de l'œil, elle dédaignait de s'attacher à mon intérêt pour sa majesté et fit même celle qui ne me voyait pas. La hauteur de son ineffable insolence se mesurait à sa façon de faire des ronds autour de ma tête, plus ou moins larges avec une certaine grâce qui lui donnait

un air majestueux. Je trouvais le bourdon à son côté ridicule. Mon esprit était maintenant plus captivé par sa présence, que par l'écriture de mon roman. Je faillis même m'énerver, mais elle disparut derrière la lampe halogène, seul le bourdon tournait comme un imbécile. Il apparut désemparé après son départ. Les cercles qu'il effectuait étaient à présent désordonnés et n'avaient plus la géométrie gracieuse de Méloé. Tout vit autour d'elle, c'est une magicienne de la vie, parvins-je même à me dire. Qu'est-ce qui fait sa force ? soupirai-je. Je repris le cours de mon histoire, mais j'abandonnai bien vite l'écriture de mon roman, rien de bon ne sortirait maintenant. Mon esprit était avec elle. Elle faisait partie à présent de ma vie. Aussi absurde que cela puisse paraître, nous sommes liés par des ondes similaires qui nous associent dans un monde commun à nous deux, et sans doute unique : un monde rien que pour nous deux. Le paradoxe de cet état de fait, c'est que Méloé faisant partie du monde animal et moi du monde des humains, la frontière existe cependant. Mais tout peut basculer dans un monde virtuel, dès lors que nos esprits se rencontrent, car pour moi

– et cela est indéniable –, Méloé a de l'esprit.

V

Le samedi matin débuta par une série de petits évènements anodins, aussi perturbants que désagréables comme le fait de chercher une paire de chaussettes pendant quelques minutes et de m'énerver pour cela, pour m'apercevoir ensuite qu'elles étaient sous mes fesses ; ou bien encore de voir la cafetière imploser sans raison apparente, ou de constater que mon transistor n'avait plus de piles, et que je n'en avais pas sous la main. Toutes ces petites choses m'amenèrent à penser que la journée serait contrariante et énervante. J'allai vers dix heures chercher du pain et mon journal, à pied, remontai la rue principale et tombai nez à nez avec Cyril. Cyril est l'entraîneur de l'équipe féminine de hand, c'est un grand et beau garçon de type germanique à l'allure athlétique et d'un relationnel sans équivalent, il sait parler avec cohérence comme peu de gens savent le faire, et

son intelligence (que j'appréciais) même si elle est parfois sélective, fait de lui quelqu'un au charisme indéniable.

Très entouré et écouté, c'est un personnage important au sein du club de hand, mais sa réputation déborde les frontières de ce cercle. Toujours est-il qu'il engagea la conversation sur le match important qui aurait lieu le soir même à la salle omnisports à 20 h 30, un match à enjeu me précisa-t-il et il me demanda si j'irai à cette fameuse rencontre. Ma réponse fut positive : je comptais y aller, sans doute accompagné de Marine et d'Alexandre, et peut-être de Jean, tous fervents supporters de l'équipe. Il me serra la main d'une poigne ferme de sportif et m'assura que ce serait un match que les filles joueraient à fond. J'étais à peine entré dans la boulangerie, que je glissai et m'étalai de tout mon long sur le carrelage sous le regard médusé de la demi-douzaine de personnes présentes, Nicole la boulangère vint à mon secours et me releva avec l'aide d'un monsieur aussi prompt que gentil. Nicole eut ce mot, qui ne me fit pas rire : « Déjà saoul dès ce matin ! » Je répondis, l'air grognon et ironique : « Pourquoi dès ce matin ? » Mais

son léger sourire effaça toute trace de l'incident, et elle fut d'une gentillesse extrême.

Je passai rapidement au bar prendre une bière et rentrai à l'appartement. J'eus à peine le temps d'aller au W.-C. que la sonnerie de mon portable se fit entendre. C'était Jean qui me rappelait que son spectacle se jouait le lendemain à 15 heures, ce que j'avais complètement occulté. Je promis d'y aller sans doute avec Marine et Alexandre. Je lui rappelai, par la même occasion, la proposition de Sara de dîner ensemble un de ces soirs pour des retrouvailles qui s'annonçaient aussi réjouissantes que sympathiques, il me demanda de voir aussi avec Marine et Alexandre, le nom de Cyril fut également évoqué. Le déjeuner, pourtant si important, fut avalé sans grand intérêt, je ne m'étais pas pris la tête à le préparer : une boîte de conserve accompagnée de pâtes fit l'affaire. Je remarquai que depuis quelque temps je portais de moins en moins d'attention aux problèmes du quotidien ; une certaine négligence s'installait petit à petit. Moi qui étais habituellement quelqu'un d'ordonné et de propre, je m'aperçus de petits changements dans mon comportement

comme ne pas faire mon lit le matin, oublier de me raser et diverses choses aussi intrigantes qu'étranges et inhabituelles pour une personne comme moi. Je parvins même à penser que j'entrais dans une phase de fainéantise, mais plus grave que cela, de désordre mental : mon esprit était atteint, je le ressentais par un relâchement aussi soudain qu'inaccoutumé comme le fait d'avoir des pensées d'un nihilisme exacerbé. Je conclus qu'une réelle dérive affectait mon « navire ».

J'envisageai à la seconde de faire face, je fis mon lit et me rasai. Je sus par la suite que cette réaction soudaine allait n'être qu'un leurre.

J'étais bel et bien dans une phase ingrate qui allait m'emmener vers des rivages disgracieux et nauséabonds. Je le pressentais fortement, mais je ne savais pas à quel point ce que je vivais à cette minute précise allait être le début d'un processus inéluctable, la faillite de ma propre personnalité.

Je consacrai l'après-midi à l'écriture de mon roman, qui suscitait en moi peu de passion, j'arrivai à un chapitre que je trouvais

personnellement peu attrayant et à vrai dire peu convaincant. La difficulté venait du fait que j'habitais sur une autre planète à ce moment bien précis, perdu dans des rêves chimériques et englués.

J'avais renoncé à continuer d'écrire ce chapitre, lorsque, venue de nulle part, Méloé dans sa magnificence fit son entrée telle une reine. Je la comparais à Sissi l'impératrice, je l'imaginais dans une robe de dentelle colorée, ouvrant le bal au bras d'un charmant jeune homme, jamais je n'avais pensé que ce serait moi l'heureux élu. Je revoyais, alors que je ne quittais pas des yeux Méloé, Romy Schneider, image somptueuse d'une de ces femmes dont j'étais tombé amoureux à l'adolescence, et à qui les filles de l'époque, et encore maintenant, s'identifiaient. Toujours est-il que j'étais encore sous le charme lorsqu'elle se posa pour la toute première fois sur ma main droite. Je fus pris d'un trouble certes passager, mais étrange qui me laissa perplexe. J'eus du mal à me sortir de cette étrangeté, et allais, alors qu'elle était toujours sur ma main, prendre un verre de jus d'orange au frigo. Je ne la quittais pas des yeux et j'essayais de ne pas l'effaroucher

par des gestes brusques. Elle resta quelques minutes sur ma main, sans que je lui adresse la parole, alors que je l'avais déjà fait quelque temps auparavant. J'eus même l'impression que c'était elle qui voulait me parler, à vrai dire on se comprenait, et je compris qu'elle voulait partir, mais ne savait pas me le dire par peur de me décevoir, et parce qu'elle se plaisait malgré tout sur ma main. Je posai ma main à hauteur de ma bouche et d'un souffle je la fis partir. Elle déploya ses ailes et prit son envol, un peu surprise par mon geste. Je vis qu'elle ne m'en voulait pas, car elle se posa sur ma joue et me fit comme un baiser, un baiser qui était comme un baiser de reconnaissance. Elle disparut comme elle était venue avec la même grâce. À cet instant, je compris bien des choses aussi troublantes que bizarres, cet attachement à cette mouche était une amitié plus que particulière.

Je me glissai au milieu de l'après-midi sous mes draps essayant de faire le vide dans ma tête. Je trouvai, rapidement, le sommeil, et je partis vers des songes insondables. J'avais dormi près de deux heures, lorsque la sonnette de

mon appartement me fit sursauter. Marine et Alexandre venaient me chercher pour prendre l'apéritif chez eux, avant d'aller au match, ils venaient de faire une marche. Je m'habillai vite fait et montai à bord de leur belle voiture, point de ralliement, car elle était stationnée près de chez moi. Le trajet était peu long, ils habitaient à la sortie de la ville. Nous arrivâmes sur la petite cour, près de l'étang, Alexandre s'empressa de faire le tour de la voiture pour ouvrir la porte à Marine, je trouvais le geste courtois et d'une autre époque, mais charmant. Le romantisme existe encore, et quand il sera toujours servi par la galanterie, il y aura de belles journées devant nous, même si cela cantonne la femme dans son rôle.

L'apéritif fut pris avec une bonhomie certaine, Alexandre attendait le match avec intérêt et trépignait d'impatience. Marine était toujours égale à elle-même, tirée à quatre épingles, elle était habillée d'une veste marron bien dessinée et qui lui tombait bien, ornée de quatre poches à frange en forme de triangle.

Son pantalon, limite patte d'éléphant, était de

même texture, cachant à peine des escarpins de même couleur, elle avait un corsage rose à dentelle et autour du cou un joli collier avec un rubis à la pointe. Je la trouvais en osmose avec la soirée qui s'annonçait palpitante. Alexandre regarda sa montre, il était l'heure de partir. La ZX démarra, et nous partîmes. Durant le trajet, je téléphonai à Jean et tombai sur sa messagerie, je laissai un message pour qu'il nous rejoigne à la salle des sports. Nous arrivâmes, une foule compacte se ruait sur les gradins, nous étions à quelques minutes de l'envoi du match, nous saluâmes des gens et je fis la bise à certains. Brusquement, j'aperçus une main se lever et s'agiter dans notre direction. Nos yeux furent devancés par nos sourires, nos sourires avaient reconnu avant nos yeux, ils étaient munis d'antenne et par le geste de la main levée avaient deviné de qui il s'agissait, Jean l'air heureux s'avançait vers nous en écartant les bras. Il embrassa Marine et nous fit la bise à Alexandre et moi.

– Tu as à l'air d'être aux anges, lui dis-je.

– De vous voir et aussi… J'ai une nouvelle à vous annoncer : Sara et Serge sont de passage, on doit les voir après le match chez Cyril !

Je lui demandai s'ils assisteraient au match, il me répondit que non. Un coup de sifflet mit fin à la conversation, et toute notre attention se porta sur les premiers échanges de balles. Le début de la partie se montra heurté, les maillots blancs de l'équipe locale furent souvent tirés, le premier but arriva pour nos couleurs, suivi rapidement d'un deuxième, sous les clameurs du public tout acquis à la cause des filles du club. Mon regard errait parfois sur le public, soudain la balle vola vers les gradins, je la suivis des yeux et la vis atterrir dans les mains de… Zoé ! Zoé se leva de son siège et relança la balle aux joueuses. J'étais sur un nuage, à la fois heureux et gêné qu'elle soit là. Mes yeux changèrent de centre d'intérêt, et le match vint en second, j'étais sans cesse captivé par les faits et gestes de Zoé. Je pensais que le match aurait raison de mon attention, mais en vain : Zoé avait de l'importance, une place prépondérante, pour ne pas dire essentielle. Au fil des minutes, l'écart se creusait, les filles du club rivalisaient d'audace, et leur jeu paraissait simple et facile. La mi-temps se termina avec douze buts d'avance ce qui était une vraie performance face au deuxième du groupe, mais

les joueuses paraissaient fatiguées par les efforts fournis. Jean me tapa dans le bras et me dit :

– Tu as vu là-bas… Zoé !

– Il y a un moment que je l'ai vue.

– Elle aime le hand ?

– Je pense que oui.

Effectivement, c'était elle, (j'avais montré une photo de Zoé à Jean, une photo que m'avait donnée sa collègue avec son numéro de téléphone). Nous partîmes prendre un verre, Alexandre nous accompagna, laissant Marine seule.

Après avoir donné notre avis sur la première phase de la rencontre, nous regagnâmes les gradins. Alors que nous cherchions à nous frayer un passage à travers la foule, Jean me fit un coup de coude dans le bras et me dit :

– Tu vois qui parle avec Marine !

– Mais… Zoé !

– Qu'est-ce qu'elle peut bien lui dire ?

Mon étonnement fut à son comble lorsqu'elle s'assit près de Marine. Nous arrivâmes et sans faire les présentations nous nous assîmes, Alexandre à la droite de sa femme et nous à côté de lui, de l'autre côté Zoé n'avait même

pas daigné jeter un regard sur nous. Le match reparti, mais la sachant à quelques mètres de moi, mon cœur battait plus fort. J'essayai de m'intéresser au match, mais j'étais quasi absent, mon esprit était ailleurs c'est-à-dire près d'elle. Dans un espace fait de connivence et réservée à Zoé ! mon amour ! L'être que j'adore le plus au monde, l'être le plus formidable qu'il m'est permis de rencontrer, si elle pouvait seulement me regarder et me reconnaître, je serais le plus heureux des hommes, le plus heureux…

Curieusement, je parvins à l'oublier un laps de temps assez long, j'étais pris par l'ampleur du match et par le retour à la marque des adversaires du jour, un seul but d'écart, en faveur des joueuses du club, séparait les deux équipes. Lorsque je revins à moi, et surtout à elle, je m'aperçus qu'elle n'était plus là, le siège à la gauche de Marine était vide. Une angoisse me serra la gorge, le dernier quart d'heure sera infini. Avec ou sans elle, la notion de temps se mesure, l'échelle de graduation a une valeur plus que subjective. Le reste de temps de ce match ne voulait plus dire grand-chose pour

moi, j'avais perdu mes repères essentiels, et cependant importants pour mon équilibre dans les 48 heures à venir. Le coup de sifflet final me réveilla en quelque sorte, les joueuses locales l'avaient emporté avec deux petits buts d'avance au tableau d'affichage. Alexandre me demanda même si j'allais bien, ma réponse fut évasive et fuyante. Alexandre s'empressa de nous convier au bar de la salle, pour le rituel échange de propos, les conclusions d'un match serré. Jean était resté au bas des gradins en grande discussion avec Cyril l'entraîneur, heureux du moment. Il nous raccompagna rapidement, son visage était serein et comblé, c'était avec Alexandre le plus fervent des supporters. Nous échangeâmes des propos plus que positifs, même si cela ne fut pas facile dans ce dernier quart d'heure.

J'essayais de regarder les gens autour de moi, avec l'espoir de voir Zoé. Mais la tristesse se lisait sur mon visage, je demandai à Marine comment cela se faisait que Zoé lui avait adressé la parole. Elle me répondit que c'était une cliente de sa boutique de lingerie, et qu'elle la trouvait fort sympathique. Je restais muet à ses propos, plus agacé que rassuré. Nous montâmes tous les trois

dans la ZX, et partîmes chez Cyril pour voir Sara et Serge qui nous attendaient.

Cyril nous attendait au seuil de sa porte en compagnie de Sara et Serge, j'étais heureux de les retrouver. La joie se lisait aussi sur leurs visages nous étions des amis à la fois liés par une certaine complicité et une commune joie de vivre. Sara était en beauté, elle portait un jean, de longues bottes couleur marron, et une veste style Cheyenne, il ne lui manquait qu'un chapeau de cow-boy. Tout cela lui donnait un charme fou, son léger maquillage soulignait son teint étincelant et ses attraits. Serge était d'allure sportive, son costume blaser bleu marine à boutons de manchettes, sa cravate assortie et son jean, lui donnaient un air de jeunesse, avec ses lunettes d'intellectuel qui lui allaient à ravir, il avait l'air de ce qu'il était : un homme de toute évidence intelligent. Il avait la quarantaine passée et était plus jeune que sa femme. Nous nous installâmes sur le canapé en cuir de la petite maison de Cyril, il vivait là à quelques pas de la maison de ses parents, il était célibataire.

Pourtant, il avait du succès auprès des

femmes, mais à bientôt trente ans, il ne s'était jamais engagé. La discussion fut empreinte d'une immense joie : des retrouvailles comme ça, c'était tellement rare et si important pour nous tous et le fait de se retrouver tous les sept était tellement singulier que nous savions à présent apprécier ces moments-là. Les échanges fusaient dans tous les sens, il était impossible d'avoir des propos sérieux, je ressentais une forte sensation de bonheur, de la sérotonine à la tonne débordait. Heureux, je parvins à ne plus parler, je me contentais de les écouter, cela suffisait à mon enchantement. La fumée des cigarettes de Sara et de Cyril (Serge ne fumait pas) ajoutée à l'alcool allait me conduire tout droit dans une ivresse progressive, j'étais quasi absent, perdu dans des rêves chimériques à la recherche de moi-même. Je cherchais des paroles cohérentes, mais rien ne venait, le sommeil, même, commençait à me gagner. J'eus juste le temps d'entendre qu'une date était fixée pour ce fameux resto dans quinze jours. Je m'effondrai sur le canapé, le sommeil eut raison de moi. Ce qui s'ensuivit, je n'en ai eu aucun souvenir, je me suis retrouvé le lendemain matin sur mon lit tout habillé, avec un mal de

tête effrayant et le sentiment de n'avoir participé à rien et surtout de ne pas me rappeler la moindre chose.

VI

Je ne sais pour quelle raison, ce matin-là, après avoir bu mon café et englouti mes tartines de pain grillé, un rituel auquel personne ou presque n'échappe, mon esprit s'évada vers ce qui forme les bases de ce monde à mes yeux, cette lutte presque fratricide entre les Élus (les éveilleurs de conscience) et les autres pour savoir qui sera le gagnant. Qui saura mettre à profit les valeurs intrinsèques d'une morale, d'une optique, d'une façon de voir les choses dans un monde qui ne demande à vivre qu'en harmonie avec lui-même dans le respect de chacun ? Je pensais que – à plus ou moins long terme – la victoire reviendrait à ces hommes et ces femmes que j'appelle les « Éveilleurs de conscience », je n'avais pas le moindre doute à ce sujet, mais le combat serait de haute lutte, de cela aussi j'étais convaincu. Toute la force, toute

l'énergie qu'ont ces hommes et ces femmes, ils devront au quotidien par le dialogue, les actes, l'insuffler vers les consciences, comme un souffle léger qui pénètre sans agressivité dans le bulbe du cerveau et fait son voyage vers la raison. Est-ce que Serge et Sara faisaient partie de ces Élus ? Pour Serge, j'en étais convaincu, pour Sara, je le pensais aussi. Pour tous mes amis, je cherchais à savoir : Jean, lui, en faisait partie. Cela n'avait rien de sectaire, ces hommes et ces femmes ne faisaient en aucun cas partie d'une religion quelconque, c'était juste des gens, avec leurs propres défauts, mais qui avaient au fond d'eux un sens aigu de ce que la vie engendre. Donner un sens a la vie : voilà pourquoi ils se battaient, et cela dans le respect de chacun. Je pensais à tout cela, ce qui me mit de bonne humeur. Je repensais à Jean et à son spectacle qui commençait à 15 heures, j'étais heureux d'aller le voir. Je me dis qu'il faudrait savoir si Marine et Alexandre étaient intéressés : *les Fourberies de Scapin*, revues et revisitées, cela ajoutait à l'intérêt de cette pièce. Jean était un bon

comédien, son enthousiasme était sans nul doute communicatif, et des ondes positives émanaient de chacun de ses spectacles. Son jeu de comédien ravissait le public, il me faisait penser à un Gérard Depardieu dans l'extravagance.

J'ouvris le journal à la rubrique sport, les commentaires du match d'hier soir m'intéressaient. Il n'y avait pas un bruit à la résidence, il est vrai qu'il n'était que 8 h 30, et que nous étions dimanche, cela s'explique me dis-je avec un sourire. Les commentaires étaient plutôt mitigés sur la performance de l'équipe locale qui confortait sa première place en vue d'une montée la saison prochaine, mais nous n'étions qu'au début du championnat, la route était encore longue. Je jetai un œil vite fait sur les autres titres du journal sans prêter tout d'abord une attention particulière à un fait-divers qui m'interrogera et reviendra à mon esprit toute la journée. Je décidai de faire une balade en VTT sur les routes de campagne aux alentours, le temps était couvert mais pas d'un froid glacial, le peu de neige avait fondu dans la nuit et l'on sentait le soleil derrière les nuages.

Je sortis de la cité rapidement et me retrouvai sur les routes du bocage, j'étais dans un état euphorique, trop peut-être, un état qui, comme un boomerang, vous revient en pleine figure, la suite confirma cette appréhension bien légitime. Je gravis une légère côte et empruntai un chemin boueux de village, je commençai à accuser le coup de l'effort et décidai de m'arrêter près d'un arbre pour souffler un peu, je pris ma gourde et bus une gorgée d'eau. Le soleil maintenant était relativement généreux et se montrait plein de bonne volonté. Curieusement, l'état euphorique du départ avait laissé place à une angoisse comme rarement j'en avais connue, je sentais monter en moi une voix qui n'était pas la mienne, une voix qui me disait des choses peu rassurantes… et me disait aussi ce que je devais faire.

Pour chasser cet état d'esprit, je décidai de remonter sur mon vélo et de rentrer le plus vite possible, la peur, la peur de mourir durant le trajet m'envahissait et lorsque je faillis glisser dans un virage sur la chaussée humide, la peur se mêla à la panique et j'eus un moment d'absence. Les pensées les plus folles me traversèrent la tête, j'eus, cependant, un éclair de lucidité où je

pris conscience de la nécessité d'aller consulter un psychiatre : j'avais tous les symptômes de la schizophrénie. Arrivé à l'appartement, je montai les marches quatre à quatre et j'entrai chez moi en proie à une crise de démence. Je voulais appeler quelqu'un, mais je ne trouvais pas mon portable, je courais dans tous les sens, ma tête était pleine de voix. Je pris mes clefs de voiture, et je démarrai en trombe en direction de chez Dominique et Claire. J'arrivai devant leur maison et ressentis un léger mieux, je pris la décision de ne rien laisser paraître. Je sonnai à la porte, et Claire vint m'ouvrir, je lui fis la bise et montai les quelques marches qui mènent au salon. Telle fut ma surprise que je restai sans voix : Zoé était là, assise à prendre l'apéritif. Dominique fit les présentations, Zoé se leva et me serra la main. Je me retrouvai moi aussi un verre à la main. Pendant quelques minutes je gardais le silence, Zoé ne parlait pas non plus, Claire engagea la conversation sur le fait que j'écrivais un roman. Zoé parut à l'écoute, et Claire me demanda d'en raconter l'histoire sans dévoiler la fin. Je pris goût à raconter la trame, et je sentis Zoé intéressée, Dominique arriva de la

cuisine avec des glaçons et engagea la discussion sur un autre sujet. Il rappela à Zoé l'accident que j'avais eu, il y a quelques mois non loin de là, et Zoé dans un sursaut de mémoire se souvint. Elle me fit ses excuses de ne pas s'être souvenue de mon visage, le reste de la conversation se passa dans la courtoisie et me proposa de lui rendre visite à l'occasion, je lui répondis que je ne manquerais pas d'aller la voir. Mon état d'esprit avait radicalement changé, j'étais plus serein, en phase avec moi-même. Je me montrais d'une grande délicatesse dans mes propos, respectueux des avis de chacun, je parlais peu. Jocelyn était sur les genoux de Zoé, et semblait ravi d'être là. Claire, sachant que Zoé n'avait pas d'enfant, lui demanda si elle avait des neveux et des nièces. Elle lui répondit que non et que cela lui manquait, car elle adorait les enfants, que c'était pour elle une frustration et qu'elle ne vivait pas cela très bien. Claire demanda, sans réfléchir à la réputation plus qu'ambiguë de Zoé, si elle désirait en avoir, Zoé répondit que oui et Dominique enchaîna sur un autre sujet et lui parla de son travail. Zoé était apparemment heureuse dans son travail et avait avec ses collègues les meilleurs rapports que l'on

puisse avoir. Claire proposa que l'on déjeune, alors que rien n'était prévu, Zoé, surprise, refusa la proposition, Dominique s'empressa de me convier à rester pour le déjeuner, j'acceptai. Zoé se leva et fit la bise à tout le monde et nous quitta en nous remerciant de notre gentillesse. Claire proposa que l'on se revoie, Zoé ne dit pas non et proposa un déjeuner ou à dîner chez elle, le jour ou l'occasion se présenterait. Nous donnâmes notre accord dans un même élan et en chœur. Je restai ainsi quelques minutes, sur un nuage : toute trace de mes angoisses avait disparu. J'étais dans la plénitude la plus contemplative, heureux. Je parvins même à avoir un sérieux doute sur mes écarts d'humeur.

Le déjeuner se passa agréablement, et je ne vis pas l'heure passer, Claire me le rappela me disant qu'il était 14 h 45, l'heure pour Jocelyn d'aller dormir. Je me rappelai, du même coup la séance de théâtre de 15 heures, j'avais un quart d'heure pour m'y rendre. Je quittai mes amis avec la courtoisie qu'il se doit, et allai à la salle de l'Amphi.

Durant le trajet, je téléphonai à Marine et

Alexandre, ils m'attendaient. Il fallait juste que je passe les chercher. Il y avait foule, et nous fîmes la connaissance de personnes respectables, des notables de la ville et des gens de toutes couches sociales. Molière attire par ses pièces populaires et la troupe de comédiens de Jean commençait à se faire un nom dans la région, au point même que Jean envisageait d'obtenir le statut professionnel pour les membres de sa troupe, ce qui serait pour lui une opportunité certaine tant pour sa carrière que pour sa vie personnelle. Mes yeux se portèrent sur le public, je cherchai, avant tout, un regard *que je ne trouvai pas et cela m'attrista. Les trois coups retentirent le rideau s'ouvrit… sur les Fourberies de Scapin,* j'étais dans la contemplation dès les premières minutes, Marine et Alexandre éprouvaient le même ravissement. Jean était tout à fait convaincant dans le rôle de Scapin et jouait avec une éloquence troublante et pathétique, mais toute mon attention alla vers Zerbinette. Cette jeune comédienne donnait à son jeu une grâce juvénile qui me fit chavirer le cœur et me fit oublier Zoé d'un seul coup. Je me dis que la force de la comédie vous rend les personnages admirables, et que les comédiens

et surtout les comédiennes savent en jouer sur scène et dans leur vie et qu'elles ont un pouvoir de séduction décuplé qui me fait, moi comme tant d'autres, succomber à leur charme. Si en plus, elles sont belles, on ne peut que tomber amoureux. Le texte de Molière, bien servi par Jean et sa troupe ravissait un public pris sous le charme d'un bonheur scénique étincelant et d'une grande modernité. Même si cette pièce en prose date de 1671, je la trouvai, moi, d'une actualité confondante, et je voyais par moments des similitudes troublantes entre certaines répliques et certains épisodes de ma vie amoureuse. J'eus même des moments d'absence où je me laissais aller à des rêveries d'un romantisme absurde qui me faisaient me déconnecter de la réalité. Je me surpris à éprouver une certaine folie qui demanderait à être analysée par un psychanalyste. Je songeais d'ailleurs à prendre un rendez-vous dans les semaines à venir, me disant même qu'il faudrait que je n'attende pas trop longtemps, je sentais qu'il avait là une urgence.

Les applaudissements furent à la hauteur de la prestation, le public ne se montra pas avare

d'encouragements, et Jean m'apparut fort ému. Mes yeux étaient captivés par la beauté de Zerbinette, mon intérêt pour cette jeune personne me paraissait superficiel. Il serait dangereux que cela puisse faire naître une histoire à l'issue incertaine et irréalisable, il me fallait me rendre à la raison, cette jeune fille a sans doute un petit ami, et je pourrais être son père.

Nous quittâmes la salle empreints d'une certaine joie, Marine était sur un petit nuage, c'est ce qu'elle m'avoua à la sortie, encore sous l'émotion. Je les invitai à prendre un verre à l'appartement, ils acceptèrent avec enthousiasme. Je pris mon portable pour proposer à Jean de nous rejoindre, la pluie avait fait son apparition et le soir déclinait, la circulation était vive pour un dimanche. Alexandre me demanda, si j'avais lu les commentaires du match d'hier dans le journal, je lui répondis que, quand je m'étais levé, c'était la première chose que j'avais faite, et que j'avais trouvé ces commentaires mitigés. Il me répondit qu'il les avait trouvés sévères et peu objectifs, que certes le championnat était encore long, mais qu'il était sûr de la détermination des joueuses, qui au fil des rencontres allaient montrer

leur suprématie. Pour lui, il était catégorique, la première mi-temps, avec ses douze buts d'avance au tableau d'affichage, n'était pas le fruit du hasard et cela prouvait la supériorité de l'équipe. Je lui dis de relativiser quand même ce succès, le retour à la marque des adversaires, en fin de partie, n'était pas lui non plus le fruit du hasard et il prouvait un certain relâchement des filles du club. Il acquiesça à mes propos, et nous partîmes dans un fou rire, que Marine ne comprit pas, occupée qu'elle était à regarder la ville illuminée par les éclairages de Noël. La voiture nous déposa au pied de la résidence, il n'y avait plus de place sur le parking, j'en trouvai une à un endroit peu autorisé, me disant que cela serait provisoire.

Après leur départ – Jean n'était pas venu –, je décidai de m'allonger sur mon lit tout habillé, histoire de méditer (cela m'arrivait de temps en temps et j'appréciais). À travers la fenêtre, une lune blafarde commençait à éclairer les murs de ma chambre, je parvenais à distiller la journée et l'image de Zerbinette me revint devant les yeux me faisant oublier Zoé. Qu'elle était belle cette jeune fille, comment pouvait-elle l'être ? Sa

beauté n'est pas permise, en tout cas elle dérange, cela frise l'indélicatesse, je ne peux admettre une si belle fille, et comédienne talentueuse. Je demanderai à Jean où il a bien pu la dénicher. C'était quand même curieux, il ne m'avait jamais parlé d'elle. Toujours allongé, j'allumai le transistor et écoutai une émission de France Culture, sur « les écrivains créoles, leurs écrits et leurs influences dans le monde littéraire ». Je m'endormis là-dessus, bercé par des intermèdes de musiques qui vous font voyager vers ces îles. Demain lundi, il faudra reprendre le travail dans la joie et la bonne humeur, et surtout ne pas penser à ces filles qui vous font tourner la tête…

VII

Le travail de ce lundi se passa dans une relative insouciance, j'étais d'humeur rêveuse, déconnecté de la réalité et dans l'impossibilité d'être sérieux, j'étais pour ainsi dire « chiant »… Cette journée se déroula aussi vite qu'elle était d'une monotonie aussi chiante que moi.

Le soir en rentrant à l'appartement, je fus pris d'une diarrhée et d'une migraine atroce qui me firent me coucher de bonne heure, je ne pris même pas la peine de manger un peu. Je dormis mal pendant environ deux heures. Brusquement la sonnerie de mon portable me fit sursauter, c'était Sara, sentant que ma voix n'était pas claire, elle me demanda si j'allais bien et se proposa de faire un diagnostic sur mon état, il fallait que je lui dise mes symptômes du moment. Cela eut le

don de m'agacer un peu, j'abrégeai la séance en lui demandant les raisons de son appel.

Elle voulait me parler de son fils. Serge était à Paris pour un colloque, et elle avait de graves problèmes à résoudre dans un laps de temps assez court et dans l'urgence, et ne savait pas à qui en parler. Je lui dis que je ne pensais pas être la personne capable de résoudre un tel cas, je l'écoutai néanmoins : son fils n'était pas rentré et d'après elle, il avait fugué. « Il n'est que 11 heures, lui dis-je pour la rassurer, et, à quinze ans, on peut avoir un bon de sortie, son fils avait bien le droit de vivre sa vie. » Elle avait peur du fait de son état psychologique, il était toujours en analyse, me dit-elle, même si son comportement actuel était plus satisfaisant. J'essayais de lui faire prendre conscience qu'il ne fallait pas s'alarmer mais prendre patience et lui dis de me rappeler si les choses n'allaient pas, à n'importe quelle heure, lui avais-je précisé. Elle me remercia de mon écoute et de ma gentillesse et nous nous séparâmes avec courtoisie. J'essayai de retrouver le sommeil, mais la nuit ne fut pas vraiment paisible : j'avais toujours la hantise de recevoir à tout moment son coup de fil. Méloé

me laissa tranquille elle aussi.

Au matin, toute trace de la fatigue de la veille avait disparu, de même que la diarrhée et la migraine, me laissant dans une certaine sérénité. Je me rasais en sifflotant, alors que je ne me rasais pas tous les jours, sur un air à la mode, ce qui était inhabituel pour moi. J'avais de l'avance sur l'horaire, et après avoir pris un bon et copieux petit-déjeuner, je m'installai devant mon écran d'ordinateur. J'avais deux messages, le premier était de Sara, qui me disait que son fils était rentré un quart d'heure après son coup de téléphone avec moi, il fêtait avec des copains l'anniversaire d'une copine l'élue de son cœur. Je fus moi aussi rassuré. L'autre message était, coïncidence, de Serge qui, de Paris, et ignorant de la « fugue » de son fils, m'informait de la venue dans la capitale de mon actrice fétiche, Jodie Foster, début janvier pour la promotion d'un film. Il serait à Paris cette semaine-là et connaissait le moyen de l'approcher, et même d'obtenir un autographe d'elle, il me proposait – si cela m'intéressait – de venir à Paris. Cela tombait bien, me dis-je, je serai en vacances à cette période.

La journée de travail de ce mardi me laissa plus de temps pour réfléchir à ma vie personnelle, je décidai, entre autres choses, de déménager. J'avais repéré une maisonnette située à quelques pas du centre-ville, je pensais que cela me serait salutaire, j'irais dès ce soir à l'agence immobilière me renseigner. J'avais besoin de faire du « ménage » dans ma vie, et je pensais que le fait de déménager me changerait et ferait de moi un autre homme. Je fus insouciant toute la journée, un peu en dehors de toutes choses, un peu en marge de la société. Jean disait de moi que j'étais quelqu'un de marginal et d'indépendant. Indépendant, je crois que je l'étais, et cela m'allait bien, je pense. Le soir à la débauche, j'allai à cette agence qui se trouvait curieusement à cent mètres de la maisonnette tant convoitée. La responsable de l'agence me précisa que le plus rapide à répondre aurait toutes les chances de l'acquérir. Je demandai si je pouvais la visiter… « Pas de problème, me dit-elle, on y va ! » Nous fîmes le trajet à pied et nous entrâmes. Je fus ébahi par son cachet, de type classique, et par son état de conservation relativement bon.

Certes, il y aurait des travaux à effectuer, mais je commençais à rêver, je faisais des plans pour la décorer, je me voyais déjà dedans. Quatre pièces principales avec un petit couloir donnant sur une salle de bains à refaire entièrement, une petite cour derrière avec une dépendance et un petit jardin en friche donnant sur la rue. Je demandai le prix, elle me donna un chiffre, certes un peu élevé, mais tout à fait acceptable. Nous nous séparâmes, et je lui dis que je lui donnerais une réponse assez vite, il fallait auparavant que je consulte mon banquier.

Dans la voiture en rentrant à l'appartement, je téléphonai à la banque, le rendez-vous fut pris pour le vendredi suivant. J'ouvris ma porte, j'étais heureux, je me voyais plein de projets dans un paradis à venir ; l'acquisition de cette maison, si cela se faisait, était une promesse de bonheur, j'en étais persuadé. Je décidai de mettre un CD, The Road to You de Pat Metheny Group, une musique qui, d'après moi, vous injecte de la sérotonine à forte dose. Une douche là-dessus me fera du bien, me dis-je, un sourire aux lèvres.

Après la douche, je me concoctais un dîner royal par plaisir, je voulais continuer ma soirée dans la même ambiance d'enchantement perpétuel. Le froid était tombé sur la cité, nous étions à quelques jours de Noël, moi je me sentais bien chez moi, au chaud, et surtout en phase avec moi-même. Je décidai de repousser le rendez-vous chez le psy, un rendez-vous auquel, pourtant, je sentais que je ne devais pas échapper…

Méloé, sortie de je-ne-sais-où avec sa grâce étincelante, vint partager mon repas, elle se posa sur mon pain, je ne la chassai pas, au contraire, j'étais heureux qu'elle soit là. Je lui racontai ma journée, ma rencontre avec la fille de l'agence et mon désir de partir, d'acheter cette maisonnette. Je lui posai cette question cruciale : me suivras-tu ? Je dis cela d'un ton grave et sérieux, je sus par la suite, que cette phrase me resterait toute ma vie, et qu'à cet instant, je flirtais avec quelque chose qui s'appelle la folie : une forme de déviance qui allait m'entraîner aux confins de moi-même. Méloé prit, je crois, peur à mes propos et disparut

comme elle était venue sans que je voie vers où elle était partie. La fin de soirée se passa dans une certaine angoisse : la soirée ne se terminait pas comme elle avait commencé. Je décidai de me coucher et avalai deux cachets, histoire de me calmer. Je fus long à trouver le sommeil et je me réveillai plusieurs fois au cours de la nuit, cela eut le don de m'agacer, de colère j'ouvris un livre de poésie : Kramas de Paul Badin, un livre sur le Cambodge qui me réconcilia avec le monde, du moins pour un moment. Je lus ces vers : « La vie est simple, d'un sourire à l'autre/mais la voie est longue, des sourires serviles/au rire du Dalaï Lama. » Et encore « Quel nouvel avènement présage/ce combat de l'intelligence céleste/ contre la forêt mystérieuse ? » Je m'endormis sur ces vers.

La matinée, mon travail s'effectua à une allure presque terrifiante, je ne voyais pas le temps passer, mon intérêt pour une tache bien précise et captivante n'était pas étranger à cela. Je décidai d'aller à midi déjeuner chez Ginette et Henri, mon restaurant routier favori. Mon arrivée fut aussi théâtrale que la dernière fois. Henri, dont

l'humour ironique est parfois bien pénible pour celui qui le subit me lança à peine étais-je entré :

– On n'a pas parlé de toi à la télé pour le Goncourt !

– Je n'écris pas en ce moment, je suis en chômage technique.

Il parut surpris par ma réponse et eut un léger sourire. Ginette arriva et tendit ses mains vers mon visage et y déposa un baiser bien maternel. « Mon petit Laurent va bien ? » Je n'eus pas le temps de répondre, qu'elle enchaînait : « Je t'offre l'apéro ! » Tandis que je buvais mon verre de whisky, notre discussion se poursuivit, sur le roman que j'écrivais.

C'était une fine lectrice et elle attendait avec une certaine impatience de lire mon roman. En panne, faute de carburant, je lui promis que j'irais au bout de son écriture, et que je le lui offrirais à sa sortie des presses. Je lui confiai que l'important pour moi, c'était de trouver un éditeur. Elle me répondit qu'elle connaissait un ami parisien qui travaillait dans l'édition. Je la remerciais et répondis que je ne voulais pas de piston, que je me débrouillerais tout seul. Elle eut un sourire et m'embrassa à nouveau…

J'arrivai en retard à l'embauche pour la seconde partie de l'après-midi, j'avais un quart d'heure de retard, que je comblerai le soir même, avais-je dit à mon chef. Tout en exécutant mon boulot, je pensais à rendre ce soir une visite à Zoé, chez elle, d'autant qu'elle m'avait dit que je pouvais passer. Je m'interrogeais pour savoir si je devais l'appeler, je pris la résolution d'y aller à l'aveugle. Je quittais le bureau à 18 h 30, bien cassé, je pris juste le temps d'aller prendre une bière au café et de rentrer chez moi me changer et allai en direction de la maison de Zoé. Je me dis qu'il serait plus prudent de prendre une autre voiture que la mienne, je téléphonai à Jean pour qu'il me prête la sienne, je ne voulais pas être reconnu dans le village, où j'allais souvent, ne serait-ce que par Claire ou Dominique ou les autres gens du hameau. Jean me prêta sa voiture, un léger sourire aux lèvres, et en partant me fit un clin d'œil. Je me sentais un peu bizarre, j'allais là-bas avec une certaine appréhension, quelle peur m'agitait donc ?

Le froid s'était abattu sur toute la région avec un léger brouillard, le soir était tombé lorsque

j'arrivai devant sa demeure que je devinais à peine dans la brume, ce qui donnait à la scène une atmosphère de château hanté. Moi qui ne voulais pas être vu, j'étais gagnant, car j'étais dans une purée de pois lorsque ma voiture s'immobilisa au pied de la maison de Zoé. Mon cœur battait, et je sentis ma gorge se serrer : était-elle là ? Cette question fut ma première hantise. Je fus rassuré quand je vis de la lumière à travers la fenêtre. Comment serai-je reçu ? fut ma seconde hantise. Je sonnai à sa porte, mon cœur battait la chamade, elle m'ouvrit. A l'air étonné qu'elle eut en me voyant, je remarquai que je l'avais surprise. Elle me dit : «C'est vous ?... me fit la bise, me fit asseoir sur le divan et me demanda ce que je voulais boire, je lui répondis machinalement : « Un apéritif, ce que tu as… comme toi… » Tandis qu'elle allait chercher la boisson, je ne la quittais pas des yeux, elle était en pyjama d'homme, les pieds emmitouflés dans d'épaisses chaussettes blanches retournées et dans des chaussons roses, son pyjama épais, lui aussi, était bleu roi, elle portait de fines lunettes qui la rendaient sublime. Je la trouvais désirable et irrésistible. La discussion eut du mal à prendre,

des silences par intermittence ponctuaient la conversation, mais je remarquai qu'au fil des minutes, grâce aux sourires échangés et aux mots de politesse, une certaine confiance s'était installée, l'atmosphère devenait plus agréable et sereine. Des rires à présent venaient égrener la soirée, elle me proposa même de rester dîner avec elle, j'acceptai son invitation avec enthousiasme et avec une certaine gaîté, peu habituelle en ce moment de ma vie. Elle dit : « Je vais préparer un dîner romantique, je vais ajouter un chandelier avec des bougies multicolores. » Je trouvais le geste charmant, et lui proposais de l'aider. En partant à la cuisine, sans se retourner, elle fit un mouvement de tête qui voulait dire non.

J'écoutais la musique d'ambiance sur sa chaîne hi-fi, une musique douce de jazz, « Steve Grossman Quartet, accompagné de Michel Petrucciani au piano » m'avait-elle lancé de la cuisine, en réponse à ma question. « Je ne te savais pas un talent culinaire aussi raffiné », lui dis-je, un large sourire éclaira son beau visage. Alors que nous prenions un thé et que nos yeux étaient chargés de tendresse l'un et l'autre,

j'aventurais ma main, la faisant glisser sur la table en direction de la sienne, qui, je crois n'attendait que la mienne. Nos deux mains se rencontrèrent et elle me serra fort de ses doigts de fée. Nos bouches s'avancèrent au-dessus de la table, échangèrent un long baiser, j'étais aux anges, je ne dis mot pour ne pas perturber la scène. Nous restâmes assis, nos mains encore enlacées, les yeux brillants. Après quelques minutes de silence, elle me dit du bout des lèvres les mots que je voulais entendre : « Viens. » Elle m'entraîna dans sa chambre, nos mains toujours liées. Sa chambre était mignonnette et bien décorée : une chambre de petite fille, pleine de poupées en peluche avec un lit à baldaquin, un joli rideau transparent surplombant le lit, la lumière tamisée et douce donnait à la tapisserie aux tons roses et orange des effets apaisants. Je me croyais dans un autre monde. « Je vais à la salle de bain, me dit-elle, j'arrive. » Je me retrouvai seul et me sentis un peu nigaud, je regardais les splendeurs de sa chambrette, devais-je me déshabiller ? Je ne savais pas, je restais habillé. Elle revint, et ce fut un enchantement, elle avait quitté son pyjama et revêtu une lingerie sexy : une chemise

de nuit transparente rouge qui laissait entrevoir deux petits seins bien fermes qui pointaient sous l'étoffe et un string de même couleur, lui aussi transparent. Elle avança vers moi, son doigt sur ses lèvres, sa démarche était plus qu'aguichante. « Ne parle pas et laisse-moi faire », me dit-elle. Elle commença par retirer mon pull et mon tee-shirt, glissa ses mains froides sur mon torse glabre et s'agenouilla en dénouant ma ceinture, ses yeux vers les miens, elle fit rouler mon pantalon à terre ainsi que mon slip. Elle prit mon sexe et l'enfourna dans sa bouche grande ouverte, le va-et-vient de ses lèvres sur mon membre le fit raidir, ses yeux ne quittaient pas mes yeux, elle était à genoux sur le parquet, je me tordais de plaisir debout les jambes à peine pliées. Après quelques minutes, elle retira mon sexe de sa bouche, me prit la main et me dirigea vers son lit. Pas un mot ne fut prononcé durant nos ébats, seulement de temps en temps des gémissements bien naturels. Ma langue léchait son sexe épilé, je fis l'amour comme rarement je l'avais fait, en vrai professionnel, étonné par mon adresse, par mon sens des caresses, de mes baisers. Je ne me pensais pas capable d'être à la hauteur vu mon

inexpérience, mais je compris que lorsqu'on a de l'amour pour la personne avec qui l'on fait l'amour, la tendresse parle, les gestes suivent et s'enchaînent tout naturellement : l'amour n'est pas une science. L'amour, c'est un mouvement perpétuel, un enlacement magique de deux corps en rotation dans un équilibre fait avant tout de tendresse, le mot qu'il faut prononcer ! Tendresse, tendresse, tendresse ! Et je savais être câlin. Je jouis sur son corps dans un ultime assaut, je sus à ce moment que j'aimais les filles. Nous restâmes un long temps à regarder le plafond sans rien dire, heureux, nos deux mains enlacées. Un bonheur indescriptible m'envahissait, je voulais rester des journées entières dans ce lit de l'amour. Je voulais graver à jamais cet instant, à jamais… Au bout d'une bonne heure, alors que nous restions nus, le regard figé, les draps à nos pieds, elle tourna sa tête vers moi et me dit : « Tu peux dormir là, si tu veux. » Ma réponse fut un baiser sur son tatouage au bas de son dos : un petit diablotin qui lui allait à ravir, c'était vraiment un petit diable, cette fille-là, mais quel bon petit diable… Je l'aimais, oui, je l'aimais. Nous partîmes dans des rêves communs, des rêves à

nous, des rêves de voyages hallucinants, de joies, de rires, de bonheurs, de vies… dans des pays à se perdre d'amour. Nous trouvâmes le sommeil enlacés.

Au matin de ce jeudi, je me surpris à sursauter dans le lit : « le travail ! » Je regardais l'heure, il était 8 h 20. Zoé dormait, elle se réveilla elle aussi, je m'habillai silencieusement…

– Pourquoi ne dis-tu pas que tu es malade, reste avec moi, me dit-elle.

– Je ne peux pas, il faut que j'y aille.

J'allais vers elle, tout en enfilant mon pull, et lui donnai un baiser : « On se revoit, on s'appelle. » Elle ne dit rien, les yeux tristes. Je partis en trombe et j'arrivai au boulot avec presque quarante minutes de retard. Mon chef m'en fit la remarque et me demanda de récupérer en fin de matinée les minutes manquantes, me disant que cela ne devait se reproduire trop souvent, il se montra ferme, mais pas trop sévère ; c'était un brave type, avec lui, on pouvait se comprendre.

VIII

Nous étions vendredi, le rendement de mon travail témoignait d'une assurance certaine, j'étais bien, en accord avec moi-même. Zoé trottait dans ma tête, tel un cheval sauvage dans les plaines du Caucase, la crinière au vent, libre et magnifique. J'étais d'une humeur resplendissante. Il fallait que j'aille à la banque pour négocier ce prêt pour la maison me disais-je, l'air heureux. Le reste de l'après-midi fut agréable et sans souci particulier… J'entrai à la banque à 17 heures pile, j'en ressortis aux environs de 18 heures avec dans la poche l'accord du banquier. Je m'empressai d'aller à l'agence immobilière pour faire part de mes intentions. J'arrivai peu avant la fermeture, la jeune femme me fit asseoir et la discussion s'engagea. Cela dura presque une heure, lorsque je sortis, j'arborais un large

sourire, la prochaine étape serait le rendez-vous chez le notaire avec les propriétaires. Je fis les cent mètres qui séparaient l'agence de la maison juste pour jeter de l'extérieur un coup d'œil à la maison. Éclairée par un lampadaire de la ville, elle était sublime, je me mis à rêver. Je regagnai mon modeste appartement en pensant que je n'y resterais plus que pour un temps restreint. Je m'installai devant mon écran d'ordinateur pour écrire un chapitre de mon livre, j'avais l'esprit à cela. Ce chapitre était particulièrement intéressant à écrire, j'en étais au dénouement, où mon personnage principal était confronté sur son aspect psychologique à une situation critique pour son avenir. J'étais plongé dans mon roman, lorsqu'elle arriva. Je ne voulais pas d'elle, car, à ce moment-là, mon roman avait plus d'importance. Je parvins à le lui dire, Méloé, curieusement me comprit et s'en alla comme elle était venue avec une discrétion qui me surprit agréablement. Je travaillais tard à écrire, je voulais que cela soit parfait et fus assez content du résultat. Je préparais le dîner en pensant à diverses choses, et surtout au repas de samedi, à ce fameux resto où Jean, Sara, Serge, Marine, Alexandre et moi-

même étions conviés, de même que Cyril, invité de la dernière minute. Tout en mangeant, je regardai un reportage sur Arte, fort intéressant – et tout à fait jubilatoire pour moi – sur les mouches et leur comportement vis-à-vis du monde des humains, leur capacité à s'intégrer aux milieux qui les entourent et leur utilité dans le microcosme de leur environnement. J'envisageai d'avoir une discussion avec Serge qui écrivait un livre relatif à la vie des mouches. Après avoir dîné et regardé cette émission fort passionnante, j'allai me coucher et commençai la lecture d'un livre de Yann Queffélec sur une question intéressante : « Qu'est-ce que le désir aux abords de l'âge mûr, lorsqu'on est courtisé par une jeune fille ? » Cela m'intéressait au plus haut point, comprendre le désir à l'approche de la cinquantaine, c'est un livre pour moi, parvins-je même à me dire. La lecture se termina aux alentours de minuit.

Une fois le petit-déjeuner avalé, je consacrais une partie de la matinée à faire un ménage salutaire, sur un fond sonore. J'avais l'esprit boulevardier, un peu dans le vague, je ne pensais

à rien ou presque, bercé par la musique de jazz de ma chaîne. Je pris une douche, m'habillai et sortis. Un tapis de neige recouvrait le sol, un froid d'hiver était tombé comme une chape de plomb sur la cité. Nous étions à quelques jours de Noël, et l'on sentait une certaine frénésie gagner la population, les gens couraient de magasin en magasin pour les achats de cadeaux, je devais passer les fêtes avec des proches.

La famille avait rendez-vous chez mes parents pour le repas traditionnel, je côtoyais peu ma famille, qui se résumait à un frère (marié), une sœur (mariée elle aussi), leurs conjoints, leurs enfants, mes parents et moi. À dire vrai, ces repas se ressemblaient chaque année, et les discussions étaient sensiblement les mêmes, j'y allais sans véritablement d'intérêt. J'entrai à la boulangerie, puis achetai mon journal et passai inévitablement au bar. Jean était là accompagné d'Alexandre, leurs rires s'entendaient au-delà des murs du café, et m'engagèrent à rire moi aussi. Nous formions une équipe de choc, certains nous appelaient les trois mousquetaires, quant à savoir qui de nous trois était d'Artagnan, Aramis ou Portos… Toujours est-il que les trois

amis que nous étions s'enfilèrent trois apéritifs comme des mousquetaires éduqués, Alexandre Dumas ne nous aurait pas reniés. On se quitta en se donnant rendez-vous le soir même pour le resto. Le ciel était épais et chargé de nuages de neige, je regagnais l'appartement pour y déjeuner seul. À peine étais-je arrivé à la porte que mon portable sonna, quelle ne fut pas ma surprise, c'était Zoé ! Sa voix était tremblante, elle me demanda pourquoi je ne l'avais pas appelée. Je lui répondis que je pensais à elle, et que j'avais l'intention de l'appeler, d'ailleurs j'y songeais peu avant son coup de fil. Elle se mit à pleurer, j'eus du mal à comprendre ces pleurs aussi soudains qu'inattendus. Je demandai la raison d'une telle réaction, elle ne sut pas me l'expliquer, mais depuis mon départ de chez elle ce fameux soir, elle avait le cafard me dit-elle, elle pleurait sans cesse depuis quelques jours et avait des migraines à répétition. En résumé, elle se sentait terriblement seule. Je lui proposai de déjeuner avec moi, elle accepta après avoir hésité, mais posa comme condition que j'aille la chercher. J'y allai avec un certain plaisir sans rechigner, heureux même de lui faire

découvrir les 41 mètres carrés de mon logement. Je croisai même en chemin Dominique et Claire qui devaient se douter où j'allais. Je frappai à sa porte, Zoé était prête, les yeux encore humides, à ma vue un léger sourire égaya son visage si beau. Je lui fis une bise sur la joue et elle monta dans ma voiture. Les premières minutes du trajet se passèrent sans un mot, je parvins à lui demander si elle était heureuse de venir chez moi.

– Et chez toi, comment est-ce ? fut sa réponse.

– Répondre à une question par une question, ce n'est pas répondre, lui dis-je.

Elle se vexa et ne me parla plus durant tout le reste du trajet. Je pensais à établir un autre climat une fois à l'appartement. Devant un bon petit plat, je parviendrais sûrement, à renouer le dialogue. Elle entra, je lui pris sa veste, elle jeta un regard sur tout l'ensemble et « Tu as quelque chose à boire ? », me demanda-t-elle.

J'allai au frigo et sortis une bouteille de champagne.

– Qu'est-ce qu'on fête, demanda-t-elle ?

– Nous ! Alors, chez moi… Comment tu trouves ça ?

– Bien…

– Mais tu ne trouves rien d'autre à me dire ?.. Tu n'aimes pas ?

– Ce n'est pas que je n'aime pas, mais je trouve que ce placard est petit.

– Arrête de te moquer !

– Je ne me moque pas… et je vais te le prouver !

Elle m'embrassa d'un baiser fougueux sur la bouche, bouche gracieusement badigeonnée de rouge à lèvres, que, par jeu, elle s'évertua à m'appliquer sur les lèvres de toutes ses forces. Elle se mit à rire, d'un rire que j'aimais follement, un rire qui devait rester gravé au fond de ma mémoire et de mon cœur.

Le repas se passa dans une atmosphère détendue et rieuse, je lui avais préparé un sauté de veau accompagné de pâtes, elle fut ravie par mon talent de maître queux. Et après s'être essuyé la bouche, elle me dit :

– Tu es un bon parti, je ferais volontiers de toi un mari !

– Chiche !

Un large sourire envahit mon visage. Le reste de l'après-midi, nous le passâmes à faire l'amour,

j'étais aux anges, ses rires avaient succédé à ses pleurs. Étrange fille, pensais-je. Elle se décida à partir, elle devait voir une amie en fin d'après-midi, et moi je devais me préparer pour la soirée resto de ce soir. Sous la douche, après son départ, je repensais à elle, à nous, je nous imaginais dans ma future maison, vivant tous les deux dans un bonheur simple et tranquille, entourés d'enfants. Mais une étrange angoisse me saisit tout d'un coup, une angoisse presque panique, j'étais encore sous la douche, l'air hagard, je ne fis aucun geste comme paralysé, comme si j'avais compris que ce bonheur était menacé. Du reste, la suite me prouva que j'avais des raisons de m'inquiéter. Après m'être essuyé je sortis de la douche, toujours absent et bizarre, j'avais un message sur mon portable. C'était un message de Zoé, laconique : « Ne cherche plus à me revoir. » Je dus relire plusieurs fois ces mots, me persuadant que j'avais dû mal lire, mais je dus bien me résoudre à les comprendre. De rage, je jetai mon portable à terre et m'enfermai dans ma chambre. Je restai un long moment sur mon lit en pleurs, ne comprenant pas pourquoi elle m'avait dit cela, cherchant le mot ou le geste qui

avait pu provoquer cela. Je ne trouvais pas.

Je venais juste de m'endormir après avoir pleuré à chaudes larmes pendant plus d'une heure lorsque la sonnette de mon appartement se fit entendre. J'eus du mal à me lever, mais la sonnerie insista, je me levai enfin. J'ouvris : Jean, Marine et Alexandre m'attendaient sur le seuil de la porte, le sourire aux lèvres. À la vue de ma mine défaite, leurs visages changèrent d'expression.

– Tu en fais une tête, me dit Jean.

– Je ne vais pas bien, je crois que je ne vais pas venir avec vous…

– Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Alexandre.

– Zoé !

– Qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette garce ?

– Ce n'est pas une garce !.. C'est moi la cause.

– Explique-toi, dit Marine, l'air inquiet.

– Je ne saurais l'expliquer !

– Il y a bien une explication, me dit Jean, et il enchaîna… De toute façon cette fille ne te mérite pas, tu es trop gentil avec elle, elle abuse de toi !

– Viens avec nous, cela te changera les idées, dit Marine.

– Je ne sais pas…

– Allez… viens, me dit Alexandre… Il y a Sara, Serge et Cyril qui nous attendent.

– J'hésite… Oh, et puis merde ! je me change et j'arrive, attendez-moi !

Nous arrivâmes devant le restaurant le plus coté de la ville, j'avais décidé de ne rien laisser paraître et de ne rien dire aux autres. J'arborais un sourire forcé en les voyant, nous fîmes les embrassades habituelles et nous entrâmes dans la salle, qui était déjà remplie, heureusement que Marine avait réservé ! Notre table était placée idéalement, un peu à l'écart des autres convives, il faisait une chaleur étouffante. Une jeune fille, souriante et polie, vint nous présenter la carte. L'atmosphère était conviviale, je me sentais mieux, les rires s'enchaînaient, les conversations aussi. Nous en étions à titiller Cyril sur sa récente liaison qu'il ne voulait pas dévoiler, mais que tout le monde connaissait.

– Allez… dis-nous son prénom !

– Vous ne la connaissez pas ! rétorqua Cyril.

– Est-ce que ce ne serait pas l'entraîneuse de hand de Châtillon… s'amusa à dire Alexandre, qui enfonça le clou, en lançant : de source sûre !

Je ne pris pas part à ce débat, pas plus que Serge, qui m'apparut « ailleurs », comme il savait parfois l'être, à la fois dans sa bulle et curieusement avec nous par instants. Je l'observais et le trouvais beau, princier même dans son attitude ; une certaine noblesse irradiait de lui, à la fois loin de tout et cependant à l'écoute, passant d'un état à l'autre avec une aisance déconcertante. J'essayais de comprendre ce comportement paradoxal et déroutant, à la limite de l'impolitesse. Il était comme sur son nuage. Je parvins à me dire que moi-même, détaché de la conversation, j'étais en train de faire la même chose, et dans un sursaut de lucidité, je me rebranchai avec les autres. Ils parlaient politique, des désaccords profonds émergeaient. Je me dis que les deux candidats en tête des sondages, avaient là leurs plus fervents partisans, de droite comme de gauche. Curieusement, malgré les divergences, nous restions des amis de longue date, de vrais amis liés par un je-ne-sais-quoi, un lien de

tendresse communicatif qui nous unissait… Le rire aussi nous rassemblait souvent… Je crois à la vertu du rire, à sa possibilité de rapprocher les êtres de toutes races, de toutes cultures, de toutes religions… C'est le langage universel par excellence, la voie royale vers un monde meilleur. Lorsqu'on aura compris que le rire est l'antidote de la mort, on pourra se dire qu'il faut en user sans modération. Je finissais de terminer mon plat en sauce (un poisson), lorsque Sara me demanda :

– Et ton roman, il avance ?

– Oui, il avance, petit à petit, mais sûrement.

– Vers où ? me lança Cyril.

– Sans nul doute vers moi-même, lui répondis-je, l'air sérieux.

– Ce n'est pas une réponse, rétorqua Alexandre.

– Si je le savais, je te le dirais… Mon roman c'est le bateau ivre de Rimbaud, il m'emmène vers où bon lui semble, le capitaine n'est pas le seul maître à bord, mon roman m'emmène parfois vers les fleuves impassibles…

– J'espère pour toi qu'ils ne sont pas trop

impassibles, me dit Serge, un sourire aux lèvres.

– Et toi, ton livre ? lui dis-je, me rappelant, mais trop tard que Sara m'avait fait jurer de ne pas en parler.

– Il s'écrit.

Je compris que je n'aurais pas plus d'explication, mais j'avais la ferme intention de lui en parler, en privé, il le ferait volontiers, c'était le message, semble-t-il, qu'il avait voulu faire passer. Nous quittâmes le restaurant sur ces belles paroles. Je n'avais pas pensé à Zoé de la soirée, je voulais faire une croix sur elle, et surtout essayer de ne plus penser à elle… facile à dire pensais-je… Alors qu'on était à tous s'embrasser sur le seuil du restau, Serge m'invita à venir le voir à Nantes, il en parlerait aussi à Jean. Marine et Alexandre nous quittèrent rapidement, Sara et Serge firent de même dans la foulée. Jean, Cyril et moi nous décidâmes de prendre un dernier verre au bar. Alors que nous marchions vers le bar, j'aperçus à un coin d'une rue, Zoé au bras d'une fille, riant toutes les deux. Cela eut le don de m'agacer, et je me surpris à dire : « Et merde… que le diable l'emporte ! » Et, de dépit, je balançai mon bras en avant. Jean

ne dit pas un mot, mais un sourire passa sur son visage. Cyril me demanda pourquoi j'avais dit cela. « C'est mon problème ! », lui répondis-je encore sous le coup de la colère.

La bière avait du mal à passer, je ruminais ma rancœur, l'image de Zoé au bras de cette fille, et surtout leurs rires, me mettait de mauvaise humeur. Même Jean et Cyril ne me posaient pas de questions, ils gardaient le silence sur ce sujet, et je trouvais qu'ils avaient raison. Après avoir bu une seconde bière, je rentrais désabusé et d'humeur rancunière, je voulais me coucher pour être tranquille, et surtout pour n'être dérangé par personne. Même Méloé devait me laisser seul. Je m'endormis mal.

IX

Cette matinée de dimanche commença par une prise de conscience qui allait devenir essentielle pour la suite de mon existence. Je pris conscience que je devais appliquer ce qui se formait dans mon esprit, la voix de la raison par le dialogue et les actes insufflés vers les autres, c'est-à-dire faire au quotidien, à tout moment, en tout lieu, en toutes circonstances mon boulot d'« éveilleur de conscience » ! Je sentais que là était la clef pour résoudre les problèmes de ce monde, il suffisait que j'éclaire « une lanterne » pour que celle-ci éclaire une autre « lanterne », et tant pis pour celles qui ne veulent pas s'éclairer. La lumière qui jaillirait de toutes ces « lanternes » ferait communiquer un vaste réseau de « lanternes » à travers le monde, leur éclat, leur pouvoir de persuasion, l'alchimie qui s'en dégagerait, leur intelligence, leur capacité à s'intégrer parfois dans la difficulté engendrerait

UNE LUMIÈRE INTENSE dans les cœurs et ferait entendre la voix de la raison. Voilà ce que je voulais entendre depuis longtemps. Ce matin-là fut le bon, Zoé, indirectement, avait peut-être provoqué cela. Une rupture peut tout d'un coup vous éclairer. Concrètement, je devais être avant tout généreux, tolérant, courageux, intelligent (je pensais l'être), lucide (du moins essayer de l'être à tout moment) pour donner UN SENS A LA VIE. Il fallait fuir l'égoïsme, la lâcheté, l'intolérance, le racisme, la petitesse d'esprit, la bêtise, la médiocrité, les peurs qui gangrènent ce monde, tout ce qui fait que ce monde est malade et à la limite de mourir. Rejoindre un monde plus en rapport avec ce qu'il doit être, respectueux de chacun, un monde plus vivable, un monde plus humain. Je pensais avoir atteint dans un éclair de lucidité toute la conscience qu'il m'était permis d'atteindre.

J'étais heureux de cela, je comprenais que la tâche ne serait pas facile, que ce travail nécessitait une force intérieure, un dévouement, un courage énorme à l'épreuve du quotidien, mais que c'était le prix à payer pour un monde meilleur, du moins acceptable. Je ressentis un

long et agréable frisson emplir tout mon corps, un frisson qui me montait des pieds jusqu'à la tête et illuminait ma « lanterne ». Je pouvais dire : « je suis un éveilleur de conscience au service d'une cause belle et noble ». J'essaierai d'être un « éveilleur de conscience » toute ma vie, je pris cette résolution comme un acte de foi, même si être un « éveilleur de conscience » ne renvoie à aucune religion ou secte, c'est juste au fait d'être humain. Je restais un long instant à méditer sur cet état de fait, lorsque le désir d'écrire s'éveilla : mon roman avait besoin de moi, je le ressentais, j'étais en transe, ces moments-là, il ne faut pas les négliger.

Je m'installai devant mon écran, je voulais injecter une dose de conscience dans mon roman pour lui donner plus de cohérence, et avoir avec lui un rapport proche de mes nouvelles pensées. Il serait bon d'atteindre aussi, par l'écrit, les « lanternes », cela résonnait de plus en plus dans ma tête comme un leitmotiv, une de ces choses vitales pour la survie de l'espèce. J'écrivis une bonne partie de l'après-midi, curieusement sans musique de fond, sans un bruit, sans être

dérangé. J'appréciais ces instants si rares, que tout le monde devrait connaître, si précieux et si importants pour ceux qui ont le privilège de les vivre, des instants qui sont d'une certaine façon éternels et vous ramènent comme un bain de jouvence tout simplement à vous-même. J'en arrivais même à me dire que les personnes qui vivaient de tels moments étaient quelque part les rois du monde, car cela leur faisait prendre conscience de soi. La connaissance de soi commence par ces moments, où, pour aimer les autres, une recherche de soi dans les profondeurs de son être fait indéniablement éclater un sentiment d'amour tellement communicatif qu'il est intelligemment compris. La solitude a parfois du bon, me disais-je en pensant à cela. J'avais aussi le sentiment d'accomplir mon devoir « d'éveilleur de conscience » dans l'acte d'écrire.

Le soir arriva très vite, je regardai l'heure à ma montre, il était presque 17 heures, j'hésitai à sortir, mais cette hésitation n'en fut plus une lorsqu'on sonna à ma porte. J'allais sortir, soit, mais avec qui ?.. Jean était à la porte. un large sourire aux lèvres.

– On sort ! me dit-il.
– OK ! lui répondis-je.

Je lui proposais d'aller chez Dominique et Claire qu'il ne connaissait pas. Je le rassurais en lui disant que c'étaient des gens tout à fait bien, pas des sauvages. Nous passâmes une bonne demi-heure à parler sans qu'il me dise un mot sur Zoé ni sur ma colère d'hier soir. Je lui en fus reconnaissant, j'avais en face de moi une personne intelligente et qui connaissait la vie… Bien sûr qu'il connaissait la vie, cet homme-là ! Nous avalâmes encore deux verres et nous partîmes dans la voiture de Jean. Le temps était à la pluie, une pluie fine, accompagnée d'un léger brouillard qui commençait à recouvrir la route humide, et dans le même virage où j'avais eu mon accident, les roues de la voiture de Jean faillirent nous emmener au fossé. Nous arrivâmes devant la maison de mes amis ; avant d'entrer, je jetais un regard tout à fait coupable sur la maison de Zoé, apparemment, elle n'était pas là. Jean me précéda, et je fis les présentations, Claire était très en beauté, je trouvais qu'elle s'habillait de mieux en mieux, Jean ne fut pas insensible lui non plus

à cet éclat d'élégance. Dominique était heureux de nous voir, et l'on s'installa dans le canapé du salon, près de la cheminée. Le crépitement du feu apportait sa dose de bien-être, et nos joues rougeoyantes en plus de l'alcool faisaient monter l'impression de bonheur. Des rires venaient agrémenter la discussion qui portait, mais pas uniquement, sur la politique. Jocelyn, lui aussi, se montrait discret, ce qui n'était pas son habitude. Claire vint à parler de sa soirée d'hier soir au village. J'attendais qu'elle m'en dise plus. Pour ma part, je ne songeais pas du tout à Zoé, et surtout pas à leur faire part à tous les deux de ma relation douloureuse avec elle, car Claire et Dominique ne savaient pas ce que je vivais avec cette fille, une histoire qui pour moi était finie. Mais curieusement, j'étais à l'écoute, quand la conversation tournait autour d'elle. Claire raconta alors la folle soirée du village, quand une dizaine de filles débarquèrent chez Zoé, ivres en chantant des chansons et en injuriant le voisinage. Claire avait même entendu des insultes sur son couple et elle avait l'intention de demander à Zoé qu'elle lui fasse des excuses, Claire là-dessus – et là, je la comprenais –, serait intransigeante.

Dominique, lui, souriait de ce comportement : voir des femmes ivres, c'était plutôt rigolo… Et il mit ces propos d'ivrognes… sur le compte de l'alcool, justement. Claire finit par dire : « Cela a dû finir en orgie ! Elles ont même réveillé Jocelyn. » Toujours est-il que dans le village, Zoé commençait à en agacer plus d'un. Je pris la résolution de me taire sur ce sujet, mais je me posais beaucoup de questions à propos de Zoé, quelle fille était-elle donc ? Je ne parvenais à trouver aucune explication.

Après avoir quitté Claire et Dominique, dans la voiture qui nous ramenait, mon esprit avait du mal à se détacher de Zoé, Jean ne me parlait pas, il avait compris à ma tête où mon esprit était. Jean me proposa de dîner chez lui, j'acceptai sans problème, si cela pouvait me changer les idées… Dans son modeste studio, Jean fut royal, tandis que je regardais la télé, il prépara de bons petits plats à la mesure de sa gentillesse, il comprenait que Zoé avait abîmé mon cœur et ne voulait pas en rajouter. Jean, j'en étais certain maintenant, était un de ces « éveilleurs de conscience » en pleine action, faisant son boulot de médecin

de l'âme et du cœur. Je saurais le remercier le moment venu, me disais-je. Je décidai, pendant le repas, de sourire un peu, de discuter, de partager avec lui cette agréable occasion d'être ensemble. Le repas fut délicieux, même si ce n'était pas son point fort de faire la cuisine. Là, il n'y avait rien à redire, c'était parfait du début à la fin. La soirée était bien avancée quand je quittai Jean, je lui fis même la bise et me dirigeai à pied vers mon appartement. Durant le trajet, je ne cessais de penser à Zoé : quel idiot je suis, parvins-je à me dire… Zoé n'est pas pour toi, laisse-la tranquille, elle est faite pour une autre vie que la tienne, ton amour pour elle est sans issue… Je ressentis, en pensant ces derniers mots, un pincement au cœur qui me fit mal. Je me couchai et essayai de dormir, je me retournais sans cesse dans mon lit. Au bout d'une bonne heure de gesticulation, je décidai de lire, j'ouvris le suprême livre de Baudelaire *Les Fleurs du Mal*, à sa lecture, je fus pris d'une immense bouffée de bonheur poétique. Je relus des vers comme ceux-ci…

« La très-chère était nue, et, connaissant mon cœur,

Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,

Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores… »

Ou bien encore…

« Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière… »

J'admirais ces vers du grand poète qui me laissaient un goût de parfum, d'ivresse, de ténèbres aussi, de vins et de chairs, la vie dans ce qu'elle a de plus profond, de plus authentique, de plus obscur, de plus beau dans l'épaisseur ondoyante de ces rimes musiciennes et chantantes. Avant de m'endormir je relus plusieurs fois cet admirable poème : l'Invitation au voyage… Et ces vers…

« Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir

Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillants à travers leurs larmes.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté… »

Les vers de ce dernier poème faisaient particulièrement écho en moi, et cela me faisait repenser, malgré moi, à Zoé, ces vers, plus précisément… « Aimer et mourir – Au pays qui te ressemble ! » Je ne voyais pas de pays qui lui ressemble pour aimer et mourir avec elle, encore moins la douceur d'aller là-bas vivre ensemble. Pour moi, j'en étais quasiment certain, Zoé n'existait plus, Zoé ne faisait plus partie de mes rêves, encore moins de ma vie. J'étais résolu, et cela était clair dans ma tête. À chaque fois qu'elle essaiera d'y rentrer, je la chasserai avec détermination, je l'éviterai quand je croiserai son chemin. La vie sans elle était possible, c'est ce que je voulais me prouver, en faisant cela, je

serai fort et gagnerai en crédibilité. Je parvins à trouver le sommeil en dormant comme un ange.

Lundi, je m'éveillai dans un paisible esprit, le cœur à l'ouvrage, j'avais hâte d'aller au travail, mon enthousiasme était décuplé. D'ailleurs, en entrant au bureau, j'arborais un sourire aussi large que mon visage, les collègues le remarquèrent et se firent un plaisir de me le dire, moi, je me montrai stoïque et sûr de moi, indifférent à leurs remarques, je la jouais grand prince, seigneur, roi du bal. Le reste de la matinée montra ma suprématie, je restai avec cet orgueil mal placé qui pourtant ne m'allait pas, ne faisait pas partie de mon personnage, je jouais là un rôle ridicule, qui allait s'effondrer comme un jeu de cartes au milieu de l'après-midi… Sous l'effet combiné de la chaleur étouffante due au chauffage et d'une certaine fatigue, je m'évanouis en pleine réunion de travail, sous le regard médusé de mes supérieurs. Lorsque je me réveillai ce fut dans les bras d'Amandine, notre secrétaire, son souffle sur ma bouche… C'est cela qui me ranima,

son souffle sentait le dentifrice et eut un effet salvateur. Je ne me fis pas prier pour le lui dire après avoir ouvert les yeux, mon chef à côté d'elle dit : « Il revient à lui ! Il est sauvé. » Je ne pensais pourtant pas à trépasser tout de suite. On me fit boire un verre d'eau, et je repris mon travail sans problème jusqu'à l'heure de la débauche.

Le soir à l'appartement, je ne tardais pas à me coucher, ne prenant même pas la peine de manger. Dans la nuit, j'en vins même à transpirer à grosses gouttes et avalai deux cachets, je me réveillai plusieurs fois, des cauchemars à répétitions vinrent parsemer cette nuit, une nuit à oublier, une nuit comme rarement j'en avais connue, mais qui allait se répéter souvent dans la suite de mon existence. Je me levai plusieurs fois pour boire de l'eau ou aller au W-C. Je finis par m'endormir sur la musique de Stevie Wonder.

Mardi, toute trace de ce « capharnaüm » avait disparu pour laisser place à une sorte de lavage de cerveau exemplaire, je ne pensai à rien ou presque. Je fus le premier étonné de cet état d'esprit, et j'en pris mon parti. La journée se

passa sans arrière-pensées, j'avais le cœur à mon travail, ou presque… Zoé n'occupait plus mon esprit, encore moins mon cœur, je parvins même à avoir des idées sur la comédienne de la troupe de Jean, « Zerbinette » occupait mes pensées.

D'ailleurs, j'avais l'intention de demander des renseignements sur elle à Jean. Je pensais même voir Jean en fin de soirée, non seulement, pour Zerbinette, mais tout simplement prendre de ses nouvelles. À 18 h 35, je quittai le bureau et montai dans ma voiture pour aller comme convenu, chez l'ami Jean. Durant le trajet, j'écoutai la radio : les infos étaient assez alarmistes sur ce qui se passait en Irak, sur le nombre de soldats américains tués. J'avais aussi des pensées pour le peuple Irakien : cette guerre qui devenait une guerre civile plus meurtrière encore par la quantité de sang versé n'avait que trop duré. Le temps était venu de plus de responsabilité de la part des grands de ce monde, pensais-je. Jean fut surpris de me voir, et je le fus autant que lui de voir que Zerbinette – accompagnée d'un charmant jeune homme –, était là aussi. Jean fit les présentations, sous le nom de Zerbinette (son

rôle dans la pièce de Molière) se cachait la belle Mathilde, son infortuné galant s'appelait Pierre. Mathilde dont les yeux verts scintillaient, avait la bouche d'Emmanuelle Béart et un visage d'une pureté angélique. Elle était habillée d'une longue robe multicolore et de longs cheveux bruns frisés, noués par un foulard qui lui tombait jusqu'aux épaules. Elle ressemblait vraiment à une comédienne du temps de Molière, Corneille et autres Racine, enfin à une comédienne de ces années-là. Le brillant gentilhomme à ses côtés, qui n'était ni plus ni moins que son compagnon, n'avait pas vingt ans. Il était, aux dires de Jean, un futur chercheur en médecine, tant il se montrait éblouissant dans ses études, et aussi dans les propos échangés avec nous. Mathilde était plus que réservée, ce qui me surprit pour une comédienne, elle était par ailleurs une brillante étudiante en psychologie. Après avoir discuté de choses et d'autres, les deux jeunes gens nous quittèrent, ne manquant pas de me donner l'impression qu'eux aussi étaient de ces « éveilleurs de conscience », la limite d'âge ne s'arrête pas aux nombres des années. Je sentais à leur contact d'agréables sensations

extrasensorielles, qui me firent penser à cela. Leur intelligence, leur capacité à comprendre les maux de ce monde, leur générosité, leur amour des autres, tout cela, me laissait à penser qu'ils faisaient partie de cette classe de gens que je nomme « élus » : tout simplement des « éveilleurs de conscience ». Là je n'avais le moindre doute, même Jean était de mon avis, ce qui nous rassura sur la suite des événements de ce monde. Nous étions comme deux nigauds : ces deux jeunes personnes par leur présence, puis, par leur absence, nous avaient en quelque sorte éclipsés.

Jean proposa qu'on aille dîner chez Ginette et Henri notre restaurant favori, mais se rappela juste à temps qu'il était fermé le soir. Je proposai à Jean de dîner chez moi, Jean hésita et vint. Le repas, baigné d'une ambiance sereine et joyeuse, fut agréable, je lui avais préparé un repas de galettes bretonnes, accompagné de cidre, il fut enchanté par ce menu. Nous étions des amis liés par notre même élan de générosité, ce qui faisait notre force, et ce qui était notre allié face à la vie.

X

Cette journée de mercredi devait se conclure en fin d'après-midi, à 17 heures précises, par un rendez-vous primordial pour moi : je devais être chez le notaire, maître Ségura, pour signer avec les propriétaires l'acte de vente de la maison. J'avais demandé à mon chef un bon de sortie, car la journée de travail se terminait à 17 h 30, mon chef se montra compréhensif et m'autorisa cette demi-heure. Cette journée fut tranquille, sans aucun problème particulier, juste une légère migraine passagère. Le soir, chez le notaire tout se passa bien ; les propriétaires de la maison étaient heureux de la vendre, ils avaient tous deux un certain âge et n'avaient pas de descendance. Pour eux ce fut un soulagement, et pour moi, une joie d'acquérir une telle maison, bien située, au cachet indéniable et qui avait du style. Le notaire me remit les clés et, en les sentant dans mes mains, j'éprouvai un immense contentement, j'étais aux

anges. Une fois rentré à l'appartement, je me dis que les jours ici étaient comptés, pour mon plus grand bonheur. D'ailleurs devant la télé je ne cessais d'y penser, et ce ne fut pas le bon téléfilm de la soirée qui changea mon état d'esprit, bien au contraire. Je pris une douche et me couchai vers les 11 heures… Le lendemain matin le petit-déjeuner fut vite avalé, je m'habillai à la hâte, pour une fois, j'étais en retard. J'avais pris soin de m'attarder devant mon ordinateur, un message de ma sœur m'informant de son désir d'acheter en commun le cadeau des parents pour Noël, Noël qui était lundi prochain. Je lui fis part de mon souhait d'acheter un micro-ondes pour notre mère et une série de bouteilles pour notre père. J'attendais sa réponse dans les meilleurs délais, post-scriptum, avais-je ajouté, je m'occupe de faire un magnifique cadeau à notre petite-nièce Emyllie. Après avoir effectué ma tâche journalière, je décidai d'aller rendre visite à Marine et Alexandre, il était presque 19 heures. À mon arrivée, Alexandre m'ouvrit ses bras chaleureusement, Marine n'était pas revenue de son travail. Devant un verre d'apéritif, Alexandre se montra heureux de la nouvelle (l'achat de la

maison), et pour fêter cet événement me proposa de déboucher une bouteille de champagne, millésimée, avait-il précisé.

Marine arriva au moment où Alexandre s'apprêtait à sabrer la bouteille, elle insista pour que je dîne avec eux, j'acceptai bien volontiers. Le repas fut agrémenté de rires, de bons petits plats, de joies communes ; la vie avec ses amis c'est du bonheur décuplé, de la sérotonine, du savoir-vivre. À la fin du repas, ma tête sous l'effet de l'alcool commençait à tourner, mes propos ne tenaient plus debout et étaient surtout incohérents. Alexandre, qui avait bu autant que moi, me proposa de me ramener, mais c'est Marine qui eut le mot de la raison, en disant : « c'est moi qui vais te ramener chez toi, et cela en bon état », avait-elle dit. Toujours est-il que je ne vis pas le trajet du retour, et que ma voiture resta près de chez eux, j'eus juste le temps d'entendre qu'Alexandre viendrait me la ramener. Je me rappelle avoir dormi comme un loir ce soir-là.

J'entamai ma dernière matinée de travail, ce vendredi était le dernier : devant moi se

profilaient quinze jours de vacances. La première semaine devait être consacrée aux travaux dans la nouvelle maison avec, en point d'orgue ce samedi, le déménagement ! La seconde semaine, je devais aller à Paris rejoindre l'ami Serge ! Une collation avec les collègues fut prise pour fêter la fin de l'année ; Amandine, la secrétaire, toute en beauté arborait un large sourire, tenant dans une main une assiette de petits-fours et dans l'autre un verre de champagne. Je rentrai à l'appartement fatigué et décidai de me coucher un peu, il était au environ 13 h 30. Alors que j'essayai de trouver le sommeil, Méloé vint me rendre une visite, elle eut l'outrecuidance de se montrer impolie, car elle avait décidé de perturber ma sieste. Son maléfique petit jeu tourna à l'hystérie, et je fis des gestes d'hélicoptère en essayant de la combattre et même, pour la toute première fois, de la tuer. Elle gagna, par jet de l'éponge, je me retrouvai sur le parquet de ma chambre, effondré et épuisé par ce combat un peu fou, je sentais quelque peu que je touchais le fond. Lorsque je me réveillai, j'étais allongé sur le parquet les bras en croix, la tête vide, un poids sur les épaules, j'eus du mal à me relever. Le reste de l'après-midi fut consacré

à ranger mes papiers, faire un peu de ménage et préparer quelques cartons pour le déménagement de la semaine prochaine. En fin de soirée, je me remis à l'écriture de mon roman qui avançait sûrement et à son train. Je me couchai assez tard, mais bien dans ma tête.

Nous étions à trois jours de Noël, le repas familial était prévu lundi à 13 heures, je réservai cette matinée de samedi à l'achat de cadeaux. Il faisait froid, le ciel était encombré de lourds nuages menaçants, l'effervescence dans la ville était à son comble, tout le monde courait, même moi. J'étais partagé entre le sentiment d'en rire et celui de trouver cela important, d'ailleurs je fis mes achats avec sérieux quelque peu surpris de mon attitude. Je ne vis pas la journée passer, et le dimanche qui s'ensuivit fut d'un ennui mortel. La matinée de Noël commença par un petit-déjeuner copieux et sympathique, à l'écoute de la radio qui traitait de Noël dans les pays du monde par des reportages fort intéressants : les gens d'autres pays fêtaient cette journée-là parfois bien curieusement, et je me dis que c'était cela qui en faisait son charme et quelque part sa valeur au-

delà de la fête religieuse. Il me restait presque deux heures devant moi avant de me rendre chez mes parents, je les vouai à mon roman. L'heure approchait, et j'eus la visite agréable de mon petit-neveu – qui était en fait un grand neveu de vingt-trois ans – que je considérais un peu comme mon fils, je l'adorais. Patrick,était garçon charmant, très débrouillard, mais aussi très utile pour moi, féru en informatique, et toujours prêt à rendre service. Il me promit de m'aider pour mes travaux dans ma future maison, et de refaire toute mon installation, de mon ordinateur à ma chaîne hi-fi. Seul enfant de mon frère, il était là pour une semaine chez son père et ma belle-soeur. Nous partîmes dans sa belle voiture de sport chez ses grands-parents, à la porte, je retrouvai ma sœur, mon beau-frère et ma petite-nièce, nous fîmes les embrassades habituelles, on se voyait peu. La table avec une belle nappe, les couverts en argent scintillaient, tout était en place pour un repas qui s'annonçait royal. Mon frère et ma belle-sœur arrivèrent, la joie des retrouvailles aussi. Après la découverte des cadeaux, nous prîmes l'apéritif dans un flot de paroles tous azimuts. Mon père et ma mère

étaient heureux de voir tout ce petit monde, et moi aussi j'étais assez heureux d'être là. Le repas fut à la hauteur du talent de la cuisinière, ma sœur et ma belle-sœur l'y aidèrent, les hommes étaient plus en retrait de ces tâches. Le vin coulait dans les verres, les rires, les discussions s'enchaînaient, la soirée fut vite arrivée, les têtes étaient lourdes. Certains à présent regardaient la télé, d'autres étaient encore à table. En fin de soirée ma mère proposa qu'on prenne un potage, et tout le monde accepta pour finir en beauté cette journée de Noël.

Cette première journée de vacances se passa avec mon neveu Patrick, Jean était là aussi, venu pour l'occasion m'aider à effectuer quelques travaux, Jean était adroit de ses mains et fin bricoleur, Patrick le suppléait et moi aussi, nous étions tous les deux sous la direction de Jean qui menait les tâches de façon professionnelle. À midi, nous allâmes déjeuner chez Ginette et Henri. Alexandre vint nous rejoindre en fin de repas pour prendre le café avec nous. Nous étions tous animés d'une bonne humeur certaine… Les jours suivants se succédèrent identiques à celui-

ci, avec les mêmes chapitres, les mêmes horaires, le même rythme de travaux, le même restaurant à midi, la même équipe, avec de temps en temps un coup de main d'Alexandre, qui, lui, n'étant pas en vacances ne pouvait nous aider davantage. Vendredi soir, je rentrai à l'appartement seul et affaibli, l'esprit ailleurs, en me disant que cette nuit allait être la dernière ici, et que demain serait le grand jour du déménagement…

Le lendemain, j'empruntai la fourgonnette de la boîte pour emmener le plus d'affaires d'un coup et faire le moins d'allers-retours possible ; la distance qui séparait les deux maisons était d'environ cinq kilomètres, l'appartement était situé en centre-ville et la maison à la sortie de la ville, mais quand même pas très éloignée non plus du centre. Le déménagement se fit dans la joie, les meubles étaient à peine arrivés, que Patrick commença l'installation électrique de l'ordinateur et de la chaîne hi-fi, Jean fit quelques retouches de peinture, et moi je m'appliquai à décorer ma nouvelle demeure, ma mère vint en fin de soirée m'aider à ranger le linge. J'allais passer ma première nuit ici, je souriais en songeant à cela. Patrick nous quitta vers 18 h 30,

il devait rentrer le lendemain chez lui, près de Lyon. Je proposai à Jean de dîner avec moi dans ma nouvelle habitation, mais il refusa, préférant me laisser seul apprécier mes premiers instants de propriétaire. Je lui fus fort gré de penser cela, car effectivement, je voulais être l'unique personne à profiter de ces moments rares et précieux. J'appréciai le lieu, essayant de prendre plaisir à chacune des secondes, essayant de les immortaliser pour en retirer la quintessence, ce que je parvenais à faire parfois. J'étais heureux d'être là chez moi !

Je voulus prendre le dîner dans le calme sans le moindre son ou musique et à l'abri des opportuns… Mais les opportuns existent… Alors que je savourais un bon potage, je fus importuné par une mouche, je ne crus pas tout d'abord que c'était Méloé, mais il fallut bien me rendre à l'évidence : Méloé en personne était de retour, avec sa façon de tracer des cercles autour de mon assiette, son aspect, son insolence, Méloé était bien là. Je fus agréablement surpris qu'elle soit là, mais aussi gêné, sa présence était bien collante, pour ne pas dire chiante. Je n'étais pas d'humeur à la tolérer, encore moins à la savoir

dans mon nouveau logement à être encore dans ma vie et d'avoir encore à la supporter. Je me résolus à la supprimer un jour. Je crois qu'elle devina mes pensées, car elle disparut derrière un meuble. Méloé était avant tout une froussarde, une pusillanime de la pire espèce, une pauvre mouche. Je ne m'attardai pas sur son sort, et allai me coucher dans ma petite chambre pour la toute première fois. J'appréciai le confort, le silence, la qualité du travail de Jean, l'aide de Patrick : la maison était une vraie réussite. J'ouvris un livre de contes, *les Contes d'Hoffmann*, lectures de jeunesse que je relisais pour la seconde fois avec le même enchantement, le même émerveillement. À la lecture de ce livre, j'étais encore un gamin, encore un rêveur. Ce fut un véritable plaisir de relire ces contes fantastiques, fertilisants pour mon imagination, un vrai régal. Je me réveillai même dans la nuit pour continuer à relire certains passages magiques, la nuit qui s'ensuivit fut d'une douceur magnifique, loin de Méloé qui me laissa tranquille, loin des torpeurs de la ville, loin de tout, et proche de moi… Demain, je devais partir à 17 heures pour Paris, Serge m'attendrait sur le quai de la gare Montparnasse vers 19 h 50.

Mais j'avais devant moi tout le matin pour faire la grasse matinée. Je m'endormis.

Au matin, j'étais d'une ardeur farouche et content aussi, j'avais capturé tôt ce matin Méloé et je l'avais enfermé dans un coffret ; j'étais heureux de mon coup. Je voulais l'emmener avec moi dans la capitale et aussi la montrer à Serge… Je préparai ma valise et partis, laissant à regret mon habitation. Mon père me laissa à la gare de Nantes. Le trajet en TGV fut agréable et sans problème particulier, je songeai à rencontrer mon actrice fétiche, Jodie Foster, une « éveilleuse de conscience », elle aussi, j'en étais convaincu. On venait tout juste de quitter la gare du Mans, lorsque je fus intrigué par le comportement curieux d'un passager qui se trouvait deux rangs devant moi. Il était constamment à regarder ses chaussures, des chaussures apparemment en cuir, mais d'où j'étais placé, je ne voyais pas pourquoi il portait toute son attention précisément sur ses chaussures. Curieux, je décidai de remonter l'allée dans sa direction pour voir de quoi il retournait. Arrivé à sa hauteur, je jetai un œil discrètement, et remarquai que le passager arborait une

chaussure noire et une chaussure blanche. Je jetai aussi un œil sur le personnage, c'était un grand et beau garçon de style argentin, aux cheveux gominés, en veste noire et pantalon blanc, il y avait de l'harmonie dans sa tenue… jusque dans ses chaussures. Je fus pris d'un sourire moqueur, mais je compris par la suite en ouvrant le journal pourquoi cet homme était habillé ainsi. En première page dans un encadré, on pouvait lire : « Soirée latino-américaine, ce soir à 21 heures, à Bobino avec *Comique-Tango*, le tango de Miguel Juan Suarez, venu exceptionnellement de Buenos Aires pour vous », concluait l'article, je compris d'un coup et fis le rapprochement. Je me dis juste : Tiens, il a déjà son costume de scène… Je souris une deuxième fois. On approchait de la capitale, j'étais heureux de revoir Paris une cinquième fois, quelques séjours ici m'avaient donné l'amour de cette ville. Je repensais à cette chanson, que j'appréciais tant, de Charles Trenet *Revoir Paris*, je la fredonnais en descendant du train, Serge était là à m'attendre

XI

Serge avait réservé une chambre près de la sienne à l'hôtel Odessa, rue d'Odessa, près de la gare Montparnasse. Serge avait l'habitude de prendre cet hôtel qu'il appréciait, et qui selon lui était pratique pour repartir vers Nantes rejoindre sa femme et ses enfants, car à peu de distance de la gare. J'allais vivre en compagnie de Serge, mon premier réveillon du nouvel an à Paris, j'en étais à la fois heureux et inquiet. Le temps dans la capitale était d'un froid glacial étonnant, car depuis quelques années et un peu partout en France, le temps était à la douceur. Les Parisiens étaient emmitouflés dans d'épais manteaux et le ciel chargé de gros nuages. L'agitation était à son comble, on percevait une légère pression, je vis monter en moi un stress peu habituel pour moi, l'air étouffant, le changement de rythme et de vie, curieusement je me sentais claustrophobe.

Serge voyait à ma tête mon appréhension et me dit gentiment : « Ce n'est rien, je connais cela, ça passe après quelques heures… et il continua… Tous les provinciaux qui montent à Paris ont les mêmes symptômes, cela s'appelle le syndrome du petit provincial qui sort de sa campagne ». Il se mit à rire. Après avoir déposé ma valise et fait connaissance de ma chambre, Serge me proposa qu'on aille fêter la nouvelle année dans un restaurant, le Bistrot de la Grille. Juste pour grignoter, avait-il ajouté, je n'avais pas une faim excessive. Ce restaurant se trouvait dans le VIe arrondissement près de la place Saint-Sulpice, le rendez-vous des poètes au printemps, nous décidâmes d'y aller à pied par la rue de Rennes. Serge voulait qu'après avoir dîné on aille aux Champs-Élysées sabler le champagne à minuit avec les Parisiens et les touristes, je répondis : « Pourquoi pas ». Le repas fut agréable et serein, joyeux aussi grâce à quelques touristes en goguette, heureux d'être là ; avec leurs chapeaux de clowns, leurs costumes carnavalesques, leurs flonflons, et leurs rires, ils donnaient une pointe de chaleur dans la grisaille de ce monde. Chaleur malheureusement bien éphémère,

me disais-je, mais pourtant excitante et qui parfume parfois la vie, il faut juste en prendre conscience pour le bien-être de tous. Nous prîmes le métro pour nous rendre sur la plus belle avenue du monde, Serge m'invita à prendre un verre dans un troquet à quelques encablures des Champs. Il me parla de Sara et de ses enfants, regrettant de les avoir laissés à Nantes un jour pareil, il enchaîna sur son livre dont il était fou, sur son écriture, sa passion naissante pour les arthropodes terrestres, et les mouches en particulier. Je lui parlai, pour la toute première fois de Méloé, de mon « amour » bizarroïde pour cette mouche, de son talent à s'insérer dans ma vie, de son intelligence, de son insolence. Il me parut à l'écoute et intéressé par mes propos, je lui dis alors que je l'avais emmenée avec moi dans un coffret, que je lui ferais prendre connaissance de sa majesté, il eut un léger sourire à mes paroles et me demanda de quelle famille elle faisait partie. « Des Méloidae, répondis-je, il en existe 3 000 espèces, elles se nourrissent essentiellement de larves. » Serge prit

des notes sur un petit carnet, et me remercia « d'éclairer » sa lanterne à ce sujet. Son livre était plutôt un livre sur le phénomène de la multiplication des insectes, leur reproduction et leur possible invasion de la planète qui en ferait les maîtres du monde. Il parut sérieux, disant même cela sur un ton inquiet. Après un moment de silence, nous décidâmes de nous changer les idées et d'aller fêter le nouvel an aux Champs. La plus belle avenue du monde était toute scintillante de lumières et d'une splendeur émouvante ; les rires, les pétards, le champagne, les filles, l'effervescence régnaient, ce fut pour moi un feu d'artifice émotionnel d'une rare intensité, la joie se lisait sur tous les visages. J'embrassai un nombre incalculable de personnes sur les douze coups de minuit, les portables chauffaient fort. Serge était lui aussi d'une gaieté sans limites, d'une énergie impressionnante. Nous regagnâmes notre hôtel vers les cinq heures du matin, dans un état « ivrognesque », la tête lourde, sans savoir comment nous étions arrivés dans nos chambres.

Le lendemain matin – qui était en fait le

début de l'après-midi, car il était presque 13 heures lorsque je me réveillai l'air abruti –, je pris une douche, qui me sortit quelque peu de ma léthargie et de cette fatigue bien compréhensible. Je décidai de prendre un petit-déjeuner dans un bar limitrophe de l'hôtel, il n'y en avait pas beaucoup d'ouverts, j'en trouvai un, rue de la Gaîté, près de Bobino. Il y avait peu de personnes dans le café, un serveur balayait les derniers restes de ce nouvel an, nous étions passés à une autre année. Je commandai un petit-déjeuner complet, je me demandai si Serge était levé. J'en profitai pour souhaiter la bonne année, par des textos, à mes amis ; Jean, Cyril, Sara, Marine et Alexandre, à ma famille. Après cela, je regagnai ma chambre en faisant une petite promenade dans Paris. Les rues de la capitale étaient peu animées, les Parisiens et les touristes avaient la gueule de bois. Il commençait à tomber quelques timides flocons qui fondaient lorsqu'ils touchaient le pavé. J'étais bien, d'une humeur sereine et en phase avec moi-même. Arrivé à l'hôtel, je décidai de regarder secrètement le coffret où était enfermé Méloé, j'ouvris délicatement la boîte, elle était

là et semblait dormir. Je me posai cette curieuse question : « Une mouche, ça dort ? » La réponse me parut évidente, et tout à fait sotte, je souris à cette idée. On frappa à ma porte, surpris je refermai le coffret dans un sursaut. « Entrez », dis-je.

C'était Serge, resplendissant en costume de soirée, le sourire aux lèvres, les cheveux en arrière fraîchement empreints de gel.

– Allez… dit-il, habille-toi mieux que ça.

– Mais, où, veux-tu m'emmener ?

– Je t'emmène voir une grande dame.

– Mais… qui ?

– Ton idole, me répondit-il en éclatant de rire.

Je compris que j'allais voir Jodie Foster, l'actrice que j'adore, et qui est aussi une « éveilleuse de conscience ». Mais avant que l'on ne parte, je dis à Serge : « Regarde ce que j'ai là. » Lorsque j'ouvris ma « boîte de pandore », il écarquilla tout grand les yeux… Méloé était là, aussi discrète que possible. Serge en fut surpris, il voulut même la caresser de ses doigts, mais renonça au dernier moment, de peur de l'effaroucher, peut-être. Je

refermai le coffret et le glissai sous ma table de chevet.

– Tu n'as pas peur qu'elle meure ?

– Elle ? Elle est immortelle ! Elle a gagné bien des batailles, j'ai avec moi, une mouche tout à fait exceptionnelle, de la race des grandes, une mouche qui devait être une reine dans une vie antérieure !

Serge approuva mes propos et dut se résoudre à une vérité bien profonde : Méloé était un personnage important pour moi, pour ne pas dire capital… Dans le métro, je demandai à Serge où il m'emmenait, il me répondit, par ces mots laconiques : « Tu verras. » Il n'y avait pas foule dans le métro, les Parisiens digéraient le réveillon, les touristes aussi. Nous prîmes le RER pour atterrir à Nanterre…

– Mais où m'emmènes-tu ?

– Au théâtre des Amandiers… Elle sera là, pas en tant que comédienne, mais en tant que spectatrice VIP.

– Mais comment l'approcher ?

– Tu verras !..

À l'entrée du théâtre on pouvait lire sur une affiche : « En attendant Godot, de Samuel Beckett par la troupe des jeunes comédiens de Richmond, en Virginie, troupe de jeunes acteurs noirs de passage en France. » Elle était là, resplendissante, toute vêtue de noir, son visage resplendissait, je la trouvais plus belle encore que dans ses films, même au naturel elle dégageait un charisme indéniable, elle était accompagnée d'une amie, d'un journaliste, que Serge connaissait, de deux acteurs français et d'un metteur en scène célèbre. Elle était toute proche, deux rangées en avant de nous, un peu excentrée sur le côté, ce qui me permettait de temps en temps de voir son visage de profil. Je tombai sous le charme de la pièce, de ces acteurs qui jouaient en français, certes avec un accent, mais avec une sensibilité qui soulignait la profondeur des mots de Beckett et donnait une crédibilité à la pièce. Le comédien qui jouait Pozzo était tout à fait convaincant, et Lucky, sa victime, saisissante. Je trouvai là, toute la force du message de Beckett, et de ce Dieu qui se fait attendre, car pour moi, c'était de l'attente de Dieu dont il était question. À la

fin du spectacle le public était comblé, cela se voyait par le nombre de rappels et les sourires de contentement qui égayaient les visages des spectateurs, Jodie était debout, applaudissant les mains levées. Serge me dit dans le creux de l'oreille : « Viens avec moi, je vais parler à Rodolphe, le journaliste qui accompagne Jodie. » Serge m'entraîna à travers le public jusqu'à Jodie et sa suite, elle signait des autographes, j'avais avec moi une photo d'elle. Rodolphe reconnut Serge et fit les présentations, Jodie était abordable et d'une gentillesse extrême, je me sentais fébrile, mais parvins à lui dire ces mots :

– J'écris un roman où je parle des « éveilleurs de conscience », dont vous faites partie… J'aimerais vous en parler plus longuement.

– Vous m'intéressez… donnez-moi la photo que vous avez à la main, que je vous donne le numéro de téléphone de mon hôtel, vous pourrez m'y joindre en précisant votre nom… C'est comment votre nom ?

– Laurent Atton, répondis-je la voix tremblante.

Elle nous quitta, après nous avoir fait la bise, j'étais aux anges. Serge remercia Rodolphe avec gratitude, lui parla d'un colloque à la Sorbonne auquel ils devaient participer tous les deux à la fin de la semaine. « C'est vrai que tu es intervenant, lui dit Rodolphe, à vendredi, donc. » Nous partîmes tous deux satisfaits, et Serge me proposa d'aller boire un verre au Café de Flore, café mythique de Saint-Germain. Sur le chemin Serge me demanda si j'étais heureux de rencontrer Jodie et surtout de mon rendez-vous avec elle. J'étais ravi, bien sûr, je ne réalisais pas ce qui m'arrivait… « Il faudra que tu me parles de ces "éveilleurs" », me lança-t-il goguenard. Je souris à ses propos, il m'apparut, lui aussi, intrigué. Au Café de Flore, je pris une bonne bière, une Rochefort ! de la 8, de la bière belge par excellence, Serge m'accompagna dans ce choix, il ne connaissait pas ce nectar. La discussion tourna essentiellement autour de la pièce : décidément, Samuel Beckett était véritablement un grand auteur… Mort à Paris, me précisa Serge… Je le savais aussi. Nous fûmes tous deux épatés par la performance d'acteurs de

ces jeunes comédiens noirs qui, avec leur accent et la couleur de leur peau, donnaient à la pièce un côté tout à fait singulier et profondément humain, une vraie leçon d'humanisme. Nous étions parfaitement d'accord sur cette analyse, et je me dis que l'homme que j'avais en face de moi était un « éveilleur de conscience », sans le savoir. J'éclairerai sa lanterne à ce sujet, une lanterne déjà bien lumineuse, me disais-je, doublée d'une intelligence tout aussi lumineuse. Pour le remercier de m'avoir fait le cadeau d'approcher Jodie, je lui offris le repas dans un bon restaurant du Marais.

La matinée de ce mardi commença par un coup de fil de Jean qui me demanda de mes nouvelles et comment se passait mon séjour à Paris. Je ne lui parlai pas de ma rencontre avec Jodie ni de son invitation. Il me raconta qu'il avait vu Zoé et parlé avec elle lors d'une soirée fortement arrosée chez Dominique et Claire et qu'elle n'avait fait aucune allusion à moi, qu'elle paraissait même détendue, et que, aux dires de Jean, elle avait changé. Toujours est-il que je ne pensais plus à elle, et que je l'avais même oubliée. Il m'informa

aussi d'une modification de statuts de sa troupe qui était devenue professionnelle, c'était pour lui une étape, un changement de cap tout à fait appréciable, mais qui lui faisait peur. Je le rassurai et lui dis de ne pas trop s'inquiéter, il avait du talent et sa troupe avait une bonne aura dans la région. Il me remercia en me souhaitant un bon séjour, avant qu'il ne raccroche, je lui demandai des nouvelles de Marine et Alexandre. Ils avaient dîné ensemble un soir, me dit-il, ils allaient bien.

À midi, nous allâmes Serge et moi déjeuner dans un resto du XX^e^ arrondissement, près du cimetière du Père-Lachaise. « On ira sur la tombe de Jim Morrisson après », me dit Serge, fan des Doors. La raie aux câpres était excellente, je la fis même goûter à Serge, qui lui avait pris une bavette, il regretta son choix. Je pensais téléphoner à Jodie demain dans la matinée, Serge m'approuva : « Cela tombe bien, je dois aller à la Maison de la Radio pour une interview, toi, tu iras voir Jodie, et moi pendant ce temps je serai à la radio. » Je lui répondis qu'on habitait certes le même hôtel, mais qu'on pouvait aussi vivre l'un

sans l'autre pendant mon séjour ici. Il approuva ma remarque et trouva cela tout à fait normal. Nous décidâmes de ne plus dépendre de l'autre ; si on avait besoin l'un de l'autre, il suffirait de s'appeler. Nous allâmes quand même ensemble sur la tombe de Jim Morrison, couverte de graffitis et dans un délabrement inimaginable, Serge en eut presque les larmes aux yeux. Nous restâmes quelques instants respectueux sur la tombe du chanteur, puis Serge me proposa de visiter d'autres tombes de gens célèbres, nous en fîmes quelques-unes. Nous décidâmes de vivre chacun de son côté notre vie parisienne et nous nous quittâmes en nous serrant la main et le sourire aux lèvres. Je décidai d'aller faire une visite au Louvre, étant un admirateur des arts, et en particulier de la peinture. Il y avait la foule à l'entrée de la grande pyramide, je fis la queue. Il y avait devant moi une famille anglaise, constituée du père, de la mère, du fils et de la fille. La fille, d'à peine seize ans, était vêtue d'un blouson, d'une écharpe, et surtout d'une jupe écossaise et des chaussettes blanches qui remontaient presque jusqu'aux genoux, elle n'avait pas de collants, malgré le froid, mais

portait des gants aux mains. Je trouvai cela curieux, et me dis que la coquetterie n'avait pas d'âge et que les femmes ont ce pouvoir de séduction que n'auront jamais les hommes. Je fus ébahi en entrant dans les salles du Louvre, j'avais en face de moi des Pissarro, des Corot, des Monet, des Renoir, des Cézanne, mais je tombai en extase devant un tableau de Gainsborough : *La Conversation dans un parc* où l'on sentait l'influence de Ruysdael et de Rubens, une tendre et sensible mélancolie se dégageait du tableau. Cela me fit penser un instant à Zoé, et je me vis à son côté, occupé à lui faire la conversation. Cette image, je la chassai rapidement de mon esprit et revins à la contemplation d'autres tableaux. J'arrivai devant le suprême tableau de *la Joconde* ; des touristes japonais écarquillaient leurs yeux, les mains sur leur appareil photo. Je passai presque deux heures à regarder ces chefs-d'œuvre, je décidai quand même de ressortir, sans hélas avoir tout vu. Lorsque je sortis, la neige tombait à gros flocons, je décidai d'aller prendre un chocolat chaud

dans un bar et m'arrêtai au passage dans une pâtisserie pour acheter un croissant aux amandes. Tout en observant les gens à travers les vitres du bar, je dégustais le chocolat et la pâtisserie ; une agréable musique africaine parfumait la salle, et la chaleur douce me fit rester un long moment au bar, je commandai même un deuxième chocolat. Le soir tombait sur la capitale et je décidai de rentrer à mon hôtel, je pris un taxi, je ne voulais pas rentrer par le métro. Le chauffeur du taxi une dame d'un âge certain, me demanda, la cigarette pendante à la bouche avec une gouaille parigote : « En touriste chez nous ? » Elle voyait bien à qui elle avait affaire : je n'étais pas du « village ».

– Oui… Je visite Paris, dis-je, et j'aime Paris !

– Même moi, qui suis une Parisienne pure souche, je ne connais pas tout Paris, c'est vous dire…

– En tout cas, vous connaissez mieux Paris que moi, lui dis-je.

Elle fut charmante et d'une gouaillerie bien parisienne, mais j'aimais bien cela. Arrivé à l'hôtel, je m'empressai de frapper à la porte

de Serge, apparemment il n'était pas là. Je me couchai en lisant le dernier recueil de poèmes d'Antoine Emaz.

XII

Cette matinée-là passa rapidement, je vaquai à des riens, comme essayer de recoudre un bouton de chemise, ou bien encore nettoyer mes chaussures. Toujours est-il que les heures filaient à une allure terrifiante, et comme je m'étais levé tard, cela ne changeait rien à l'affaire. Sous le coup de 11 h 30, après avoir pris un petit-déjeuner copieux qui allait faire la jonction avec celui de midi, je téléphonai à l'hôtel de Jodie. Après trois sonneries, on décrocha. Une voix d'homme répondit, je déclinai mon nom et demandai si je pouvais parler à l'actrice ; après quelques minutes d'attente une voix belle et cristalline se fit entendre…

– Allô, Laurent Atton ?

– Lui-même… je me sentais bien prétentieux en disant cela.

– Vous désirez un entretien ?

– J'aimerais bien.

– Parlez-moi, en deux mots de votre roman, me demanda-t-elle sur un ton intéressé.

– Je ne peux pas vous dire comme cela, j'aimerais si vous le souhaitiez, vous rencontrer…

– Bien sûr… disons… Attendez, je consulte mon agenda… disons… demain vers 11 h 30, je n'aurai qu'une heure à vous consacrer, cela vous va ?

– Parfaitement… Donc, demain à 11 h 30… Mais on n'a pas défini le lieu ?

– Je pense que votre hôtel est le meilleur endroit me dit-elle… Je ne veux pas que cela se passe à mon hôtel, je viendrai incognito, je saurai être discrète.

– OK, répondis-je, heureux… mon numéro de chambre est le 21, à l'hôtel Odessa.

– Au revoir… je vous embrasse, me dit-elle d'une voix chantante.

J'étais aux anges, après avoir raccroché, je décidai de prendre un bain pour me détendre, il y avait des baignoires dans cet hôtel. Je mis de la musique classique et tout particulièrement : « La Symphonie n° 5 » de Gustav Malher par

Leonard Bernstein et l'orchestre du New York Philharmonic… J'écoutais avec émotion cette musique empreinte de douceur et de profondeur, un sublime moment d'évasion pure, j'étais dans des rêves quasiment insondables, dans l'onirisme le plus pur, dans l'irréalité, dans la déperdition. Je revins à moi par la sonnette de ma chambre, j'enfilai en vitesse un peignoir et une paire de charentaises. Serge était tout heureux de me voir quand j'ouvris la porte.

– Alors, me dit-il, on ne donne pas signe de vie ?

– J'allais le faire… répondis-je, un peu gêné.

– Que fais-tu ?

– La même chose que toi… je suis à m'étirer. Et en effet je m'étirais de tous mes membres et je ne trouvais rien d'autre à lui dire.

– Trêve de plaisanterie, il faut que je te parle, me dit-il.

– Moi aussi, répliquai-je avant qu'il ne parle, lui brûlant la politesse. J'ai mon rendez-vous ! dis-je, avec un sourire.

En entendant ces mots, il arbora lui aussi un sourire gracieux.

– Moi aussi j'ai quelque chose à te dire,

enchaîna-t-il, Sara vient demain à Paris passer avec moi, et toi, si tu le veux, les derniers jours du week-end ! Je vais la chercher au train à 12 h 15… Tu viens ? Elle sera heureuse que tu sois là.

– Non, je ne peux pas, j'ai mon rendez-vous avec Jodie à 11 h 30. On se verra après… qu'est-ce que tu en penses ?

– On pourra passer une soirée tous les trois ?

– Pourquoi pas… acquiesçai-je mollement.

Il me demanda comment était Jodie au téléphone, si elle était agréable, il voulait tout savoir. Je ne lui dis que l'essentiel, qui se résumait à peu de chose. Il parut s'en contenter, d'ailleurs il n'avait pas le choix. Nous nous quittâmes, Serge regagna sa chambre et moi je finis par m'habiller. Une fois habillé, je décidai de sortir, il était 15 heures et des poussières, le temps s'éclaircissait, quelques timides rayons essayaient de percer les nuages. J'étais d'humeur frivole, le cœur volage, je repensai malgré moi à Zoé, à notre histoire qui n'avait plus de sens, je me posai cette question : pensait-elle à moi ?

Sûr qu'elle ne pensait plus à moi. Mais je m'en foutais, je pouvais très bien vivre sans elle, et mon séjour à Paris ne pouvait être que vivifiant, un véritable bol d'air. D'ailleurs, ce qui ne trompait pas c'est que mes pensées pour elle se faisaient de plus en plus rares, elles s'estompaient, ce qui était un signe irréfutable. Elle disparut de mon esprit lorsque je croisai une jeune fille, une adolescente effrontée, qui, à mon passage, me lança un de ces sourires qui vous mettent mal à l'aise, dont l'insolence vous déstabilise et vous installe dans la position du coupable, mais qui vous font terriblement plaisir, se dire qu'on peut attirer les regards de personnes aussi jeunes ne peut que vous plaire. Curieusement, lors de ma promenade à pied, je croisai un groupe de filles à peine plus âgées, qui se retourna à mon passage. Je me dis que je n'étais pas particulièrement bien habillé et de là à être d'une beauté grecque, il y avait de la marge. Je parvins à cette explication : quand le sourire d'un homme heureux se voit sur son visage, ou que le bonheur lui confère un certain égard et qu'il n'est pas trop vilain, le charme agit avec son côté ravageur et en désarme plus d'une. Voilà ce qui m'emmena tout droit au

cinéma voir un grand classique, *Huit et demi*, un film de Fellini de 1963 où toute l'âme du cinéaste poète ressort avec des images pathétiques et magnifiques. Lorsque je ressortis, mon esprit avait changé, je n'étais plus le même, il y a des films qui vous marquent et laissent des traces indélébiles. Des films qui navigueront dans votre tête pendant des lustres. Je regagnai mon hôtel, un peu dans le vague, un peu ailleurs, la tête dans les étoiles. Arrivé à ma chambre, j'eus une pensée pour Méloé, que devenait-elle ? Je pris le coffret que j'ouvris délicatement, mais elle s'envola à mon grand désappointement, j'essayai en vain de courir après pour qu'elle regagne son coffret qui était sa demeure, je vis là que ce n'était pas sa volonté. Je me mis à lui parler avec douceur, avec des mots de séducteur, mais rien n'y faisait, elle avait décidé d'en faire à sa tête. J'abandonnai la bataille et en vins à me dire que je la convaincrais plus tard de revenir. Je décidai d'aller frapper à la porte de Serge.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui demandais-je.

– Je lisais *Jours ordinaires*, d'Yves Simon, tu connais ?

– Le chanteur, je connais, pas l'écrivain,

répliquai-je.

– Tu as tort de ne pas connaître l'écrivain, c'est un très bon auteur, et ce petit livre est un vrai régal, dit-il en essayant de me convaincre.

– On ne peut pas tout connaître… J'étais venu pour te proposer d'aller dîner quelque part, serais-tu d'accord ?

– Pourquoi, si tu le souhaites, je me plie à tes volontés, monseigneur, me lança-t-il avec un sourire éloquent.

– Tu connais sans doute un endroit agréable pour cela, lui dis-je, moi aussi avec le sourire.

– Je vais t'emmener chez Franck dans un restaurant près de la place de la Bastille au nom évocateur : « le Couvre-chef », et son chef Franck est un véritable cuisinier, le spécialiste des noix de saint-jacques, il a au moins cinq sortes de recettes au choix. Tu vas te régaler.

– Et comment tu le connais ?

– Franck ? C'est un ami d'enfance, il est originaire de Vendée. Il a appris son métier à Nantes et a tenté l'aventure à Paris, il est très coté dans le milieu, tu verras son restaurant ressemble à tout sauf à un restaurant.

Nous partîmes par le métro, il y avait foule dans les wagons, une odeur suffocante nous montait aux narines, le métro était pour moi une véritable corvée, une affligeante réalité de la vie, un stress permanent. Serge semblait s'en accommoder, il est vrai qu'il était à demi-parisien, passant de longs séjours répétés dans la capitale pour son travail de biologiste. Pour son travail, mais aussi pour une petite Parisienne, dont j'avais appris fortuitement l'existence… Je l'avais surpris dans l'escalier de notre hôtel un soir où il me croyait parti, et où, à la dérobée, il avait échangé un baiser avec une fille beaucoup plus jeune que lui et tout à fait mignonne. Je restais muet à ce sujet et évitais de lui en parler.

Nous arrivâmes devant Le Couvre-chef, l'aspect extérieur était quelconque, mais, une fois entré, mon avis changea. Je croyais être chez un brocanteur, il y avait des vélos d'hier avec des roues voilées, toutes sortes d'objets, des lampes à pétrole, des vases de chine, de vieux tableaux d'un goût douteux et de vieux livres dans un coin, nous étions éclairés par des ampoules en formes de bougies, je remarquai même une toile

d'araignée, tout cela dans un décor de cave. Les tables étaient spartiates, mais l'effort portait sur les couverts et la décoration des tables très soignée. Toujours est-il qu'une jeune serveuse nous fit asseoir près d'un vélo d'époque. Serge glissa un mot à l'oreille de la serveuse, sans me laisser deviner ce qu'il lui avait dit, je le compris lorsque je vis le chef arriver dans son costume traditionnel de cuisinier, la toque en moins. Franck avait la cinquantaine, d'allure débonnaire avec une bonne tête, était célibataire et ne vivait que pour son métier. Il nous offrit l'apéritif et échangea rapidement quelques mots avec Serge, tout cela avec le sourire, puis il s'excusa et retourna dans sa cuisine : « le devoir m'appelle, nous dit-il, à bientôt ». Je commandai des noix de saint-jacques à la provençale et Serge également, le restaurant était presque plein, des gens de tous milieux, de toutes générations, de toutes races aussi, auprès de nous des Japonais au nombre de quatre parlaient dans une cacophonie indescriptible, ils semblaient heureux d'être là. Nous parlâmes peu, nous étions captivés par les gens qui mangeaient. Nous ne revîmes plus le chef de la soirée et nous quittâmes le

restaurant la panse bien remplie, et tous les deux convaincus du talent de Franck. Nous rentrâmes dans nos chambres respectives, moi j'attendais le lendemain jeudi, avec une certaine impatience, ma rencontre avec Jodie Foster.

XIII

Je m'éveillai avec l'idée de capturer Méloé, l'idée m'avait trotté dans la tête toute la nuit : il fallait qu'elle regagne son coffret. Après un bon bain, alors que j'étais nu, je décidai à l'appeler d'une voix enjôleuse, sur un ton amical. Dans un premier temps, il n'y avait aucune trace de Méloé, pas le moindre signe, curieusement alors que je continuai à l'appeler, elle vint à ma grande surprise se poser sur le coffret, son attitude était pour le moins étrange, son comportement n'était pas le même. Elle se montra plus docile, plus à l'écoute comme si elle comprenait mes intentions, d'ailleurs cela se passa comme je le souhaitais. Je m'approchai du coffret, elle était toujours dessus, à mon approche, elle s'écarta fit un demi-cercle. J'ouvris le coffret, et elle vint se poser à l'intérieur avec une grâce de princesse, je refermai l'objet délicatement. Aussitôt, je glissai la boîte sous la table de chevet, et me précipitai

pour faire du café. Le reste de la matinée, je le consacrai à quelques corrections de mon roman, roman que je n'avais pas ouvert depuis mon arrivée à Paris, je pris soin de le relire trois fois. L'heure fatidique de mon rendez-vous approchait, j'étais nerveux, rencontrer Jodie Foster, ce n'était pas rien, j'essayai de me concentrer sur mon roman pour bien répondre à ses questions, il fallait que j'attende une demi-heure encore, je sentais monter en moi la pression, une certaine anxiété bien naturelle. Pour calmer mon stress, je branchai mon MP3 et m'allongeai sur mon lit à écouter du Mozart, je parvins par instants à fermer les yeux. La demi-heure était passée depuis un bon quart d'heure, je me levai de mon lit et vins à la fenêtre. Un taxi arriva au pied de l'hôtel, du haut du deuxième étage où j'étais, je parvins à voir une silhouette féminine rentrer rapidement dans l'établissement, je fis le rapprochement. Je fus pris d'un tremblement nerveux, je pris soin d'aller rapidement à la salle de bains pour m'asperger d'un peu d'eau et de me recoiffer. On sonna, j'allai vers la porte la gorge serrée…

– Bonjour, Laurent… je ne me suis pas fait

trop attendre ? Avant que j'aie le temps de répondre, elle m'embrassa et entra.

– Non, je vous attendais… installez-vous dans le fauteuil, c'est le meilleur endroit, donnez-moi votre manteau.

Elle était ravissante, habillée toute en blanc, jusqu'aux chaussures, elle portait un sportswear, elle avait l'allure sportive, on ne l'imaginait pas actrice, elle arborait un sourire éclatant ; les mains sur ses genoux, elle entra toute suite dans le vif du sujet :

– Parlez-moi de votre roman et de ces « éveilleurs de Conscience », cela m'intéresse… Parlez-moi tout d'abord de la trame de l'histoire.

Je lui exposai le projet du roman, sans trop en dire, elle parut à l'écoute et intéressée prenant soin de me laisser parler, je me sentais plus détendu au fil des minutes, plus libre et me trouvais parfois éloquent. Nous arrivâmes au fameux chapitre de ces « éveilleurs », son intérêt fut plus sensible, alors que je lui racontai la place qu'ont ces gens dans la société, de leur rôle, de leur devoir de transmettre le message, en quelque sorte d'ouvrir les consciences pour un monde plus juste et plus humain, elle m'interrompit

pour me poser cette question.

– Et j'en fais partie ?

– Non seulement vous en faites partie, mais vous avez un rôle influent, une sorte d'aura qui vous prédispose à ce que vous soyez un chef par la lumière que vous dégagez tellement intense, qu'elle ouvre facilement les consciences plus rapidement que les « élus » que nous sommes, c'est pour cela que pour nous que vous êtes « un chef ».

– Qu'est-ce qui fait que je dois penser cela ?

– Vous savez bien que votre intelligence gouverne cela… vous en doutez ?

– Je sens bien que j'ai en moi cette capacité d'ouvrir comme vous dites « les consciences » mais de là à avoir un rôle à jouer, j'ai un doute…

– Je peux vous assurer qu'il n'y a pas de doute à avoir, nous avons cette « mission » de donner la raison, la raison est l'élément majeur de notre « mission », il faut donner la raison aux gens en leur disant les grands principes qui structurent la société… une certaine dignité devant l'humain et les responsabilités qui lui incombent. Partant de là tout est permis pour vivre plus en harmonie avec ce monde, de plus en plus coriace. Nous

devons lutter contre la déraison, c'est pour cela que nous vivons.

– Que dois-je faire ?

– Restez comme vous êtes, vous êtes parfaite, le plus dur c'est de rester soi-même et surtout d'avoir là aussi conscience : « d'éveiller les consciences ».

J'arborais un large sourire après avoir dit ça, elle me répondit, elle aussi, par un sourire. Nous restâmes quelques secondes silencieux, elle parut « troublée » par mes propos, elle prenait, tout bonnement conscience du rôle qu'elle avait à jouer, et qu'elle jouait déjà sans le savoir. Je lui proposai de boire un verre, je lui offris un verre de whisky, elle l'avala par petites gorgées encore sous le coup de l'émotion, après avoir bu son verre, elle se leva et dit :

– Je vous remercie sincèrement, notre rencontre n'est pas fortuite, j'en suis convaincue, vous m'avez fait prendre conscience de bien des choses que je pensais sans me les dire, merci encore. Quand votre roman sortira, faites-le moi savoir, donnez-moi votre numéro de portable, si vous le souhaitez, je vous donne le mien, en toute discrétion, je compte sur la vôtre.

– Vous avez toute mon assurance là-dessus.

– Bon, je ne vois plus rien à vous dire… me dit-elle en me présentant sa main.

– On se reverra peut-être ? dis-je à regret… Moi aussi je lui tendis la main.

– En tout cas, il faut assumer notre « mission », là est notre devoir.

Elle sourit à nouveau et dit.

– Tiens, je vous fais la bise… au revoir et à bientôt.

Et elle ferma la porte.

J'eus du mal à reprendre mes esprits, j'avais la tête à ce que je lui avais dit, lui avais-je bien parlé ? Ce qui était sûr, c'est que je pensais avoir été à la hauteur du débat et d'une relative sérénité, bien dans mes baskets, pas du tout impressionné par le charisme indéniable de Jodie, sa tenue vestimentaire, curieusement, m'y aida. Son allure décontractée, son sourire, sa gentillesse, son écoute, tout cela était les ingrédients indispensables à la réussite de cette rencontre, là aussi, j'en étais convaincu. Après son départ, je restai allongé, quelques minutes sur mon lit à méditer. Je pensais à Jodie, aux

éveilleurs, au rôle que nous avions à jouer dans la société chacun à notre niveau, dans ce combat perpétuel contre ce qu'il faut bien avouer : la bêtise. La lutte n'est pas vaine, elle aboutira à un monde meilleur à force d'asséner notre discours fait d'humanité et de sincérité, nos actes sont liés à la parole soyons : généreux, tolérants, courageux, sensés, solidaires, en un mot soyons humains, si ce mot veut bien dire ce qu'il est. Voilà, à quoi, je pensais lorsque mon portable par sa sonnerie me tira de mes pensées…

– Allô, Laurent… tu ne devines pas qui t'appelle ?

J'eus un moment d'hésitation, mais dus me résoudre à entendre une voix que je connaissais… la belle Sara !

– Comment vas-tu ? Mais, tu es où ?

– Mais, pauvre imbécile, derrière ta porte, avec Serge…

– Pourquoi me téléphoner derrière la porte ?

– On ne savait pas si la belle actrice était encore là…

– Non… elle est partie depuis une bonne demi-heure, répondis-je.

– Et comment c'était ?

– Tout à fait sympathique, dis-je en souriant de la situation, ils étaient toujours derrière la porte.

– Entrez donc… bougres d'imbécile !

– Zut ! c'est bien vrai ! Et ils entrèrent comme deux grands nigauds, qu'ils étaient, y compris Sara en dépit de sa petite taille. Elle vint vers moi et m'embrassa goulûment sur la joue, Laurent me serra la main avec un sourire narquois.

– Comment vas-tu, vieux frère ?

– Aussi bien que toi !

– Donc, tu es heureux ?

– À cet instant aussi heureux que toi ! dis-je.

– Au bonheur, me dit-il, en m'adressant un second sourire fraternel.

– On irait bien déjeuner ? lança Sara.

– Mais il est presque 14 heures, s'exclama Serge.

– Il n'y a pas d'heure pour manger à Paris, rétorqua Sara.

– On y va, dis-je, en prenant la main de Sara.

– On va où ? demanda Serge.

– On irait bien chez ton ami Franck…

– Chez qui ? demanda Sara.

– Chez son ami d'enfance… répliquai-je…

Sara se tourna vers Serge, l'air sérieux et un peu mécontente…

– Tu ne m'as jamais parlé de lui… dit-elle à Serge avec des yeux qui lui sortaient de la tête.

– Tu ne connais pas toute ma vie, répondit Serge.

– Toi, tu me caches des choses ? lança Sara, l'air furieux.

Et nous partîmes dans un taxi, serrés tous trois à l'arrière, en pouffant de rire, même nos rires étaient contagieux, le conducteur du taxi parvint à rire à nos exclamations de joie, signes distincts de notre amitié plus que solide. Nous traversâmes la capitale sans la voir, nos yeux étaient aveugles à tout sauf à nous-mêmes. Le taxi nous débarqua au pied du restaurant de Franck, une pluie continue tombait, les gens se hâtaient. Sara entra la première, elle n'avait fait aucune remarque sur le nom du restaurant. Je pensais qu'elle n'avait pas vu le nom tout simplement, Serge alla tout droit en cuisine. Sara et moi, nous allâmes vers une table libre que nous présentait une jeune serveuse. Alors que j'étais assis, Sara restait debout, l'air ébahi

à regarder le décor, je la tirais par sa robe, et lui fis signe de s'asseoir. J'eus dû mal à la faire asseoir, et, après quelques minutes de tentative, elle s'assit, tout en continuant de regarder. Je demandai à Sara, Serge n'était toujours pas revenu, comment s'était passé son voyage en train, je lui demandai, même, comment allaient ses enfants. Elle me répondit que son voyage s'était bien passé, sans souci particulier, que sa fille Laurence poursuivait une bonne scolarité, son fils allait de mieux en mieux, qu'il était amoureux, que son analyse n'était plus qu'un suivi dans un cadre tout à fait normal. Serge arriva et dit :

– Nous allons pouvoir déjeuner, Franck est vraiment sympa.

– Vu l'heure, il était en droit de nous refuser, dis-je.

– Il faudra bien que tu me le présentes, cet ami d'enfance, dit Sara, sur un ton narquois.

– Il vient prendre le café avec nous, dit Serge.

– Dis-moi comment tu l'as connu, demanda vivement, Sara.

– Nous habitions la même ville, répondit

Serge, nous allions à l'école ensemble, on disputait des matchs de foot et des parties de baby-foot à longueur de journée, forcément, ça crée des liens.

– J'aurais aimé te connaître à cette période, lança Sara d'un air rêveur…

– Et toi, Laurent, quel enfant étais-tu ? me dit Sara en tournant ses beaux yeux sur moi et avec un léger sourire.

– Un enfant ? j'ai toujours été un bébé !

Nous nous exclamâmes, portés par un bonheur indécent. Nos yeux rieurs étaient emplis d'enchantements, nous vivions d'insouciance comme des gamins, le cœur en extase, rompu à toute servitude, libre comme des chevaux dans les plaines du Caucase. Mais la réalité est parfois bien pragmatique, Franck arriva le sourire aux lèvres avec dans une main une petite assiette avec la facture et dit :

– Je vous offre l'apéro et le café !

– Ce n'est pas la peine, dit hypocritement Sara avec un léger sourire.

– J'insiste, dit Franck. Alors que Sara cherchait

de l'argent dans son sac, je sortis ma carte bleue et dis :

– N'en fais rien, Sara !

– C'est gentil… dit Serge, le verre à la main.

– Il faut savoir être généreux, dis-je en regardant Serge, qui comprenait de quoi je voulais parler.

– Tu sais l'être, me dit Sara.

Franck nous parut fatigué, il ne parlait pas et dit quand même :

– C'est ta femme ? charmante personne.

Et il avala son café après avoir dit cela…

– Je vous offre le digestif ?

– Ce ne serait pas sérieux, dit Sara.

– Il n'y a rien de sérieux dans ce monde… dit Franck.

Serge me fit un signe d'acquiescement, je répondis par le même signe sous le regard outré de Sara. Franck alla derrière son bar nous chercher un digestif « maison », et ramena des petits gâteaux secs pour calmer Sara.

– Il est vraiment sympa, ce Franck, dit Serge… est-ce selon toi un « éveilleur ? ».

– Je pense qu'il en fait partie, mais je ne le

connais pas assez, dis-je.

– De quoi, vous parlez dit Sara sur un ton interrogateur… c'est quoi, cette secte ?

– Ce n'est pas une secte, ce sont des gens qui ont un peu plus de cervelle, répondit Serge en souriant.

Nos regards se croisèrent, on se comprenait sur ce chapitre, celui de la raison pure. Sara fut surprise et ne s'attarda pas à nos propos. Sara proposa que l'on sorte, mais pour où aller ? Je me rappelai avoir lu dans le journal dans le train que des danseurs jouaient à Bobino du « Comique-Tango », pourquoi ne pas y aller, il suffisait de prendre des places. Nous arrivâmes devant la salle de spectacle, il n'y avait pas foule au guichet pour un spectacle prévu à 20 h 30, alors qu'il n'était que 17 h 30, nous trouvâmes facilement des places. En attendant, on irait bien au cinéma, suggéra Serge, nous partîmes au cinéma le plus proche, notre choix se porta sur « Molière », avec Romain Duris et Fabrice Luchini, Sara adorait ce comédien à la verve exceptionnelle, un vrai artiste selon Sara, nous partagions son avis. On se délectait à l'idée de voir ce film, qui avait de bonnes critiques. À la

fin de la projection, nous étions unanimes sur la qualité du film qui nous rappelait à l'un et l'autre de bons souvenirs de lecture. À peine sortie, Sara proposa qu'on grignote quelque chose, nous fûmes du même avis. Nous trouvâmes une brasserie à deux pas de Bobino, le repas fut vite avalé, le temps nous était compté. À l'entrée de Bobino, les gens s'agglutinaient, une pluie fine tombait, nous nous installâmes confortablement près de la scène, Sara quitta son manteau, nous fîmes de même, le spectacle commença. Aux premiers accords de la musique, Sara était sous le charme et ses regards partaient exclusivement sur le bel hidalgo, elle était captivée. Serge s'en aperçut et parut jaloux, alors qu'il ne l'était pas d'habitude, cela eut le don de l'agacer, les yeux de Sara étaient comme hypnotisés. Serge lui lança un fameux coup de coude, Sara ne broncha pas, pas moyen de la ramener à nous. Nous étions en plein milieu du spectacle, qui était souvent drôle, Serge dans une crise de démence lui dit : « Arrête !!! » Sara ne comprenait pas et dit : « Qu'est-ce qu'il te prend ? Tu me laisses regarder le spectacle tranquille ! ». Serge resta stoïque après son incartade… Tout rentra dans l'ordre

et, à la fin du spectacle, Serge fit même la bise à Sara en signe de réconciliation à la sortie, nous regagnâmes nos chambres respectives à pied sans faire de commentaires.

XIV

Ce vendredi devait être ma dernière journée dans la capitale, je devais prendre le train à 21 h 15, la reprise de mon travail étant prévue pour mardi à 8 heures sans appréhension particulière, il fallait bien reprendre le boulot. Je pensais que l'existence sans travail n'était pas faite pour l'homme, l'homme et la femme ont besoin de cela pour mener une vie, nous existons par le travail, c'est ce qui nous fait. Cette réflexion me fit prendre conscience de la vie que je vivais à Paris, une vie oisive sans réel sens, j'avais perdu mes repères, il était temps de repartir. Serge et Sara eux partaient dimanche vers 16 heures m'avait dit Serge, lui et sa femme avaient hâte de revoir leurs enfants. Je consacrai ma matinée à relire et à faire quelques corrections à mon roman, que je trouvais abouti mais un peu fragile sur certains chapitres, mon écriture était agréable et

lisible, en somme j'étais assez content de moi. La matinée passa rapidement sur la musique : *le Requiem* de Fauré que je trouvais magnifique, et qui me plongeait dans une béatitude, un pur moment d'extase, en écoutant religieusement ces chants, j'eus une pensée pour Méloé, pour son existence…

J'allais vers le coffret voir ce qu'elle devenait, et ouvris la petite boîte, Méloé était toujours là et semblait dormir. En la voyant, je fus pris d'une immense sensation de tendresse comme si sa vie avait beaucoup plus d'importance que la mienne, mon attachement à elle était d'une force indéniable, en pensant à cela je vis une larme couler sur ma joue. Je refermai la boîte délicatement et la glissai sous la table de chevet, on frappa à ma porte… C'était Sara tout sourire.

– Je suis célibataire une bonne partie de la journée, on pourrait sortir ensemble ?

– Où est Serge, dis-je ?

– Il est à un colloque à La Sorbonne.

– C'est vrai, il m'en avait parlé, répondis-je la tête encore dans mon roman et dans *le Requiem*.

– Tu as déjeuné ? demandai-je.

– Non… on pourrait aller quelque part… Mais où ?

– On a le choix, dis-je.

– Je connais un petit resto à deux pas d'ici ça s'appelle « La Guinguette à Marcel », le patron est super-gentil ! s'exclama Sara.

– On y va !.. dis-je avec enthousiasme.

– Puis, après tout demande-moi ce que tu veux ! dis-je dans un éclat de rire.

– Chiche ! et elle tapa sa main contre la mienne.

– Je te propose de faire cet après-midi une séance de massage et de relaxation dans un sauna près de la porte de Clichy… Tu viens ?

– Pas de problème, je te suis !

Nous partîmes à pied pour déjeuner dans ce fameux restaurant que Sara connaissait, pour y être venue plusieurs fois avec Serge. C'est vrai que cette Guinguette avait du charme et que le patron était sympa, je fis observer à Sara que j'avais plus que des réserves sur le repas, elle fut de mon avis. Aussitôt terminé, nous allâmes dans une librairie de quartier pour voir les nouveaux

livres sortis, Sara était plutôt une fan de bandes dessinées, elle avait la collection complète d'Enki Bilal, et avait un faible pour *La Trilogie Nikopol*. À peine entrée, elle alla tout de suite au rayon BD, sans même regarder les livres des romanciers qui étaient sur son passage. Moi, je m'attardais à feuilleter le livre de Christine Angot *Rendez-vous*, mais l'abandonnai rapidement après avoir lu quelques lignes peu attrayantes, je trouvais que l'auteur n'avait pas ce talent d'écriture que l'on lui prête, que ce talent était surfait. Pourtant, je la trouvais intéressante à parler dans les médias, et là tout à fait crédible. J'achetai pour finir le livre de François Cheng *Cinq Méditations sur la beauté*, Sara, quant à elle revint, avec sous le bras la BD de Franquin *Idées noires*. Une fois dans le taxi, Sara me dit :

– Allez… maintenant, on va au sauna !

– Je suis OK !.. répondis-je enthousiaste.

– Tu connais ? me dit-elle, ses yeux brillaient en prononçant ces mots.

– Bien sûr je connais, et j'aime ça !

– Ils font des messages à la perfection, me dit Sara avec le sourire.

– J'en suis convaincu, répondis-je heureux

d'aller dans ce lieu.

Nous arrivâmes devant l'établissement, nous entrâmes et nous fûmes rapidement entre les mains expertes de masseurs, pour Sara un homme et pour moi une femme. Nous étions allongés côte à côte dans la même pièce comme si nous formions un couple. J'appréciais ce moment avec délectation, et je regardais de temps en temps Sara, les yeux fermés, elle semblait, elle aussi, apprécier ce moment de détente. Nous pénétrâmes, ensuite, dans le sauna, et je vis pour la toute première fois, alors qu'il n'y avait que nous, Sara nue. Elle ne parut pas gênée de se montrer ainsi, il faut dire que moi aussi, je me débarrassai de ma serviette et me trouvai dans le même état. Curieusement, nous restâmes silencieux chacun sur notre banc, pendant toutes les minutes imparties à l'intérieur de ce four. Nous sortîmes après une bonne vingtaine de minutes, sous l'effet de la chaleur. On se parlait peu, nous visitâmes le hammam, puis nous allâmes prendre une douche. Je remarquai, sous la douche, son corps nu, elle était bien faite pour sa petite taille, mais j'étais fasciné par le galbe de

ses fesses, que je trouvais parfait. Je restai d'une correction exemplaire, et ne m'attardai pas trop longuement sur ce postérieur si agréable. Nous nous attardâmes, quand même, deux bonnes heures dans ce lieu avant de repartir. Sara me proposa, sur le chemin du retour, de prendre un café dans un troquet des Champs-Élysées. Alors que nous dégustions notre café de Colombie, le portable de Sara se fit entendre. C'était sa fille Laurence, elle demandait à sa mère de ne pas trop s'attarder dans la capitale, sa mère lui promit de rentrer au plus tard ce dimanche. Mon portable se manifesta par sa sonnerie et cela presque aussitôt après l'appel de la fille de Sara. Jean m'appelait pour me demander de mes nouvelles, je lui fis part de mon intention de rentrer le lendemain et l'assurai que je passais d'agréables moments tout cela en bonne compagnie, je lui transmis les salutations de Sara qui m'avoua, après que Jean eut raccroché, avoir un penchant tout à fait coupable pour cet homme, qu'elle trouvait plein de charme et d'humour. Elle m'interdit de faire allusion à cela devant Serge ; ce n'était pas non plus ce que j'avais envie de faire. Après être sortis du métro, on se quitta aux portes de nos chambres

respectives, il était près de vingt heures, et Serge n'était toujours pas rentré. À peine entré, je vis que j'avais un message de Serge. Il m'invitait à rester une journée supplémentaire à Paris, il voulait passer avec moi une journée « d'éveilleur ». En somme, il voulait vivre au quotidien et concrètement le rôle consenti, être dans le vif de l'action, être pleinement « un éveilleur de conscience ». Après avoir hésité, je lui répondis par l'affirmative, je resterais donc une journée supplémentaire dans la capitale.

XV

Cette journée de samedi dans la capitale, non prévue dans mes projets commença par un léger mal de tête, doublée d'une envie irrésistible de faire ce que Serge me proposa, il était presque 8 h 30 lorsque je me sortis du lit.

Je décidai de faire un saut rapide à la gare pour changer mon horaire de départ, j'avalai mon petit-déjeuner vite fait, m'habillai et me plongeai dans la brume parisienne. Durant le trajet, je songeais à la journée qui se dressait devant moi : mettre en pratique mes théories sur le fait « d'éveiller les consciences ». La difficulté résidait dans la façon d'aborder le sujet : dans quel lieu et avec qui ? Il faudrait que s'ajoutent à cela les actes ; la force indéniable d'un « éveilleur » se mesure à sa faculté de s'adapter aux circonstances, son intelligence doit l'aider à ce qu'il fasse en quelque sorte sa petite révolution mentale : en

somme, il doit convaincre. La vie est à ce prix, me dis-je… je reprenais, dans ma tête, la phrase de Rimbaud : « Il faut changer la vie ! » et la vie se change en inculquant un autre état d'esprit dans les têtes. Arrivée à la gare, je demandai à changer mon horaire, une jolie demoiselle fit le nécessaire, mon nouveau départ étant prévu le soir même à 18 h 30. Je regagnai mon hôtel pour voir si Serge et Sara étaient levés, mon excitation était extrême. Je tombai nez à nez dans l'entrée de l'immeuble avec Sara, pomponnée comme une gamine partant à un rendez-vous avec son prince charmant.

– Mais où vas-tu, lui demandai-je ?

– Faire du shopping… et elle enchaîna… puisque votre journée à vous est consacrée au bien être des gens, je ne veux surtout pas déranger ce processus qui fera de nous des êtres irréprochables, dit-elle avec un léger sourire ironique.

– Tu es bien malicieuse, répondis-je… tu sais les « éveilleurs de conscience » ont une mission, et cette mission c'est d'améliorer notre vie à tous.

– Vous êtes bien prétentieux de dire cela,

de toute façon je ne crois pas que vous pourrez changer la vie, on ne change pas la vie en disant aux gens comment il faut qu'ils vivent.

– Certes, tu as raison, mais seulement la suggérer dans les consciences, dis-je.

– Et moi, je suis une « éveilleuse » ?

– Visiblement pas encore dans ta tête.

Après un instant de silence, un peu dubitative, elle ajouta :

– Serge t'attend, bon travail.

Et, me faisant un signe de la main, elle sauta dans un taxi. J'avais le sentiment d'avoir entamé « mon travail », Sara était la première personne à être dans le collimateur de conscience, sûr que, dans sa tête, cela devait commencer à cogiter en ce moment. Je frappai à la porte de la chambre de Serge, il m'attendait allongé sur son lit à lire.

Et je dis :

– Prêt pour le grand saut ?

– Plus que prêt, chef ! me répondit-il en sautant de son lit et faisant un signe militaire.

– On n'est pas à l'armée, arrête ta plaisanterie.

– Oui, chef ! me lança-t-il avec insolence.

– Arrête de jouer au gamin ! rétorquai-je, un peu agacé.

Nous prîmes l'ascenseur sans un mot, et nous sortîmes à l'air libre, nous étions dans le théâtre de ce que nous devions à accomplir. Le spectacle avait sonné ses trois coups, à nous de jouer. Serge me demanda comment nous allions procéder, je lui dis que le mieux était d'aller au-devant des situations, je lui proposai de se rendre dans un café. Dans ce lieu, il y a matière à argumenter, ici se reposent les consciences et aussi dans ce lieu qu'elles s'alimentent. Il parut ravi à l'idée de se confronter à la masse ambiante, je pensais que Serge serait un allié de poids, de ça aussi j'étais convaincu. Nous allâmes à pied dans les rues de Paris, après avoir marché quelque temps, nous décidâmes d'entrer dans un bar rue de Tolbiac dans le XIIIe arrondissement. C'était un bar classique, bien décoré et pas très grand, le patron se tenait les deux mains écartées appuyé sur le comptoir, cette attitude et son regard figé lui donnaient un air sévère et autoritaire. Il y avait deux personnes assises à une table, deux

hommes la quarantaine, « C'est sûrement des homos », me glissa Serge à l'oreille. Il y avait aussi, attablée seule au fond de la salle devant un verre de blanc, une femme d'une soixantaine d'années qui ne cessait de caresser un petit chien et plus loin un jeune loubard qui jouait au flipper, voila, en plus de nous deux, à quoi se résumait l'assistance. On s'installa au bar et on commanda des bières, nous attendions qu'une discussion s'engage, nous avions hâte de débattre. Alors que rien ne venait, l'entrée d'une personne seule allait tout changer. Cette personne un vieux monsieur en costume-cravate s'installa près de nous au comptoir et engagea la conversation, après avoir commandé, lui aussi, une bière.

– La vie n'est pas marrante, messieurs, pas marrante, saleté de vie ! dit-il.

– Pourquoi pas marrante, enchaîna Serge avec empressement.

– La vie ne produit que désolation, regardez ce qui se passe dans le monde et vous comprendrez… si toutefois vous comprenez.

– Quoi par exemple, demandai-je ?

– La guerre en Irak, toutes ces injustices, ces

lois bafouées, ces corruptions, ces pauvres gens qui crèvent la faim et les autres qui s'enrichissent, tous ces cons qui nous gouvernent, ne me parlez pas de cette vie de sauvage… Je vous le dis, messieurs, une vie de saleté.

– Et la vie, vous ne croyez pas à défaut de la changer, de l'améliorer tout d'abord par de petites choses, la vie se construit déjà en se parlant, et cher monsieur, nous allons parler si vous le souhaitez, dis-je.

– Je suis prêt à vous écouter, j'ai tout mon temps.

– Nous aussi, répondit Serge… à vous écouter, cher monsieur… c'est comment votre prénom ?

– Pierre, tout simplement.

– Mon cher Pierre, apparemment, vous êtes un déçu de la vie, comme beaucoup, et je dirais comme nous tous. Nos révoltes, nous en avons tous, sont le fruit de notre incapacité, de notre impuissance à changer cela, et je crois que cela résulte de nos faiblesses, bien naturelles, d'hommes et de tout ce qui engendre cet état de fait : nos peurs, nos égoïsmes, nos lâchetés… Si, dans ce monde, on s'écoutait, si on se disait en toute transparence nos petites misères, si on

était un peu plus solidaires, vous ne croyez pas que cela irait un peu mieux ?

– Plus de solidarité, et plus de respect, enchaîna Serge.

– Vous me faites bien rire, messieurs, les moralistes de pacotille… Il ne suffit pas de dire ces choses-là pour que les choses changent, vous me faites penser à des gamins qui découvrent un nouveau jouet, je crois que vous ne connaissez rien à la vie… sur ce je vais me retirer.

– Non, ne partez pas, dis-je, un peu surpris, la discussion ne fait que commencer.

– Donnez-moi des raisons de vous écouter, dit le vieux monsieur.

– Croyez-vous qu'il y a sur terre des gens qui ont pour mission « d'éveiller » les consciences ?
– Nous sommes tous, par moments, à éveiller les consciences des autres, sans parfois le savoir, dit-il… Mais je ne vois pas où vous voulez en venir…

– Vous ne croyez pas, qu'une « lanterne » peut en éclairer une autre ?

– Expliquez-vous, me répondit-il, songeur.

– Les consciences sont des milliers de petites lanternes, qui, une fois éclairées peuvent

illuminer d'autres lanternes et en somme rendre la route plus lumineuse pour tout le monde… Qu'en pensez-vous ?

– Et cela passe par se parler… mais la parole ne suffit pas, ajouta-t-il.

– Bien d'accord avec vous, c'est bien pour cela que les actes sont aussi importants.

– Et comment lier la parole aux actes ?

– En étant, comme je vous le disais, plus solidaires les uns envers les autres, et cela commence par une prise de conscience.

– On tourne en rond, répondit le vieux monsieur, l'air narquois… C'est bien joli tout ça, mais ce n'est pas facile à mettre ça dans les crânes.

– Je pense qu'il est entré dans le vôtre ?

– Dans le mien, ça fait longtemps, vous prêchez un convaincu.

– Vous êtes bien de notre race !

– De quelle race ? rétorqua-t-il.

– De la race des « élus », des « éveilleurs de conscience ».

– Je ne fais partie d'aucune autre race que celle des humains.

– Nous partageons cet avis, dit Serge…

– « Les éveilleurs », dis-je, ne cesseront d'être des « éveilleurs » qu'à la fin de leur mission.

– Je suis heureux de vous avoir rencontré, dit Pierre, il me tendit la main, remit son chapeau sur sa tête, salua Serge, et nous quitta en adressant un « au revoir » au patron du café qui, lui aussi, avait tout écouté.

– Belle leçon d'humanisme, dit le cafetier, qui s'en alla nettoyer une table, il avait l'air enchanté…

Et il enchaîna : « je n'entends pas tous les jours des discussions pareilles. » Il fit un signe de tête d'approbation. Serge m'offrit une autre bière et nous restâmes quelque temps silencieux. À notre grande surprise, les deux hommes de la table voisine vinrent nous accoster et l'un deux nous dit :

– Nous avons entendu votre conversation, et nous partageons votre analyse, nous sommes homos, nous nous aimons et un monde plus tolérant conviendrait à cette vie. Nous pensons, Fred et moi, que nous sommes, nous aussi, des « éveilleurs » et nous aussi, nous essayons d'éclairer les lanternes… Merci à vous, dit-il les larmes aux yeux. Et ils partirent en nous serrant

fortement les mains. La vieille dame assise à sa table se leva et passa près de nous en disant : « Foutaises, que des foutaises… Viens, mon petit Michou. » Et en sortant, elle redit encore : « Que des foutaises… »

Serge et moi, nous eûmes un léger sourire à ses propos, et nous décidâmes d'aller déjeuner dans un restaurant du quartier… Le déjeuner se passa agréablement et dans une certaine sérénité, sans remarques particulière ni propos important. Le reste de la journée se passa à discuter et à flâner dans un Paris éclairé d'un soleil timide ; l'heure de mon départ arriva vite. Sara vint nous rejoindre dans ma chambre d'hôtel, avant que je ne parte et s'empressa de nous demander « si nous avions éclairé des lanternes »… « Oui », répondit laconiquement Serge. Sara aurait bien voulu en savoir plus, mais Serge abrégea la conversation en lui promettant de tout lui raconter le lendemain dans le train du retour. Nous nous fîmes la bise en nous promettant de nous revoir bientôt.

Mon sac était prêt depuis un moment déjà. Je me hâtai de ramasser mes affaires de toilette qui

se résumaient à une brosse à dents, du dentifrice, un rasoir et du gel et pris également soin de mettre délicatement dans mon sac le coffret de Méloé. Je descendis l'escalier quatre à quatre, réglai ma note et allai à pied à la gare. Je montai dans le train et m'installai. Le TGV s'ébranla en direction de Nantes, je laissais derrière moi Paris et son agitation de grande ville ; où j'allais, c'était moins agité. J'arrivai à la gare du Mans dans une bonne forme relative, je dis bien relative car, depuis le départ de la capitale, je sentais que mes idées s'échappaient, il y avait inconsciemment du désordre dans ma tête. Alors que je relisais mon roman, sa lecture devint plus claire, je trouvais des invraisemblances dans mes chapitres, alors qu'auparavant tout s'enchaînait avec unité. Je sentais aussi que ma gorge se serrait, je décidai d'aller prendre une boisson au compartiment buffet. J'essayai, une fois installé au bar, de ne plus y penser, de regarder les gens et de trouver de l'intérêt à quelque chose de précis pour y fixer mon esprit. Mais hélas, rien ni personne ne vint à mon secours, je regagnai ma place avec la nette impression d'être ivre, alors que je n'avais rien bu. Je cherchai dans mon

sac des médicaments, il fallait que je dorme un peu, du moins devais-je essayer. Le train, après un arrêt de quelques minutes au Mans, s'ébranla et continua son chemin et je parvins à réussir à m'endormir au bout d'un moment, bercé par le mouvement des wagons. Mes yeux étaient fermés et j'entendais dans ma tête la musique du Boléro de Ravel, le grand compositeur aurait écrit cette mélodie en entendant le roulement répétitif des roues du train. Toujours est-il que je me réveillai à l'arrivée en gare de Nantes, le cœur soulagé, la tête un peu mieux. Devais-je mettre ce petit incident sous le coup de la « joie » à peine apparente de rentrer, joie qui se serait traduite par une angoisse presque panique ? Je sus, par la suite, que cela était beaucoup plus grave, les jours qui s'ensuivirent me le prouvèrent…

Quel plaisir de revoir sa maison, rien n'avait changé, elle était intacte et toujours aussi belle. Elle était éclairée par le lampadaire voisin qui lui donnait toute sa grâce. Mon père, qui était venu me chercher à la gare, y entra le premier.

– Ta mère est venue mettre un peu de chauffage, elle a aussi fait un peu de ménage et à fait quelques provisions… Tu verras.

J'avais une brave mère, un brave père aussi.

– Tu veux prendre un verre ? lui proposai-je.

– Je boirais bien une bière.

– Justement, tu as de la chance, j'en ai.

– Ton séjour à Paris, c'était comment ?

– Bien, mais je suis content de rentrer.

– Tu reprends le boulot quand ?

– Mardi, dans trois jours.

– Bon, je vais te laisser… à bientôt.

– Merci… père… merci d'être venu me chercher.

Le reste de la soirée se passa tranquillement, je ne fus pas dérangé, je me couchai même, tard et un peu fatigué.

XVI

Je me levai avec une violente migraine, j'avais mal dormi cette nuit, assailli par des cauchemars répétés et angoissants. J'avais même repensé à Zoé, à notre liaison indéfinissable et sans avenir, à son comportement pour le moins étrange, aux rêves que je faisais d'une vie avec elle. Tout cela était illusoire, maintenant. Il fallait que je me décide à tourner définitivement la page. Je fermai à cet instant les yeux par réflexe en pensant à cela. J'eus du mal à prendre mon petit-déjeuner qui se résumait à un café au lait sans tartine. Je passai le reste de cette matinée de dimanche dans un état de confusion sans rien faire ou presque. Mon mal de tête n'arrangeait pas l'affaire. Je m'installai à ma table vers midi pour déjeuner et pensai manger seul lorsqu'on sonna à ma porte. J'ouvris et je fus tout heureux de revoir Jean, un grand sourire égayait son visage. Il était à peine

entré qu'il me dit :

– Alors, mon vieux, comment vas-tu ? Depuis tout ce temps…

– Je pourrais aller mieux, mon cher Jean.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? C'est vrai que tu as une de ces têtes…

– J'ai une migraine atroce, et je ne vais pas bien dans ma tête, une sorte de confusion qui me laisse un sérieux doute sur ma santé.

– Si cela persiste tu devrais consulter un médecin.

– C'est un psychanalyste que je devrais consulter.

– Tu m'inquiètes.

– Parlons d'autres choses, dis-je un peu anxieux.

– Et ton voyage à Paris ? enchaîna Jean.

– Très bien, Serge a été d'une gentillesse extrême et Sara, qui était venue nous rejoindre, très agréable.

– En somme, tu es content…

– Très content.

– Dis-moi, j'aimerais en savoir plus sur ton séjour, tu me connais…

– Bien sûr, que je te connais !

Je lui racontai en partie ce que j'avais fait, mais sans lui parler de l'attirance de Sara pour sa personne. Il resta déjeuner avec moi, ma mère m'avait préparé du poulet que j'accompagnai de pommes de terre, il fut ravi. Je ne savais pas, à cet instant, que je voyais Jean pour la dernière fois avant d'être interné. Nous passâmes l'après-midi ensemble à parler, à jouer aux échecs et à écouter de la musique, j'en oubliai ma migraine et mes angoisses. Jean se retira en fin de soirée me laissant à ce que le destin avait convenu pour moi, j'allais en effet passer la nuit la plus détestable de ma vie, une nuit d'enfer, une nuit de délire qui allait me conduire, deux jours plus tard, à être interné pour ce que les psychiatres appellent une « bouffée délirante aiguë », suivie de confusion mentale et d'hallucinations, symptômes d'une schizophrénie naissante. Pour les psychanalystes qui m'examinèrent après ma crise de « démence », mon cas n'était pas rédhibitoire, j'avais une chance d'échapper à l'autisme avaient-ils confié à mes parents.

Tout commença après le dîner. Je venais de cuisiner des œufs sur le plat, après avoir mangé un potage aux légumes fortement assaisonné,

j'avais en effet fait tomber la salière dans la soupe. J'avais l'intention de rester dans le silence pour éventuellement lire, je me mis en pyjama et vaquais, avant d'aller lire, à des amusements de rien. Je me surpris à nettoyer des cadres de mon salon, à allumer une quantité de bougies, à installer sur chaque prise électrique un diffuseur de parfum. Je voulais créer autour de moi un autre monde, un monde qui quelque part me rassurerait, me permettrait « d'exister », car j'avais ce curieux sentiment que, depuis quelques heures, je ne vivais plus. J'avais l'impression de n'être plus de ce monde, de n'être plus un homme, d'être un tout petit insecte confronté à une grosse bête. J'errai chez moi, arpentant de long en large les pièces de ma maison en marmonnant des mots incompréhensibles, parfois j'allongeais les bras ou je sautillais comme une sauterelle, je hennissais comme un cheval, me prenant, alors que j'imitais le vol d'un coléoptère, pour une mouche, pour Méloé… Ou est-elle ? me demandai-je un peu désabusé. Je parvins dans un éclair de lucidité à m'en souvenir : dans son coffret, dans son coffret ! Mais où avais-je rangé ce sacré coffret ? J'eus un autre éclair de lucidité, je

l'avais rangé sous mon lit ! Je me glissai dessous et ramenai à moi le précieux objet. Je le serrai fort sur ma poitrine et me mis à danser avec la petite boîte, avec Méloé à l'intérieur. Je dansai ainsi une bonne demi-heure, en chantonnant sur un air de valse. Fatigué de danser, je m'étalai sur mon lit et fis tomber la boîte, elle s'ouvrit, laissant échapper Méloé. Dans mon délire, je lui dis de revenir, et j'essayai de la rattraper, mais en vain, elle me fit tourner autour des quatre coins des murs de ma chambre comme un fou. Je retombai comme une masse sur mon lit, les bras en croix, essayant de reprendre mon souffle. Je fermai les yeux et parvins à m'endormir quelques heures. Je fus réveillé par Méloé, elle était sur mon nez, les lumières de ma chambre, les odeurs de parfums et des bougies éteintes me firent me gratter le nez. J'essayai d'un geste brusque de la surprendre. Eurêka ! Je l'avais entre mes doigts, j'étais content de moi, je lui dis mille sottises et pris un plaisir machiavélique à la savoir en mon pouvoir. Je connais toutes tes ruses, toutes tes odeurs, toutes tes saveurs, lui dis-je les yeux exorbités et, sans savoir pourquoi, dans un geste de folie, JE L'AVALAI ! J'eus pendant quelques

secondes un profond mépris pour ma personne et parvins à cracher de tout mon être, espérant ramener Méloé dans ce monde. Je me mis à examiner mon crachat pour voir si elle était là, mais il n'y avait aucune trace d'elle. Elle était dans mon estomac, elle était en moi, elle faisait partie de mon être. Sa vie était maintenant intimement mêlée à la mienne, elle vivait en moi, j'en étais là aussi persuadé. Je voulais qu'il en soit ainsi, je voulais y croire fortement, aussi fortement qu'un coquillage reste accroché à son rocher.

Je parvins à me rendormir après ce petit épisode qui n'avait pas duré plus de quelques minutes. La nuit qui précéda cet acte de folie, je ne m'en souviens pas. Comme si après cela, la vie n'avait plus de sens, elle s'était mise aux abonnés absents, comme si plus rien n'existait après, comme si désormais j'avais franchi les bornes de l'irraisonnable. Je n'étais pour ainsi dire plus de ce monde, j'étais un malade qu'il fallait soigner d'urgence, un malade inquiétant. Le lendemain matin, nous étions lundi, j'alertai mes parents sur mon état, ma mère vint rapidement et constata la situation. Le lendemain mardi, elle avertit

l'hôpital psychiatrique que je ne pouvais rester seul. Elle passa le lundi avec moi, se montrant aux petits soins pour moi. Je ne parlai pour ainsi dire pas ou peu, et restai comme effrayé, ma mère se montra d'une générosité exceptionnelle. Dans la nuit, je fus pris de maux d'estomac qui me conduisirent tout droit vers les toilettes et cela à plusieurs reprises. Je dormis mal ce qui m'obligea à prendre des médicaments…

Mardi matin, après avoir passé une nuit désagréable, je pris le petit-déjeuner en compagnie de ma mère, puis allai sous la douche. Pendant ce temps-là, mes parents maintenant réunis, téléphonaient à l'hôpital. J'étais convoqué à 10 h 30 à l'hôpital psychiatrique Saint-Jacques, à Nantes. Nous partîmes tous les trois pour Nantes. Durant le trajet, je restai muet, perdu dans des pensées vagues et sans intérêt, avec l'impression de ne plus appartenir à ce monde. Nous arrivâmes devant l'établissement, un froid glacial avait envahi la région, j'entrai en compagnie de mes parents au service des admissions. Nous fîmes les formalités nécessaires devant les infirmières, j'avais rendez-vous avec un

médecin à 11 heures. Alors que je me levais de ma chaise pour aller vers ma chambre, mon portable sonna, l'infirmière me dit : « Même ça, il faudra me le donner. » J'eus sa permission de lire un SMS, signé de Jodie Foster qui disait ceci : *« Ce qui était un doute est devenu pour moi une certitude, les éveilleurs de conscience existent, merci de m'avoir ouvert les yeux ! »* J'eus un léger sourire en lisant ces mots. Je me dirigeai vers ma chambre, puis me retournant vers mes parents je leur fis, du couloir, un geste de la main.

DU MEME AUTEUR

Poésie :

JE TOI NOUS, Ed. Pays d'Herbes (1999).

TEXTOS, Ed. Echo Optique (2002).

Anthologies :

EN VENDEE VOILA, Ed. Le Dé Bleu (1990).

C'EST A DIRE, Ed. Soc et Foc (2002).

Pour tous Renseignements :

ZI du Bois-Joly Sud - Rue J. Gutenberg
BP 223
85500 LES HERBIERS
Tél. 02 51 91 09 62 - Fax 02 51 67 23 41

Courriel : imprimerie.roy@wanadoo.fr

Adresse Internet de l'auteur :
Courriel : franco.roy@orange.fr

LES EDITIONS «PAYS D'HERBES»

à son Site :
http://perso.orange.fr/paysdherbes/

Achevé d'imprimer en Avril 2007
sur les presses de l'Imprimerie ROY sarl
Editeur-Imprimeur aux Herbiers.

Dépôt Légal : 2e Trimestre 2007.
ISBN : 2-916459-02-2